

Contes et légendes de Vendée - Tome 2

Ménard, Cécile

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Contes et Légendes de Vendée

Tome 2

ELLA éditions

Contes et Légendes de Vendée

Tome 2

ELLA éditions

Cécile Ménard

Contes et légendes de Vendée

© 2009-2001, Édilarge S.A.

Éditions Ouest-France, Rennes

À ma tribu
Aux âmes en voie de disparition
Aux pâquerettes

Avant-propos

Au tout début de ce travail, les rencontres et les échanges humains, pensais-je, seraient la source et les bases de cette quête. Si les conversations, les observations furent primordiales pour percevoir l'atmosphère de la Vendée, chaque personne abordée, se persuadant de ne pas avoir gardé en mémoire ou même entendu de contes et légendes sur son pays, m'indiquait plus volontiers d'aller quérir dans les vieux livres que tenter les souvenirs. Où en sommes-nous donc avec l'oralité ? La toute-puissance de l'écrit a-t-elle éteint le désir de transmettre les mots, les sons, les chansons et les rires ?

Il m'a ainsi fallu, dans un premier temps, aller chercher quelques appâts pour amorcer une pêche. Les archives furent précieuses afin de donner à mes interlocuteurs quelques bases pour pouvoir se souvenir et s'exprimer. Et de légende en anecdote et d'anecdote en histoire et d'histoire en chanson, l'affaire est devenue familière de ceux que j'ai côtoyés. L'immense privilège de partager avec eux quelque découverte, que bien souvent j'ai enrichie de leur parole et de leur authenticité, est demeuré ma plus grande joie.

Le conte n'existe que dans la réappropriation de ses mots, de son histoire ou de son message par son conteur oral ou scripteur. L'important était ici d'user d'une grande liberté d'expression, d'appréhension des personnages, de regards posés sur les lieux, sans rien dénaturer de la Vendée. Ses figures de bocains, de fées, d'amoureux, de garous ou d'hommes d'Église m'ont passionnée sans distinction, avec le même souci : ne jamais enfermer un personnage, une situation dans un portrait figé. La notion de personnage m'apparaît, depuis mes premières découvertes de lectrice, comme essentielle. Des récits étiologiques qui s'attachent aux pourquoi du monde, aux contes merveilleux, des fables aux légendes de terroir, la figure humaine ou la personnification, des choses et des animaux participent à notre désir d'identification et du même coup à notre implication dans le récit. Dans toute œuvre de papier, pas de présence physique, de souffle ou de mimiques du comédien-conteur. Les mots seuls doivent suffire et permettre en même temps au lecteur qui fait sienne l'histoire la possibilité de la mettre en bouche pour la transmettre à d'autres.

Les histoires racontées dans ce livre ne sont pas exhaustives du paysage légendaire vendéen, peut-être en sont-elles juste représentatives. Ici, chrétien et païen se côtoient sans mal, partageant

des univers réels ou imaginaires, des buts anecdotiques ou primordiaux, unis dans une même direction : prôner l'humanité voire l'humanisme. Certains contes ou légendes furent réticents à se livrer, n'ayant déposé ni écrit, ni mémoire enfouie, aussi me suis-je laissé prendre à leur invention. C'est le cas de *Ce lapin qui fume*, dont le témoin de pierre ne pouvait rester sans voix !

C'est à vous, lecteur, qu'appartient maintenant le loisir de saisir en chaque histoire la mémoire qu'il vous en restera.

Les lavandières noires et la motte

S'il avait fallu un jour incarner en un homme, en un seul, la bêtise et l'idiotie, sûr que dans le bocage tout entier l'on aurait choisi Baptiste du Bois-Vert, Eugénie, pourtant mère déjà trois fois, eut tant de mal à mettre au monde son poupon qu'on entendit le cri de sa délivrance des Herbiers jusqu'à Chaillé-les-Marais. L'enfant, trahissant l'opulence dans laquelle la famille se mouvait, était gras et vigoureux. Peser ses cinq livres en naissant méritait bien un sobriquet. Dès lors Baptiste fut surnommé La Motte. Mais, si beurre fond comme neige au soleil, Baptiste, lui, s'endurcissait d'année en année. Il devint suffisant, dédaigneux, et persuadé de sa supériorité. Il n'eut qu'un seul ami, si l'amitié peut s'en tenir à la fidélité et à la soumission, Gaston, de deux ans son cadet, fils des propriétaires du hameau voisin. La Motte et Gaston formaient un constant duo-duel capable des pires vilénies envers les autres comme entre eux deux. Ils étaient là lorsqu'on trouva, ivres morts, à cul de fût, les enfants de Lulu, venu prêter main-forte pour les vendanges tardives. Ils étaient là quand le vieux bouc perdit le peu d'ouïe qui lui restait, un pétard dans les oreilles. Ils étaient là encore quand le feu s'empara sans scrupule des moissons du petit père Ouvrard. Leur facétie devint vite violence accoutumée que personne n'osait plus dénoncer, tant elle aurait provoqué d'accès de colère et de désir de vengeance chez les jeunes gens. Un jour pourtant, lasse d'entendre le village entier se plaindre de tels garnements, la bonne Adèle s'en vint trouver La Motte et Gaston, bien décidée à corriger les esprits belliqueux du Bois-Vert. D'aucuns dirent qu'une nuit sans lune la fit tomber dans l'étang. Les autres accusèrent le ciel d'avoir puni son passé émaillé. Le fait est que l'Adèle disparut pour réparaître trois jours plus tard à la surface des eaux vertes de l'étang. L'été prit fin. Plusieurs automnes firent suite avant qu'une fois de plus on entendit reparler de Baptiste du Bois-Vert. Gaston, las de jouer les sous-fifres, avait depuis quelques années préféré courir le jupon plutôt qu'expérimenter les nouveaux plans maléfiques de La Motte. Cet abandon lui valut d'ailleurs la mort accidentelle de son chien Roméo. Gaston, conscient d'avoir affaire à une âme sans scrupules, ni remords, mit en garde ses plus proches et prédit qu'il arriverait malheur par la faute de La Motte. Tandis que la Vendée s'endeuillait, comme chaque année à l'approche de la Toussaint, Baptiste, bien qu'élevé dans la tolérance et le respect des rites religieux, n'eut que faire, le soir de prière, d'aller veiller ses défunts, et préféra accompagner sa mère jusqu'à l'église entonnant à tue-tête des chansons paillardes qu'il ne serait même pas décent de vous citer ici. La pauvre Eugénie n'eut de

répît qu'une fois entrée, réfugiée parmi les bancs où elle put à loisir pleurer toutes ses larmes. La Motte fut pris d'un rire nerveux. Humilier ses proches était devenu une habitude dont il avait plaisir à varier la forme. Le fond était toujours sans cœur et sans intelligence. La nuit tombait. Agacé d'attendre la sortie des vêpres, La Motte prit le chemin du retour, seul, terriblement seul, tout juste entouré des quelques âmes errantes qui peuplaient les chemins de traverse. Celles qu'on évoquait au village, non sans sourire, dans les veillées de châtaignes. La Motte releva son col, sifflant par irrévérence, certes, mais surtout contre un silence assourdissant qu'à la nuit tombée l'on constate souvent à travers les bois du bocage. Son pas lourd et hésitant anéantissait des miettes de silence et résonnait si fort que l'écho semblait lui répondre de l'étang. Ce fut drôle d'abord. Curieux, puis inquiétant. L'écho se fit plus sec, plus franc que la marche de notre homme. La Motte, pourtant vaillant, ne se fit guère bruyant à l'approche de ces saccades, bien localisées vers les berges dégagées de l'étang. Celles qui servaient aux femmes de lavoir naturel. Il s'ébaudit quand, à travers les arbustes, il discerna quelques silhouettes graciles et sombres qui lavaient avec peine un linge blanc comme neige. « Eh bin, les lavandières, c'est pas une heure pour *racasser* d'la sorte dans l'eau ? » Une chanson fredonnée ou plutôt une plainte savamment envoûtante fit taire Baptiste. Fasciné, il ne pouvait ni avancer, ni reculer. Le bruit des battoirs claqua plus sec, dans un battement si régulier qu'il en devint terrorisant. Notre homme reconnut là les Lavandières noires, il n'eut que le temps d'avoir peur. Le bruit cessa d'un coup. Les trois femmes l'encerclèrent sans interrompre leur plainte. Il crut entendre Adèle : « Ton linceul t'attend. » Trois jours plus tard, le corps de Baptiste du Bois-Vert, appelé aussi La Motte, fut retrouvé gisant sur les eaux vertes de l'étang. Un linceul l'emballotait.

La fontaine aux aveugles

Giraud de Montfort fut seigneur de Bazoges-en-Pareds. L'Histoire, tout bonnement, l'aurait mis au rang des oubliés si le souvenir de son immense orgueil, de son air altier et arrogant, qui en faisaient une figure résolument antipathique, ne l'avait sauvé de l'amnésie collective. Giraud était d'une vaillance rare. Féré de chasse, il pouvait sans sourciller abattre la fauvette rentrée tout juste de migration, comme de jeunes levrauts affolés, dans une traque effrénée relevant du sadisme. Selon les âmes et les principes de chacun, on le disait grand pécheur ou bon vivant. Sa grande faute demeura par-dessus tout d'avoir un jour douté du pouvoir purificateur et salvateur des eaux de Bazoges. Depuis toujours, les sources de l'Arkanson étaient reconnues pour leurs vertus bienfaisantes et vivifiantes. Elles avaient même, disait-on, le pouvoir de faire recouvrer la vue à ceux qui l'avaient perdue. Notre seigneur, hilare devant tant de calembredaines et de superstitions, voulut provoquer les pauvres crédules qui pouvaient encore se persuader qu'une telle chose était possible. L'un de ses fidèles lévriers avait justement perdu la vue dans un malheureux combat de chasse. Giraud décida donc d'amener l'animal infirme jusqu'en un endroit de la source, afin d'en prouver l'absolue neutralité. Le pays s'était rassemblé, sur l'appel de ses vassaux, afin d'assister à l'événement. Giraud de Montfort versa, présomptueux, un peu d'eau sur les yeux de son chien.

« Je vous saurais gré, chers badauds de ne point m'accuser d'avoir effectué le geste sur un pauvre animal et non sur un humain. Les miracles sont universels, ne dites-vous pas ? Aussi, sont-ils autant destinés aux bêtes qu'aux hommes. » Ces derniers mots prononcés, on vit le lévrier autrefois chancelant, courir à toutes pattes, étourdi et haletant, à travers les hauteurs de ce charmant pays de Pareds. Le village en émoi ne put s'empêcher d'applaudir longuement, de ricaner et de commenter l'affaire avant d'observer chez le seigneur Giraud une attitude bien inhabituelle pour un homme de sa sorte : il pleurait.

« Réjouissez-vous, maître, vous venez certes de ridiculiser votre noblesse, mais vous avez délivré votre meilleur coureur de lièvres de l'obscurité ! Quel courageux vous faites ! » osa l'une des villageoises.

« Cette eau est bénie et maudite à la fois, ne voyez-vous rien ? C'est moi qui réside maintenant dans les ténèbres ! » hurla Giraud de Montfort avant de s'effondrer dans un bain de lamentations et de larmes amères. Giraud avait perdu la vue. La foule prit pitié, non sans

le sentiment d'avoir là sa revanche sur un homme sans nulle bienveillance. Il jura dès lors de se repentir de son incrédulité et des fautes commises depuis si longtemps envers ses proches et ses villageois. Durant vingt longues années, il vécut reclus, isolé du reste du monde, s'infligeant souffrances et privations. Il ne sortait qu'affublé de peaux de bêtes pour aller seul jusqu'à la source. Là, délicatement, il trempait à tâtons ses mains malhabiles dans l'eau. Au contact de celle-ci, elles lui devenaient légères et agiles. Ainsi, il pouvait s'asperger un peu de l'eau sacrée sur ses yeux muets, suppliant sa grâce. L'échine courbée, il se relevait, s'en retournait, parvenant selon lui à n'être vu de personne. Cette existence de mortification prit seulement fin quand, avec le peu de force qu'il lui restait, il eut l'idée de retourner au pied de la source, afin de demander pardon, en présence de ceux qu'il avait humiliés, battus ou détruits. On dit qu'il retrouva la vue quelque temps avant de mourir, et s'en alla ainsi libéré et serein. Une fontaine fut construite à l'endroit même du miracle, en souvenir de ce combat entre croyances et scepticisme.

Florimond, la « garache » et le chat de Saint-André-Treize-Voies

Quiconque regardait le vieux Florimond avec un peu plus d'attention qu'à l'accoutumée pensait qu'il était né vieux. Les habitants de Saint-André-Treize-Voies avaient tous vu le jour après lui, si bien que les paris allaient bon train pour estimer son âge. On pouvait bien miser sur sa fin, sur sa vie, le vieux Florimond s'en moquait éperdument ou feignait de s'en moquer. Depuis longtemps déjà, il cultivait à l'égard des hommes une fausse indifférence. Seule une petite chatte blanche errante semblait mériter son affection. Les enfants du village épiaient maintes fois le vieillard l'avaient vu longuement parler à l'animal. Non pas de la façon infantile dont on s'adresse souvent aux bêtes, mais d'une manière naturelle de discours de personne à personne, se confiant, se plaignant, se réconfortant. Le soupçon de la sorcellerie eût tôt fait d'enfermer Florimond. Certains disaient que sur les murs de sa pauvre bâtisse étaient épinglés poupées et cœurs de bêtes, d'autres colportaient que les jours de sabbat des lueurs mystérieuses éclairaient l'intérieur de sa maison, dessinant d'étranges ombres aux formes inhumaines et terrifiantes rassemblées en ronde. Un soir de lune, un vieux chat noir vint rôder non loin de la cave de l'auberge où les hommes du village avaient coutume, même en l'absence du maître des lieux, de venir goûter les *cubis* de la récolte annuelle. Le plus jeune d'entre eux, un vendeur d'almanachs, de passage, se mit à raconter sa dernière aventure devant cette virile assemblée. La veille au soir, alors qu'il s'attardait sur les routes en quête d'un endroit où souper et dormir, à deux lieues de l'entrée du village, il entendit un bêlement plaintif. Un pauvre mouton égaré se tenait le long du *routin*, apeuré et tremblotant. Notre jeune coq se targua d'avoir voulu faire bonne action en ramenant le pauvre animal dans le bourg pour tenter de trouver son propriétaire. Sur son dos, la bête se fit de plus en plus lourde. À chaque pas elle semblait engraisser de telle façon que le jeune vendeur dut souvent faire des arrêts afin de reprendre souffle. Il crut tout d'abord que la fatigue avait raison de sa force, mais comprit bientôt qu'il y avait là plus qu'un mystère. Il voulut se débarrasser de l'animal. À peine l'avait-il fait toucher terre que le mouton pesant se mit à courir à pas plus légers qu'une biche, se moquant de lui, l'interpellant par son nom et l'injuriant sur sa maigre vaillance, avant de disparaître au loin.

« C'est une *garache* », s'empessa de dire l'un des buveurs, « un homme ou une femme envoûté qui passe chacune de ses nuits,

transformé en animal errant. Elle attaque et effraie ses compagnons de nuit, les voyageurs attardés. »

« À moins que ce ne soit un tour du vieux Florimond ! », s'exclamèrent en cœur les deux frères Pineau.

Toute cette histoire fut comme un courant d'air froid parmi l'assemblée. L'on n'aimait guère parler de ces choses étranges. Aussi, le vendeur d'almanachs, en apercevant le chat intrus au regard impassible, qui, perché sur les fagots les observait trop humainement, crut bon de poser son verre, de saisir une fourche et de frapper l'animal de toutes ses forces. La pauvre bête réussit à s'enfuir, sans même un cri, l'arrière-train comme brisé. Le vendeur se mit à rire fort et sa folle équipe de l'accompagner, aidée des vapeurs peu raisonnées d'une si bonne cave. Au lendemain de cette histoire, le vieux Florimond fut épié. On le trouva plus bossu et plus penché qu'avant, frottant, massant par petits mouvements son dos endolori. Les villageois en conclurent bien vite que le vieux chat noir et sans doute cette *garache* pesante n'étaient autre que le doyen de Saint-André, qui, la nuit tombée, envoûté par le *cornu*, prenait l'apparence de bêtes errantes et dérangeantes. La poignée d'hommes s'accorda pour que soit mis fin à la vie du chat boiteux et du même coup du vieux trop silencieux. Seul, l'aubergiste, contraint depuis peu malgré son jeune âge de se déplacer à l'aide d'une canne, semblait réticent à monter cette affaire qu'il disait criminelle.

« Tuer un chat ? Un crime ? Pauvre Alphonse, si tu n'as jamais de ta vie mis à mort un animal, alors tu es un saint ! Où sont donc tes ailes et ton auréole ? N'aie crainte, si le vieux Florimond succombe cette nuit même, nous serons fixés sur son compte », lui répondirent-ils, insultants.

« Et si nous nous trompons, si ce n'était pas lui ? » interrogea l'aubergiste.

« Pour notre village, ce sera une bête de malheur en moins. »

La nuit tombée, plusieurs femmes de Saint-André, restées dans leurs foyers, virent leurs hommes partir comme à l'habitude vers la cave de l'auberge, légèrement soucieuses du méfait comploté, mais silencieuses. Alphonse, l'aubergiste, n'était point encore là lorsque le vacarme de ces hommes rassemblés fit place au silence et au malaise devant la présence sûre et effrontée du chat noir. Les reins brisés, il s'était tout de même hissé sur les cordes de bois et semblait attendre là ce que le destin lui avait réservé. Le jeune vendeur d'almanachs si

allant les soirées précédentes fut comme muet et statufié. On ne pouvait rester sans rien faire devant cette provocation animale et après ces paris bruyants. L'un des hommes prit une pelle à large manche, la leva le plus haut qu'il put, assomma avec fracas le félin et s'empessa d'expulser le corps de la bête au dehors, loin de la cave. Tous restèrent inertes, ne commentèrent guère l'affaire et s'en retournèrent chacun chez eux plus tôt qu'à l'accoutumée. L'affaire est parfois moins drôle que sa préméditation. Le jour qui suivit cette nuit cruelle, comme à l'habitude le soleil se leva sur le petit village de Saint-André-Treize-Voies. Le vieux Florimond sortit de sa maison de tuiles pour sa promenade matinale, une petite chatte blanche à ses trousses. Rien n'avait changé depuis la veille. Tout semblait calme et paisible. Seul, le vendeur d'almanachs, reprenant le chemin de sa tournée, allait découvrir Alphonse, l'aubergiste, inerte et meurtri, les reins brisés, le crâne en sang, non loin de sa demeure.

Le pacte du « Pont d'Yeu » entre Saint Martin et le diable

Il y a bien longtemps, si longtemps que seules la légende et la nature l'ont gardé en souvenance, les habitants du pays de Monts s'attristaient de voir se dresser si belle la mystérieuse île d'Oïa devant eux, sans pouvoir de leurs pas la rejoindre. C'est pourtant bien le salut d'une île que de faire ainsi rêver les terriens, ceux qui de l'autre côté de la mer ne s'imaginent pas vivre entourés d'eau mais ne résistent pas à la tentation de percer le mystère de sa beauté. Alors, sur des canots de fortune ou à bord des plus belles embarcations, ils se font insulaires le temps de quelques embruns, l'histoire de vagues ou perçants regards échangés avec les fiers habitants du rocher magnifique. De ces temps-là, la nature a gardé la marque. Si le passant, le promeneur, sur la plage de Notre-Dame-de-Monts, pointe son regard vers le midi, il aperçoit sur plus de cent mètres une fine bande de récifs s'avancant vers le large en direction de l'île d'Yeu, que l'on découvre lorsque la mer est basse. La côte est de l'île rejoint ce promontoire grâce à un plateau sous-marin qui fut joliment baptisé « Pont d'Yeu », tout comme la légende que je vais vous conter.

Aux origines des élans d'évangélisation, saint Martin se trouvait en pays de Monts et se morfondait de voir ainsi l'île d'Oïa s'offrir au lointain à sa vue, mais se refuser à ses pieds. Aucun navire en effet ne permettait de franchir ce bras de mer sans mouiller sa soutane. Martin détaillait l'horizon, imaginant l'état de cette terre vierge, de ses habitants isolés des préoccupations du continent et de ses marins rouliers de la mer. Son devoir apostolique le poussait pourtant à parvenir par quelque moyen que ce fût en cette île à la roche sculptée, toute baignée de lumière. C'est alors que le diable, devinant les désirs du saint Homme, lui apparut pour conclure un marché. Le peuple maléfique pouvait volontiers sur ses ordres, édifier un passage reliant à pied sec la terre à l'île, à la seule condition d'avoir en retour possession de l'âme du premier passant. Saint Martin accepta l'offre après quelques faux remords et hésitations. Il avait lui aussi quelques ruses en poche ! Toutefois, il ajouta à ce pacte une condition autant qu'un défi : le pont se devait d'être édifié le temps d'une seule nuit, avant le prochain lever du soleil. Une armée d'êtres maléfiques, de diabolins et de fradets déclassés se mirent frénétiquement au travail, lançant tour à tour dans l'eau, des quatre coins du continent, des blocs rocheux massifs et lourds. Dans la nuit noire du pays de Monts, le silence se tut et fit place aux chocs sourds organisés tambour battant

par le maître des enfers. Satan avait beau presser avec fermeté tout son petit monde à l'ouvrage, l'édifice n'avancait pas comme il l'entendait. Si par malheur ce satané Martin venait à gagner sur lui, il perdrait non seulement le marchandage d'une âme mais en plus sa crédibilité auprès de tous ceux qui, en Vendée, s'étaient nourris de sa puissance. Devant garous, *garaches*, bêtes pharamines et sorciers, il ne pourrait plus lever les yeux ni élever la voix tant son honneur et sa grandeur seraient atteints ? Le diable en personne se mit au travail, pensant ainsi faire avancer l'ouvrage. La légende dit que, parti chercher des pierres de bonne taille au lointain, il croisa le regard d'un couple d'amoureux réfugiés en secret dans le bois de Soullans. Effrayé, le jeune homme se signa, implorant le pardon du Bon Dieu pour avoir entraîné sa belle en cachette. Le diable en rage, devant le geste du promis, laissa tomber un bloc qui, aux pieds des jeunes gens s'enfonça dans la lande. Baptisé le menhir de la Pierre Levée, il est maintenant la fierté du village de Soullans. Voyant son peu d'efficacité, il fallut au diable procéder autrement. Sa ruse, souvent plus bête que sa puissance, l'incita à philosopher. Prolonger la nuit, faire tarder le soleil à se lever, tel était le moyen de dominer les hommes et le monde, telle était l'astuce pour que dans l'Histoire, un jour, il soit écrit qu'un saint du nom de Martin, afin d'assouvir ses caprices de séjours insulaires, avait vendu sans regret l'âme d'un de ses fidèles à Satan en échange de la maigrelette construction d'un pont. En hâte, notre diable éclairé courut dans cette nuit d'encre chercher celui par qui le temps passe et tourne : un vilain coq de basse-cour. Muni d'une fiole emplie d'un liquide de sa composition, il enivra le gallinacé afin de le faire taire le plus longuement possible. L'effet fut inverse. Devant ces vapeurs, le coq, qui n'avait pas le diable en odeur de sainteté, au lieu de s'endormir profondément, sortit brusquement d'un sommeil profond et poussa un cri plus qu'un chant. L'équipée satanique, surprise dans son travail, fut en émoi et laissa chuter ça et là dans l'océan comme en plein bocage, des roches de toutes tailles et de toutes formes. Martin constata le travail inachevé au petit matin de cette nuit mouvementée. Il se désolait de ne pas mieux pouvoir envisager son voyage vers l'île, mais semblait réjouir de cette défaite du *cornu*. Celui-ci, peu fier, estima tout de même que l'ouvrage était en partie construit et réclama, véhément, son dû : l'âme du premier passant qui marcherait sur ce bout de terre pour faire ensuite demi-tour. Notre saint, aguerri, déposa sur le promontoire un chat et fit courir à ses trousses un chien. C'est ainsi que le griffu compta parmi ses troupes diaboliques un félin de plus. De cette histoire, sont restés témoins à jamais la Roche de la Patte du Diable, à Noirmoutier, la Roche aux Chats et la Pierre Levée de Soullans, de Sallertaine, les rochers de Sion, mais jamais depuis, aucun homme n'a voulu ôter à

cette magnifique île d'Yeu son insularité.

Le p'tit Paterne et l'arbre qui monte au ciel

Le p'tit Paterne, comme nous tous ici-bas, n'avait pas choisi de naître et surtout pas de naître aussi misérable. Mais voilà, il était vivant sur terre dans un pays, dans un village, dans un lieu-dit tout vendéen. On l'appelait le p'tit Paterne de la Commanderie, même si c'était plutôt son Hélène qui commandait la maisonnée. Et comme ce jour et tous les autres, il n'y avait de choses à se mettre sous la dent, ni de bois pour se chauffer, elle envoya son bonhomme chercher quelques fagots morts, pour faire fuir, le temps de brèves lueurs, le froid cinglant du mois de novembre. Paterne partit dans l'hiver trouver un miracle et de maigres copeaux. Homme des bois qu'il était, il n'y avait pour lui nulle pousse à effeuiller, nulle graine à laisser choir. Un gland vert de grande taille roula sous ses brodequins usés. Il le prit entre ses doigts et le contempla. Il ne fallait pas gâcher un si beau chêne en devenir. Il choisit donc un endroit clair de la forêt, une terre où l'humus transpirait, et déposa le gland dans un trou minuscule. Le bois mort réchauffa le couple une partie de la nuit, mais le lendemain la quête était bonne à refaire. Le p'tit Paterne s'en retourna comme la veille. Il ne reconnut pas tout d'abord les lieux, car à l'endroit même où dans la terre il avait précieusement enseveli le gland, trônait un chêne plus haut que la distance qui sépare l'enfer du paradis, bien que, comme vous, je ne sache évaluer le gouffre exact qui réside entre eux. Ce que Paterne savait, c'est qu'il n'en voyait pas la cime. Sa curiosité l'amena à oublier les maux de son âge et à grimper le plus haut qu'il put. Il n'y avait jamais de plus haut, il y avait toujours encore plus haut que haut, si bien que notre homme faillit redescendre par crainte de ne pouvoir regagner ses foyers avant la nuit. Toutefois, il lui semblait que le feuillage devenait de plus en plus clairsemé et qu'il discernait mieux les moutons célestes. Il continua encore quelques mètres et atteint à son grand émerveillement les immenses portes du ciel. Le vacarme du p'tit Paterne, exprimant une joie manifeste devant sa découverte, fit s'éveiller le gardien de ce non-lieu.

« Qu'est-ce qui t'amène donc là, p'tit Paterne de la Commanderie ? » lui demanda surpris saint Pierre en entrouvrant l'immense porte.

« Si je m'attendais à vous trouver là mon bon père ! Rendez-vous compte, il suffit maintenant de planter des glands pour venir

jusqu'à vous ! » fit notre homme avant de raconter.

« Il nous fallait une nouvelle corde de bois. Hélène m'a envoyé. Cela ne comblera pas nos ventres. À force de ne rien manger de très solide, les dents de nos bouches sont pareilles à celles des jeunes filles. »

Saint Pierre, touché par ce récit, se devait de faire quelque chose. Il partit chercher une nappe et indiqua à son mortel : « Lorsque tu arriveras chez toi, tu ordonneras "déroule-toi ma belle toile", et jamais toi et ton Hélène ne ferez pareil festin, et ce chaque fois que tu le lui ordonneras. »

Paterne cent fois remercia son bienfaiteur et, la précieuse nappe sous le bras, redescendit sur terre en oubliant sa hache. L'Hélène, à coup sûr, serait émerveillée en voyant son mari rentrer avec un tel trésor. Cependant, la nuit était presque tombée et le p'tit Paterne trouva plus prudent d'aller à l'auberge pour faire le chemin vers la maison au petit lendemain matin. Guilleret, il demanda le coucher. On jugea que l'écurie pouvait bien accueillir un Paterne et que le foin était le plus moelleux des lits. De peur qu'on la dérobe dans son sommeil, le p'tit Paterne demanda en faveur, à la femme de l'aubergiste, de prendre soin de cette nappe précieuse et de ne surtout jamais prononcer près d'elle « déroule-toi ma belle toile. »

« Vous n'avez guère à vous en faire, je m'en vais la ramasser en lieu sûr et sachez que j'ai bien plus à faire que de parler aux choses », lui répondit la femme.

Paterne dormit comme un loir tandis que dans la cuisine de l'auberge une nappe déroulée offrait à tout son petit monde un repas si copieux et si arrosé que certains faillirent même trépasser. Paterne trouva le personnel peu causant et peu actif au matin. Il réclama sans reste sa nappe pleine de promesses et reçut en échange une toile qui provenait plus volontiers de l'enfer que du paradis. Le trajet jusqu'à la maison fut court tant les ailes lui poussaient aux pieds à l'idée de faire une divine démonstration à sa bien-aimée. Il arriva haletant en la Commanderie, débarrassa du bras ce qui traînait sur la table pour poser délicatement sa toile. Tout en ordonnant la phrase que lui avait fait répéter saint Pierre, il tentait vainement d'expliquer à Hélène ce qui allait se passer. Il fit ainsi une douzaine de tentatives avant que la colère de sa femme n'emplisse la maison et couvre le refrain essoufflé de Paterne.

« Tu n'as donc rien trouvé de mieux pour me faire croire que tu

n'es pas allé dans quelque auberge, que tu ne t'es pas saoulé et n'as pas rêvé toutes ces sornettes. Je m'en vais te rappeler qu'il nous faut du bois pour la nuit. » Hélène sortit son homme de la maison à coups de bâton sur l'échine au son des mots de sa fâcherie.

Le dos endolori, p'tit Paterne partit revoir saint Pierre, bien décidé à lui montrer comme les voies du ciel sont pénétrables, vu son échine marbrée. Saint Pierre entendit ses larges poings tambouriner contre les portes et sortit en hâte par peur de les voir abîmées. Le récit de Paterne fut bref mais appuyé. Saint Pierre comprenant la naïveté de son fidèle accepta de lui donner une seconde chance. Il partit chercher une chèvre encore alerte et lui confia : « À l'avenir, retiens ta langue, sans quoi je ne pourrai rien pour toi. Prends cet animal et lorsque tu arriveras chez toi, tu ordonneras "crotte ma bonne bourrique", et jamais tant de pièces d'or tu ne verras, et ce chaque fois que tu le lui ordonneras. »

Paterne mille fois remercia l'homme béni et, comme il put, descendit la biquette apeurée et affamée devant les jeunes branches de l'arbre du ciel ; ce qui ne fut pas pour rendre aisé le périple. Bien évidemment, la nuit était tombée, pareille à la veille, et le p'tit Paterne n'eut que le temps de regagner l'auberge accueillante, avec son précieux butin qui sentait la bique. La femme de l'aubergiste lui offrit cette fois un lit de sa maisonnée, afin de l'éloigner de son bien. Avant de lui souhaiter une nuit pauvre en soucis, elle attendit la consigne du bon bougre qui lui ordonna de ne point dire trop près de l'animal logé en l'écurie « crotte ma bonne bourrique ». La finaude partit bien vite et Paterne put dormir, sourd comme un vieux bouc. Dans l'écurie, l'on remplissait de pièces d'or les paniers à fagots, et la pauvre bête, après l'aventure de la journée, n'eut guère de répit durant la nuit. On confia à Paterne une vieille bique de basse-cour qui partageait son temps avec les poules de l'auberge et qui ne valait ni sous ni clous. Voyant la mine d'accueil de son Hélène, le p'tit Paterne ne dit mot, la prit par les épaules et l'assit sur un tabouret, lui indiquant, simplement par des signes, de tendre délicatement son tablier devant l'arrière-train de la chèvre. Il lui susurra juste à l'oreille qu'elle pourrait, avec ce qui allait arriver, s'offrir autant de *devanteaux* de soie et de dentelles qu'elle en rêvait. Hélène se prit au jeu tant et si bien qu'à la fin de l'ordre prononcé, la bourrique déversa une affaire qui n'était ni d'or ni d'argent. L'échine de Paterne s'en ressentit une fois de plus, et saint Pierre en fut presque désespéré.

Il se rappela que Paterne se devait d'être aidé car son maître avait dit de ceux qui n'étaient pas fins qu'ils seraient les plus heureux, et son client était le plus sot bougre qu'il ait encore trouvé. Il partit

chercher un bâton, le lui présenta et lui ordonna de dire à l'objet « bâton fais ton devoir », et de sa vie il n'aurait vu tel résultat. Paterne cent mille fois remercia le Saint Père et refoula la terre jusqu'à l'auberge, plus serviable que jamais à son égard. Alors qu'on l'installait dans la pièce la plus grande et la plus chaude, Paterne confia son précieux bâton et ordonna qu'on ne dise d'aucune façon près de lui « bâton fais ton devoir ». La femme de l'aubergiste claqua la porte dans son entrain, et l'effet de la nouvelle trouvaille amenée par le client béni fut si rapide que Paterne n'avait pas même eu le temps de s'aliter. Dans toute la maisonnée, on entendait cris, geignements, courses folles qui poussèrent notre homme hors de sa chambre. Les nez cassés, les échinés meurtries de tout le personnel et le bâton qui s'acharnait sur la femme furent des lueurs qui éclairèrent l'esprit lent de Paterne.

« Nous vous rendrons tout, votre nappe et votre bourrique, mais dites à votre bâton d'arrêter, je vous en supplie. »

« Allez me chercher ce qui m'appartient sans tenter de me rouler ou la trique continuera son devoir », ordonna Paterne. On avait bien fait crotter la bourrique, aussi la femme de l'aubergiste rendit ses biens à Paterne, l'envoya au diable et revint découvrir le reluisant contenu de ses paniers. Ceux-ci n'arboraient plus que quelques feuilles sèches et du crottin véritable. À dos de biquette, le roi de la Commanderie rentra chez lui, fier comme un pape. Plus jamais Hélène ne dut travailler la quenouille, ni Paterne chercher du bois la nuit tombée. Il s'acheta des prés et des vignes dans toute la Vendée et se fit appeler monsieur de La Paternerie, bien que, comme presque tous les parvenus, il ne devint père pour personne.

Le berger de Saint-Benoist

Au fin fond des villages, dans les souterrains des bourgs de Vendée, il est des esprits bienfaisants chargés de veiller sur les pâtures et les troupeaux. Les fradets, sous la conduite des dames blanches, avaient autrefois pour tâche de défendre les étables des esprits malins qui provoquaient maladies et stérilité capables d'éteindre des cheptels entiers. La condition de leur bienveillance fut toujours de ne jamais, au grand jamais, être connus des humains, sinon dans leurs légendes, surtout pas sous leurs yeux. Aimé Jeanteau était berger à Saint-Benoist. Sa gentillesse, aussi grande que son inclinaison à vider les *cubis*, provoquait la moquerie et l'arrogance de certains villageois. Le troupeau de moutons n'était pas mal traité, seulement parfois oublié, mal rentré ou égaré pour quelques heures. Aimé portait pourtant à ses bêtes une affection particulière. Toutes possédaient un nom, et la seule vue des premiers pas maladroits des agneaux juste nés lui emplissait les yeux de larmes. Il fallait que le monde chimérique apporte à ce destin son réconfort. En ces temps-là, la nuit tombée, lorsque seule vacillait dans les chaumières la lumière des feux mourants, les petits êtres facétieux sortaient de terre tout en silence. Une armée de bonnets et d'oreilles pointues se partageait le travail afin de venir en aide aux troupeaux délaissés, aux bêtes envoûtées et aux bergers égarés. Chez Aimé, c'était chaque soir deux frères *fradets* qui s'aventuraient dans les entrailles de la ferme. Ils ouvraient délicatement les portes de la bergerie qui, d'habitude, grinçaient, et sans nulle parole dirigeaient le troupeau étourdi vers les champs des alentours. Cette seconde pâture quotidienne eut un effet rapide sur les bêtes. Elles grossissaient généreusement, brebis et agneaux se portaient à merveille. Aimé pensa d'abord que ses abus donnaient au monde une vision éthylique bien enjolivée, et il décida pendant quelques temps de freiner ses ardeurs au goulot. Son troupeau demeurait gras et vigoureux tant et si bien que le village commençait à respecter le couple Jeanteau. Aimé ne vivait pas seul en effet, Marthe partageait sa vie depuis longtemps déjà, peu aimante comme peu compatissante. De voir leurs affaires ainsi prospérer lui parut trop inhabituel. Il y avait, c'est sûr, un malheur caché derrière. Elle ordonna donc à Aimé de guetter le troupeau jour et nuit pour confirmer ses soupçons.

« Pourquoi vois-tu le mal dans ce qui nous arrive de bien, ma bonne Marthe ? » demanda Aimé, « ne serait-ce pas le bonheur qui enfin s'attarde à notre porte ? Tu sais combien c'est mal d'espionner

les esprits, les bons comme les mauvais. Lorsqu'ils sont découverts, c'est toujours un désastre. »

« Mon pauvre Aimé, je reconnais ta lâcheté. Ce n'est donc plus la *gnaule* mais la peur qui te commande maintenant », lâcha Marthe sèchement.

Le pauvre Aimé s'en retourna sur-le-champ à son troupeau, une bouteille sous le bras et le cœur ficelé. Marthe la douce avait tant changé depuis la mort de Jean. Les moutons paissaient paisiblement. La campagne de Saint-Benoist s'offrait à lui, le laissant rêveur jusqu'à la tombée du jour. Il fallait rentrer. Le troupeau à l'abri, Aimé s'octroya un peu de répit et quelques goulées, sur le perron de leur maison sans âme. Il vit soudain, malgré la nuit sombre, deux petites silhouettes agiles se diriger d'un pas décidé vers la bergerie et s'affairer en cadence à faire sortir toutes les bêtes. Elles leur obéissaient, confiantes, s'attroupaient sans crainte et paraissaient familières des pas légers de leurs pieds sans chausse. Aimé suffoquait. Il n'accusa pas cette fois les quelques gorgées qui l'avaient réchauffé. Empli de tendresse à l'égard de ces êtres bénéfiques, il partit tout raconter à Marthe : leurs allures de petits hommes-enfants, leur attention à l'égard de chaque bête, leurs jolis manteaux de bure et leurs pieds nus... rien n'avait échappé à son regard émerveillé. Marthe avait rarement vu Aimé dans cet état. Elle lui demanda de veiller encore la nuit suivante pour s'assurer qu'il n'avait point songé. Le lendemain, Aimé, ravi, assista à nouveau à la scène, prenant bien soin de n'être point en vue. Marthe confectionna alors en secret deux petites paires de chausse en tricot pour habiller leurs pieds nus, soucieuse de rendre la pareille. C'est bien là ce qui fit le malheur, on ne traite pas le monde des fées comme on traite les hommes, et puis point n'est besoin de vouloir chausser tout le monde à sa façon. Les frères fradets découvrirent un soir l'ouvrage que Marthe avait méticuleusement placé sur la porte de la bergerie. Ils partirent immédiatement, trop démasqués pour continuer, fâchés contre les hommes trop peu rêveurs pour accepter l'inexpliqué. Dès lors, le troupeau dépérit de jour en jour et déclina jusqu'à la mort de Marthe. Aimé fut vu quelque temps plus tard en toge de bure et les pieds nus, à parcourir par monts et par vaux la douce campagne de Saint-Benoist.

La course de Gargantua

L'enchanteur Merlin revint un jour en sa remise de Brocéliande qui lui servait de salle d'expérimentation, la tête bouillonnante et les bras chargé d'un os de baleine. Blanc marbré, lisse et arrondi, il s'était échoué quelque part sur une plage de sable fin. Les formules d'usage de transformation se bousculaient aux portes du cerveau du magicien, aussi lui parut-il plus prudent de s'armer d'un bon vieux grimoire avant que de tenter quelque nouvelle expérience qui faisait sa renommée. Une fiole de sang de doryphores, un doigt de bave de luma suffisaient, qu'il renversa en totalité sur l'os aux dimensions gigantesques. Deux formidables formes vivantes, remuantes, s'en extirpèrent aussitôt, présentant plus volontiers amas de chair et de graisse plutôt que paquet d'os assemblés. Elles grandirent durant des jours de gestation, quand bientôt Merlin découvrit une bouche béante qui sortait avec fracas de sa chrysalide. Il entendit : « J'ai faim ! » Grangosier était né, rose et gras. Quelques jours plus tard, c'est Gargamelle qui voyait le jour, poussant comme premier cri : « J'ai très faim ! » Ces géants mâle et femelle grandirent ainsi, non loin de leur créateur, passant la majeure partie de leur temps à manger ou à dormir. Adultes, ils quittèrent Merlin et décidèrent qu'il était temps pour eux d'exister, non plus par leurs seuls êtres, mais par la combinaison de leurs deux âmes. De cette union naquit un autre géant bien connu de partout et d'ailleurs : Gargantua. On dit qu'il façonna toujours de ses errances les paysages qu'il traversait. La Vendée ne fut d'ailleurs pas épargnée par ses pérégrinations, aussi il me semble bon ici de vous remettre en mémoire cette histoire.

Un jour qu'il s'ennuyait, Gargantua décida d'engager une partie de palets avec le diable. Celui-ci, peu sollicité en cette période, tuait le temps comme il pouvait. Il s'efforçait de trouver quelque part le secret de la fabrication des éventails à glace. En effet, c'était un objet bien utile en enfer, et de surcroît, rafraîchissant à souhait. La partie débuta. Satan n'était pas bon joueur et tentait toujours par quelque ruse de gagner. Il ne respectait pas la distance légale et obligatoire de laquelle il était de mise de lancer son palet, il contestait sans cesse les points attribués à Gargantua et réclamait des faveurs du fait de sa petite taille. Après avoir maladroitement envoyé l'une de ses pièces jusqu'à La Rochelle, Gargantua écorna la Tour du Cheval et brisa en deux un bateau neuf tout juste arrivé au port. Les Rochelais étaient fous de colère et pestaient contre le géant. Gargantua, un peu gêné, se ravisa et insista pour que les palets soient envoyés en des lieux plus isolés.

C'est ainsi qu'au Bernard, le « Carnac vendéen », l'on trouve six dolmens lancés gentiment par le géant et cinq menhirs catapultés par le diable. Gargantua, avec une pierre de plus, gagna cette partie. Alors Satan, fou de colère, envoya sur Avrillé les trois pierres de Minches et le roi des menhirs, qu'il eut bien du mal à soulever du fait de sa taille gigantesque. Gargantua, amusé de la tournure que prenait leur jeu, lui répondit. En attestent la pierre couchée de Saint-Benoist-sur-Mer et le dolmen du Grand Douillac à Jard-sur-Mer. La partie prit fin. La silhouette fumante de son compagnon de jeu s'évapora au loin, accompagnée de grognements. Gargantua pressentit bien que Satan n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Toutefois, son ventre criait famine, aussi il décida d'arracher quelques arbres pour combler son creux. Bien qu'en ces circonstances et devant l'allure de notre monstre, l'on pourrait parler de combler quelque bosse ou bourrelet plutôt qu'un creux. Satan, pendant ce temps, par esprit de riposte, aurait volontiers arraché à Gargantua une de ses fesses pour offrir à la Vendée quelque colline de plus. Mais le géant tenait à ses fesses, à l'une comme à l'autre, et cela se comprend. Une idée, soudain, lui traversa l'esprit. Aller dénoncer Gargantua aux gens du port de La Rochelle permettrait à une véritable course poursuite de voir le jour. Et peut-être, dans sa fuite, le géant déplacerait-il la pièce qui le mettait gagnant sur Satan, rétablissant ainsi le jeu ? Ses cornes cachées grossièrement sous un fichu, il se rendit attiser, chez les victimes du palet maladroît, la colère contre Gargantua. Ameutant tous les chiens du pays, une troupe féroce se constitua, bien décidée à chasser cet indésirable de chez eux. Ils remontèrent les terres jusqu'au Bernard, affamant leurs bêtes, provoquant leur hargne. La meute s'approchait bruyamment. Gargantua comprit bien vite qu'il ne s'agissait pas d'un comité d'accueil. Il se releva avec fracas d'une sieste digestive et commença à prendre la fuite. On lâcha à sa suite les canidés furieux. Les jappements se rapprochaient de Gargantua, et bien que d'un seul coup de talon il aurait pu émettre chacun d'eux, il courait devant, écrasant plusieurs forêts au passage. Pour mieux se défendre, par précaution il avait saisi et mis dans sa poche deux menhirs trouvés du côté du Bernard. Hélas pour le diable, il n'avait pas voulu toucher à leur jeu de palets. Cependant, les pièces s'entrechoquant ne facilitaient guère sa course et rajoutaient du poids à sa masse déjà pesante. Les chiens le dépassèrent, acharnés sur ses mollets. Le géant hurla, il sortit de sa poche ses cailloux, les abandonna, laissant au village de Folet le menhir de la Pierre Gargantua et à Commequiers le menhir de la Palissonnière. Ainsi délesté, les chasseurs à sa suite le virent poser les pieds successivement sur les flèches de Luçon, de Fontenay puis de Niort, avant de disparaître en quelque région frontalière. Le diable était

définitivement vaincu. Il avait certes fait fuir le géant, mais nullement permis à leur jeu de le désigner victorieux. Il ramassa son fichu, le mit dans sa poche, même si je doute qu'il en eut. En plus d'une partie de palets, il avait peut-être aussi perdu un ami.

L'huile bénite de Mareuil

Les gens de Mareuil et des alentours se souviennent sans doute qu'un certain La Trémouille, en voulant gagner le cœur d'une belle réticente, mit à l'amende son nom et celui de sa descendance pour plusieurs siècles. Il y a de cela plus de cinq cents ans, le jeune et farouche fils de la famille La Trémouille, barons de Mareuil, en pleine force de l'âge s'essayait à de bien curieuses pratiques : on le vit par exemple aller régulièrement sauter sept fois à reculons le ruisseau de l'abbaye des Fontenelles, près de la Roche-sur-Yon. D'un petit bond en arrière, il atteignait comme il pouvait la berge opposée. Ce faisant, il s'appliquait à scander autant qu'à hurler le joli nom de « Jeanne ». On l'aperçut encore, à l'approche du printemps, guetter le premier papillon blanc de l'année, l'attraper, le faire brûler puis transporter ses restes dans une bourse amarrée à sa ceinture. Qu'était-il arrivé au noble garçon, vous inquiétez-vous ? Avait-il un jour traversé trop lentement le Bois de la Folie pour faire pareille chose ? C'est bien pire, sachez-le, La Trémouille était tombé fou d'amour pour une belle Mareuillaise qui pour rien au monde ne voulait se donner à lui. Il était donc prêt à tout pour obtenir son égard et son affection. Quelques mois auparavant, La Trémouille avait eu vent qu'une vieille *dormeuse* de Château-Guibert, depuis lors oubliée, avait un jour envoûté l'homme que convoitait sa fille pour sa beauté mais surtout pour ses biens. Ce dernier, de bonne famille, promis à un bien beau destin, le fit soudain basculer en épousant en hâte la jouvencelle, très étrangère aux principes et au rang de la famille du marié. La mère de la jeune fille fut alors soupçonnée de détenir d'étranges pouvoirs. La recette des philtres d'amour devait faire partie de ses connaissances, aussi La Trémouille n'avait pas eu besoin qu'on lui raconte l'histoire à deux fois pour partir en direction de Château-Guibert. L'image de Jeanne l'accompagna tout au long du chemin. Il aimait son air mutin, son teint de rose, ses cheveux de jais et sa silhouette ronde et délicate. Il ne pouvait se résigner à en aimer une autre... du moins tant que celle-ci lui résisterait. La dormeuse n'était pas la vieille femme qu'on disait laide, sale et entourée de milliers de chats. Dans un logis propre, elle reçut le jeune baron. Une seule pièce constituait la maison, vide de richesses ou de dorures, mais tout emplie de connaissance : quelques tas de livres s'amoncelaient ça et là dans la pièce, dans un coin, posés à l'abri de l'humidité, en bout de table ou près du lit. En ordre, rangées selon l'alphabet, trônaient sur tout un mur, des centaines de plantes séchées contenues en récipients transparents. « Que puis-je faire pour votre bien, jeune La Trémouille. Vous souffrez de maux de

ventre, de jambes, de tête ? Vous avez à guérir quelques piqûres de bêtes ou de plantes ? À moins qu'une brûlure vous incommode ? Je peux soulager et panser vos plaies, toutefois, comme je vous vois si alerte et curieux, je m'inquiète de ce qui vous amène. Quelqu'un est-il incommodé au village de Mareuil ? »

« C'est le cœur qui m'amène, madame la dormeuse », osa dire l'amoureux, « c'est tout l'intérieur de moi qui se chamboule pour une paire d'yeux indifférente et cruelle. »

La femme comprit vite ce que le jeune homme cherchait en venant la voir. « Vous savez, s'il y a bien chose sur laquelle les médecins, les sorciers ou les dieux ne peuvent rien, c'est sur l'amour. Je ne vois pas ce que je pourrais faire là-dedans », lui répondit-elle en pointant son index sur le torse de La Trémouille, à l'endroit du cœur.

Les yeux du jeune homme étaient si suppliants, son air si désespéré, que la vieille femme prit pitié. Munie d'une lourde clé, elle partit, non sans quelques grognements, ouvrir au fond de la pièce une vieille porte de bois. Une remise poussiéreuse, lieu de villégiature d'araignées en tout genre, se tenait là. Avec vacarme, la dormeuse en sortit un vieux grimoire, remarquablement conservé, entouré de linges. Elle l'ouvrit avec grand bonheur. Quand elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, son regard s'assombrit. Elle somma son adepte de n'utiliser les secrets qu'elle lui livrerait qu'en de bonnes circonstances, sans contrainte ni violence. La Trémouille jura et promit, comme il aurait put tousser ou cracher, tant son impatience avait raison de sa sincérité. C'est en ces circonstances, survenues plusieurs mois auparavant, que notre jeune premier apprit le secret du philtre d'amour, qu'il contenait maintenant en cette bourse attachée à son habit. De sa rebelle, il pouvait maintenant faire une captive. Jeanne, dotée d'une insouciance rare, était depuis quelque temps un peu plus sur ses gardes. Épiée, suivie, elle voulait tout de même continuer à sortir et à affirmer son déni à ce prétendant accroché comme une tique. Un jour qu'elle s'aventura hors de chez elle, au détour d'une ruelle du bourg, le jeune baron fit soudain irruption, un sourire sadique aux lèvres et une gourde à la main. Il s'abattit sur elle, prit sa mâchoire entre ses mains pour la forcer à ouvrir la bouche. Prise de panique, Jeanne se débattit comme elle put, renversant le contenu du philtre amoureux au visage de son agresseur, puis elle prit la fuite. Rouge de colère et troublé de l'effronterie, c'est à cheval qu'à travers le bourg de Mareuil il continua de poursuivre la terrifiée. Aller chercher refuge en l'église parut à Jeanne la meilleure idée. Elle n'eut pas le temps de souffler que telle une furie La Trémouille y pénétra à sa suite, toujours en selle. Le destrier, d'abord paniqué, s'arrêta devant

l'autel comme paralysé. Il tomba à la renverse, les quatre sabots pointés vers le ciel, et comme une statue s'immobilisa, son cavalier sous lui. Jeanne courut vers la porte à toutes jambes, laissant le baron pris de panique et de remords, qui implorait maintenant, devant Dieu, le pardon pour cette persécution. Étouffant sous le cheval, il eut une lueur d'esprit et se mit à promettre que désormais et jusqu'à la fin des temps, les La Trémouille et leur descendance alimenteraient en huile bénite la lampe incandescente de l'autel. Celle-ci se faisant dernièrement rare et onéreuse pour l'église. Mareuil depuis lors ne manqua jamais d'huile bénite, et la belle Jeanne put envisager un mariage avec un prétendant moins pressant. La Trémouille fut quelque temps à se remettre de son amour et des frayeurs qui s'ensuivirent. On dit qu'il ne cessa pas pour autant d'aller rendre visite à la vieille *dormeuse*, mais que jamais plus elle n'ouvrit devant la lui la porte de sa remise.

Les farfadets de Saint-Paul-en-Pareds

Les farfadets sont à Saint-Paul-en-Pareds ce que Mélusine est à Mervent, Les écoliers, maintenant grands-pères, grands-mères, se souviennent même d'une bien belle chanson apprise en culottes courtes et en tablier, sur de vieux bancs, de vieilles ardoises.

En cette période, les Saint-Paulais souhaitaient édifier le plus beau symbole de leur croyance et de leur religiosité : une église, au cœur du bourg. Il faut dire que les gens d'Ardelay, équipé d'un beau clocher, ne se privaient de les railler. Aussi avait-on décidé qu'on allait ériger le plus grandiose monument jamais construit en ce petit village de Saint-Paul-en-Pareds, baigné dans le vallon, voisin de ce fleuve vendéen mythique : le Lay. On prit donc toutes les précautions pour rendre aisée et de courte durée la construction du bâtiment. Les fondations entreprises, il fallut faire appel aux plus brillants artisans du pays, qui, fiers de participer à l'affaire, firent le pari d'édifier l'église dans les trois cents jours qui suivaient, sur la grande place du château. Ils considérèrent a posteriori cette promesse quelque peu ambitieuse comme leur plus grand préjudice, car au fur et à mesure qu'ils montaient la bâtisse, elle se démontait la nuit. On retrouvait les matériaux loin du château, loin du village, non pas éparpillés de-ci, de-là sans cohérence ou goût, mais bien au contraire assemblés dans un travail d'une telle finesse et avec tant de précision qu'il ne pouvait s'agir que du fruit de la magie. Ceux qui s'aventuraient à penser que des envieux s'évertuaient à rompre le pacte engagé et à faire tort aux artisans, ceux-là étaient pris à parti, chargés de soulever la pierre la plus modeste pour tenter l'ascension. Epuisés après seulement quelques pas, ils se résignaient à croire en ce pouvoir enchanteur et voyaient même en cela une punition. Mélusine, fée bâtisseuse avait à son service moult petits êtres bienfaisants, qu'on disait poilus, vêtus de bure, nu-pieds et coiffés d'un bonnet pointu. Ces farfadets, ces lutins, ces fradets, peuplaient en nombre les forêts. Le bois d'Ardelay était rempli de leur aimable facétie et d'une bienveillance envers la forêt, qu'on aurait dû plus souvent prendre en modèle. Ces farceurs, sous la conduite de leur chef, avaient décidé « par sa barbiche » que l'église ne serait point dans les alentours du château. Ainsi, ils œuvraient en silence, chaque nuit, à porter le travail des hommes plus haut, à déplacer l'ouvrage ailleurs, histoire de faire taire pour quelque temps les esprits arrogants de certains. Les maçons voulurent recommencer, travaillant durement jusqu'à la nuit tombée, sous le regard rieur des farfadets cachés. Contents d'eux et du labeur fourni, ils se

persuadèrent que, cette fois, personne ne viendrait voler leur ouvrage en l'état avancé dans lequel ils le laissaient. Les maisons endormies, les farfadets s'attroupèrent comme chaque nuit. Par centaines, ils hissaient sur leurs épaules minuscules de lourdes charges, sans qu'elles altèrent leur démarche rapide et souple de lutins. Une fourmilière de bonnets pointus avait envahi la vallée de Saint-Paul-en-Pareds le temps de quelques nuitées, pour donner leçon aux hommes. Quelques curieuses pointèrent alors leur nez, bien que le village fut mis en garde : les farfadets n'étaient point à surprendre, sans quoi, parfois, grand malheur arrivait. Tapiées dans l'ombre, elles s'émerveillèrent du spectacle. Mais, bientôt, plusieurs petites silhouettes se chargèrent de corriger leur désobéissance. Ils chatouillèrent de leurs petites barbes les pieds déchaussés de ces curieuses, et leur promirent de leur coudre les yeux et la bouche avec pour fil chacun de leurs cheveux arrachés. Les femmes furent si terrifiées qu'elles n'eurent même pas à promettre de ne jamais plus tenter de les épier. La facétie est aux lutins ce que l'entêtement est aux hommes. Alors, dans une ultime tentative, les hommes travaillant encore plus vite s'évertuèrent à dresser leur église près du château. La nuit tombée, les nains, sans répit et avec entrain, portèrent l'église loin du village. L'on estima, à court de force et d'arguments contre le monde magique, que peut-être était-ce une bonne idée, après tout, d'excentrer ainsi le clocher. Au moins, cela aurait l'avantage de faire parler de ce petit bourg de Saint-Paul, et d'écrire une bien belle chanson sur son histoire :

En ce temps-là notre bourgade
N'avait pas encore son clocher,
Les gens d'Ardelay par bravade
Ne se gênaient pas pour railler :
« Ah les Saint-Paulais, votre bourg est laid !
Il faudrait une belle église
Pour lui donner un air joyeux. »
Mais les gens de Saint-Paul se disent :
« Nous allons faire encore mieux qu'eux. »

Tout le monde se mit à l'ouvrage
On réunit les matériaux.
On bâtit les échafaudages
Sur la grand'place du château.
Mais les farfadets dans les bois rôdaient,
Toujours prêts à faire des niches,
Ils se rassemblent aussitôt.
Le chef leur dit « par ma barbiche
L'église ne s'ra pas au château ».

Et c'est pourquoi la nuit suivante
En grand secret les petits nains
À travers les maisons dormantes
Portèrent l'église bien loin.
Le matin levé, les gens arrivés
Vous devinez bien les surprises,
Les cris, les lamentations :
« Nous voulons ici notre église
Et nous la recommencerons. »

Les maçons la recommencèrent
Et travaillèrent jusqu'au soir.
Les farfadets regardaient faire
Et riaient sans se faire voir.
Mais la nuit tomba, tout le monde se coucha.
Il n'y eut que des curieuses
Qui sortirent à pas de loup
Et se cachèrent sous les yeuses
Dans l'ombre près du grand'doue.

Mais un nain qui tira leurs tresses
Les guérit d leur curiosité.
Elles jurèrent avec sagesse
De ne plus jamais s'y frotter.
Et toutes les nuits, les nains sans répit
Au milieu d'un grand tintamarre
Dans les aires autour du château
En traçant des rondes bizarres
Portèrent l'église hors du hameau.

La princesse Hamilton de La Flocellière

En ces temps-là, la splendide terre de La Flocellière avait pour gentilhomme un seigneur qui ne laissa pas son nom sans réputation. Messire Jacques de Maillé-Brézé était marquis de La Flocellière et grand homme de pouvoir. Conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, il était de plus chevalier de l'ordre, capitaine d'une centaine d'hommes en armes et maître de camp d'un régiment d'infanterie. L'élégance et la noblesse de son allure en toutes circonstances faisaient de lui un parti des plus raffinés, convoité par beaucoup. Aussi, le jeune marquis ne se privait de séduire toute la Cour sans que cela lui demanda gros effort, persuadé que l'amour se résumait en deux mots : conquête et lassitude. Il fallut qu'une jeune Écossaise à la beauté suffocante vienne perturber le gentilhomme pour que le don juan de La Flocellière se transforme en esclave de l'amour. Miss Élisabeth Hamilton se trouvait invitée à la Cour de France en accompagnatrice de la femme de son oncle, lord d'Angleterre, envoyé auprès de Louis XIII par le roi d'Angleterre. La Cour, dit-on, fut éblouie par les marques d'esprit d'une si jeune âme, par la finesse de ses propos et la délicatesse de ses pensées.

« Avez-vous entendu comme elle parle notre langue à la perfection ? » remarquaient certains. D'autres de rajouter : « Cet accent écossais donne à ses paroles un goût si exotique ! » Il tardait au marquis de découvrir cette dame dont il entendait parler en bien ou en propos jaloux (ce qui était une preuve supplémentaire de l'admiration qu'on lui portait), et qu'il n'avait pas encore eu le loisir de découvrir. Le destin s'en occupa, à moins que ce ne soit le royaume d'Angleterre, qui rappela près de lui le milord en grande hâte. Hélas, notre belle Écossaise, souffrante depuis quelques jours, ne put repartir si vite. On la garda bien au chaud. La reine régente trouva fort à propos de faire venir le charmant marquis de La Flocellière au chevet de la malade afin de divertir et d'agréments ses longs jours de convalescence. Le marquis ne se fit guère prier ; d'ailleurs, toute suggestion de la reine était plutôt un ordre. L'on vit donc accourir de la Vendée un carrosse épuisé qui n'avait sans doute fait de halte que pour désaltérer les chevaux. Le messire Jacques en descendit, les yeux fatigués mais le cœur impatient. Il se recoiffa élégamment avant de demander la permission de pénétrer en les appartements de la Miss alitée. Celle-ci le reçut avec une grâce et un sourire enchanteurs. Le marquis en fut tout troublé et se ramollit corps et âme, perdant tout de sa superbe. La confidente de la reine qui prenait soin de Miss

Hamilton avait dressé un portrait des plus élogieux du sieur de Maillé-Brézé. C'était soi-disant « un de ces hommes des terres, un esprit libre, peu soucieux des bienséances de la Cour de France, bien que conscient de leur respect en certaines situations. Un jeune sire à la fraîcheur aussi grande que les étendues vertes et vallonnées qui entouraient son château de La Flocellière. Tout en lui respirait la vie, la joie de vivre et de séduire. » Aussi, à la vue d'un jeune premier aussi muet que maladroit, Élisabeth eut du mal à cacher sa déception. Elle souhaita même qu'on ne fasse plus entrer si souvent ce marquis qui l'ennuyait plus qu'il ne lui changeait les idées. Le pauvre gentilhomme n'avait jamais vu si séduisante créature, pourvue de tant de fraîcheur et de caractère. Il pouvait rester des heures à l'observer sans dire mot, riait niaisement à chacune de ses boutades et bégayait lorsqu'il prenait la parole. La Cour, malgré le peu d'apparitions qu'il fit en son sein durant cette période, remarqua vite l'air ahuri et absent qu'il prit bientôt constamment. En longues lettres répétitives adressées à la princesse, il fit état de son amour pour tout ce qui émanait d'elle, et rapidement la demanda en mariage. Lady Hamilton refusa maintes fois ses avances, avant que le marquis, lassé de se voir rejeté par cette cruelle, décidât dans un élan d'orgueil que si la princesse ne voulait devenir marquise de La Flocellière avec consentement, elle le deviendrait sans. Il complota son enlèvement. Lors d'un entretien où il se montra fort distant, il lui annonça que la reine souhaitait qu'elle se rendît à ses côtés, maintenant qu'elle semblait rétablie. La Miss se prépara à retourner à la Cour, prit quelques affaires et monta dans le carrosse affrété par le marquis. Le convoi prit bientôt la route opposée pour emmener la belle loin de la reine, mais proche de celui qu'elle affronterait et qui l'attendait en cet instant en son château. Cet événement valut à notre sieur la disgrâce de toute sa famille et de la Cour, toutefois peut-être gagna-t-il à force d'attentions, de mots tendres et de signes d'affection, l'amour de cette belle Écossaise car elle consentit finalement, après maints refus, colères et désespoirs, à s'installer à ses aises au château de La Flocellière. À moins que ce ne soit les charmes de la région qui eurent raison de sa réticence. Malheureusement ce bonheur fut de courte durée. La belle Miss Hamilton tomba malade du mauvais mal, un jour sombre, dans les bras éplorés de son amant. Le sieur de Maillé-Brézé décida de célébrer leurs épousailles en hâte, car la mauvaise conscience d'avoir ainsi enlevé la belle et de ne pas lui avoir passé la bague au doigt le hantait tout autant que l'amour. Un soir de février de l'an 1617, la princesse fit venir à son chevet tous les notaires de La Flocellière afin de graver à jamais ses dernières volontés. De son époux elle exigea « qu'il dote, construise et fasse bâtir un couvent de religieux réformés, de l'ordre qu'il avisera en tel lieu qu'il lui plaira, pour être à perpétuité priée

Dieu pour le repos de son âme ». Le seigneur de La Flocellière permit ainsi à Tordre des Carmes de voir le jour en sa commune. Le couvent et l'église conventuelle s'érigèrent et s'achevèrent bien après la mort de Jacques de Maillé-Brézé. De ce testament demeurent aujourd'hui à La Flocellière, la porte d'entrée et le couronnement de l'église ainsi que la chapelle Notre-Dame-de-Lorette. Au XIX^e, le père Dalin fit édifier une chapelle du Carmel, sur ce qu'on appelle aujourd'hui le « Mont Carmel », en hauteur du bourg, en souvenir de l'ancien couvent des Carmes.

La Fleur de Mogette

Était-ce le château d'Ardelay, de Saint-Martin-des-Noyers, de Rocheservière, de Commequiers ou d'ailleurs qui fut le théâtre de ce que je vais vous conter ? Nul ne s'en souvient plus. Toutefois, l'on se rappelle de source sûre que l'histoire de la Fleur de Mogette eut pour décor l'un des grandioses châteaux de Vendée, orné de tant de richesses que ses habitants n'en auraient plus dû souhaiter aucune. De la cuisine débordaient chaque jour les mets les plus succulents qu'on pût goûter, servis dans une vaisselle du plus grand raffinement. Des chambres et des armoires dégouлинаient, ordonnés avec goût, plus de vêtements somptueux qu'un homme ne pouvait en porter en une seule vie, aussi longue et salissante fût-elle. Des murs suintaient le pourpre, l'or et le blason d'une famille de rois comme la région en eut beaucoup : un roi, une reine et leurs deux enfants. Seul manquait à ces gens, comme à tous les mortels ici-bas, le bien qui promettait à son possesseur l'amour, la beauté, l'abondance et qui le préservait de toute maladie. La Fleur de Mogette était ce bien. Personne, jamais, n'avait encore réussi à cueillir un tel trésor. Voyant ses serviteurs lui ramener toutes sortes de fleurs plus rares les unes que les autres, mais parmi elles aucune fleur magique, le roi décida de convoquer son fils et sa fille afin de leur confier cette quête. « Mes chers enfants, le moment est venu pour vous de quitter quelque temps le château, d'apprendre la vie par vous-mêmes et surtout d'aller trouver là où le vent vous mènera cette fleur qui permettra à notre lignée de traverser les âges et les tempêtes. Elle est unique et celui ou celle d'entre vous qui la rapportera aura la moitié du château pour lui seul. » L'aîné des deux, le garçon, était d'un tempérament jaloux et méchant. Il avait décidé qu'il serait coûte que coûte de retour avec ce que son père exigeait de lui, fallut-il pour cela égarer sa sœur à travers les bois hostiles de la région. La fille, pourvue d'une réflexion et d'une indépendance rares chez les jeunes gens de son âge, voyait en cette mission la délivrance attendue des usages et inconvénients de son rang. L'ennui ne serait plus son funeste compagnon. Seule l'aventure demeurerait son alliée quotidienne. Tous deux chargés d'un baluchon empli de victuailles et de chauds vêtements partirent droit devant eux sans même jeter un dernier coup d'œil au château. Sur le chemin de ronde, le roi posait sur sa progéniture missionnée un regard fier, tandis que la reine étouffait dans sa gorge d'intempestifs sanglots feutrés. La jeune fille commença d'emblée sa quête, à l'affût des clairières isolées, des bosquets cachés, émerveillée des grâces offertes par la nature. Le fils, inquiet devant l'activité et l'entrain de sa sœur, se mit à craindre

qu'elle ne le devance à trouver la fleur. Il décida de la suivre partout où elle irait, sans se faire apercevoir, afin de profiter de sa recherche. La quête dura de longs jours, de longs mois sans qu'aucune Fleur de Mogette s'offrit à leurs yeux ou à leurs mains d'enfants. A l'issue d'une année, le frère désespéra de trouver un jour la fleur et douta même qu'elle pût exister. Sans la persévérance et la débrouillardise de sa sœur à vivre au rythme de la forêt et des denrées qu'elle fournissait, il aurait sans doute rebroussé chemin ou fui à tout jamais, au-delà des frontières vendéennes, au-delà des Deux-Lays, trop orgueilleux pour rentrer au château les mains vides, la tête basse. Mais, un jour, il entendit sa sœur qui chuchotait à quelques mètres de lui. Le son de sa voix étouffée paraissait enjoué, mais à qui pouvait-elle bien s'adresser ? Quitte à être découvert, il s'avança assez près de la jeune fille et la toisa. Penchée vers le sol en direction d'une source lumineuse multicolore, elle offrait aux entrailles de la terre un visage rayonnant de grâce et de beauté sereine. Les traits de la fatigue endurée et des longues marches traversées s'estompaient comme par enchantement. La Fleur de Mogette s'était donnée à la vue de cette enfant, qui, peu encline à rentrer rapidement au château, ne se lassait d'admirer l'œuvre, de lui parler comme à un être cher ; bien qu'elle ne sût pas ce que pouvait représenter un être cher. Le frère ne voulut point s'apitoyer plus longuement sur ce tableau certes touchant, mais humiliant pour sa vaillante personne. Se faire ainsi doubler, ridiculiser par sa cadette n'était pas pour apaiser son orgueil. Il contourna de loin son corps accroupi. Le dos frêle et voûté de sa sœur s'offrait à lui. Consciente depuis leur départ que le jeune homme l'avait suivie pas à pas sans répit, mais naïve sur les intentions qui le menaient ainsi, elle voulut l'appeler afin de contempler du même regard la fin de leur quête si belle et si longue. À peine avait-elle prononcé son nom qu'elle sentit sur son cou l'étau menaçant des mains moites et calleuses du seul complice de son enfance. Elle laissa lentement son corps et son âme mêlés glisser dans le néant des yeux hagards de son frère. La Fleur de Mogette serait ramenée au château par celui à qui tous les honneurs allaient être accordés. On fit une fête sans pareil, dès que l'enfant prodigue s'annonça, une fleur affadie à la main. Le jeune homme dut raconter en héros sa vaillance et son courage durant le périple, le combat contre les ronces et les épines pour atteindre la clairière, et enfin le spectacle de la Fleur de Mogette, qui sous ses yeux s'était ouverte en déversant ses tons multicolores. Il feignit de penser que « sa sœur devait toujours être en quête, comme ils ne s'étaient jamais croisés ». Le roi ordonna alors, après quelques semaines, le départ de plusieurs cavaliers à la recherche de sa fille pour la prévenir de la victoire de son fabuleux frère. Le fils indiqua, comme piste au convoi, le chemin opposé à celui qu'elle avait pris en réalité. Pour rien

au monde ils ne devaient découvrir son corps inerte.

Prosper était meunier au village. Il livrait régulièrement au château les farines nécessaires pour nourrir la famille royale, son personnel, sa Cour et sa basse-cour. Un jour qu'il traversait la forêt pour se rendre au château, son regard trébucha sur une pièce de bois maigrelette, finement taillée. Ses mains larges et farinées retinrent avec une douce fermeté les guides usées jusqu'à faire freiner le tombereau. Il descendit en rassurant les bêtes et s'approcha du morceau de bois. Avec goût et grande délicatesse, ce vulgaire copeau de rameau avait été comme transformé en une ravissante flûte. Il suffisait d'un coup précis de couteau aiguisé du meunier à la tête de la pièce et le rameau pouvait sonner. « Il n'y a que les fées pour travailler si finement », imagina-t-il avant de penser à souffler dedans. Ce ne furent pas des notes qui sortirent de l'instrument, mais le son d'une voix fébrile et pure qui se mit à chanter :

« Belle Fleur de Moquette,
Entre mes mains épanouie
Tu m'as été volée
Non pas par toi, Meunier. »

Le meunier reconnut immédiatement ce filet de voix que pourtant, depuis de longs mois, personne au château n'avait plus entendu. Son corps lourd autant que son cœur se hissèrent pour guider la carriole vers sa destination, serrant précieusement contre lui le morceau de rameau, la flûte de vérité. Contrairement à son habitude et à ce qu'impliquait sa besogne, il ne se dirigea pas tout de suite vers les cuisines isolées mais s'arrêta net en pleine cour d'honneur, prétextant le désir de « remettre à sa majesté un bien modeste présent d'une grande valeur ». Alerté par les tentatives bruyantes des serviteurs qui, au meunier, promettaient de prendre soin du cadeau, le roi vint se mettre au courant de l'affaire. Le meunier se précipita sur lui et déposa avec urgence en sa paume, le menu sifflet. « Acceptez ce sifflet, mon seigneur, il est bien peu commun. Il ne joue pas, il parle. » Le roi s'amusa de la scène, voulut se débarrasser de l'objet, puis l'ayant observé, l'enfouit dans un pan de son habit. Le meunier quitta les lieux, bouleversé à l'idée de ce drame qui était arrivé et de celui qui allait survenir. Avant de se coucher, le roi se souvint du curieux présent offert par le meunier. Il alla chercher dans son vêtement le sifflet chantant, afin de s'assurer que l'homme s'était bien moqué de lui, Cependant lorsqu'il entendit la voix de sa douce fillette susurrer :

« Belle Fleur de Moquette,
Entre mes mains épanouie

Tu m'as été volée
Non pas par toi, mon père »,

le roi courut sans haleine et sans jambe jusqu'en la chambre de sa dame et lui imposa de souffler à son tour. La pauvre reine crut son mari devenu fou ; elle s'exécuta pourtant devant sa figure blême et son air terrifié. Le sifflet chanta sur-le-champ :

« Belle Fleur de Moquette,
Entre mes mains épanouie
Tu m'as été volée
Non pas par toi, ma mère. »

Les parents échangèrent un long regard triste et désespéré avant de sortir pour se rendre en la suite de leur fils. Réveillé en plein sommeil par les coups frappés sur sa porte, le jeune homme déclara sur un ton agressif qu'il souhaitait se vêtir avant de s'adonner à pareilles idioties telles que siffler dans ce copeau de meunier par nuit noire. C'était pour lui le temps suffisant pour pouvoir prendre la fuite en direction de la forêt afin de se faire oublier du château. Le roi pressentit l'affaire et envoya plusieurs valets l'attendre dehors à l'orée des bois. Saisi dans son échappée lâche, il n'eut aucune parole avant que de force on le mit dans un sac rempli de farine à moitié, lui ordonnant à son tour de siffler dans la flûte. Devant son refus obstiné, on fit descendre progressivement le sac dans l'eau des douves du château, jusqu'à la mort de l'assassin. La Fleur de Moquette fut remportée par quelque serviteur chargé de la redéposer en terre, loin du château et de ses habitants trop cupides.

Le pou de l'abbaye ou comment le nouveau père abbé de la Grainetière fut désigné

Bien avant que la Grainetière ne revête la grandiloquence et les traits des magnifiques bâtiments claustraux et de l'église abbatiale dont la commune des Herbières a aujourd'hui gardé les ruines, l'abbaye était une modeste construction, précaire et presque insalubre, dans laquelle douze moines semblaient vivre heureux sans prétendre à plus de richesse ni plus de confort. Le père abbé de l'époque avait toujours cru plus fort en la recherche spirituelle de chacun de ses hommes de prière qu'en la nécessité de faire d'une abbaye une pieuse affaire économique. Ainsi, l'on voyait librement les moines partir en méditation dans les alentours verdoyants de la Grainetière, à la recherche de quelque pensée sage ou réflexion philosophique sur le monde, avant de rejoindre leurs frères et pères pour les saintes occupations collectives. La mort frappe à chaque porte, et elle emporta lors d'un hiver plus rude que de coutume le père abbé, certes avancé dans l'âge, mais encore en pleine possession de ses moyens.

Les moines furent comme désemparés et ne purent pendant longtemps se résigner à remplacer leur feu père. D'ailleurs aucun d'eux ne souhaitait se présenter comme successeur, tant l'envergure spirituelle et la résistance aux soucis matériels étaient des aspects de taille dans cette responsabilité. Il fallait trouver les moyens de subvenir, même pauvrement, aux besoins de chacun, gérer les j chicanes existantes avec les châteaux ou monastères des alentours, ou encore résoudre les difficultés d'entente avec le seigneur évêque. Tant d'embarras ne pouvaient s'oublier quand bien même le fait de prendre place dans la stalle abbatiale était un grand bonheur pour un moine.

Les mois passaient sans qu'aucun d'eux se désignât. Les encouragements de l'évêché devinrent plus pressants pour qu'un père abbé voit le jour dans l'abbaye. Les moines se réunirent, chacun y allant de ses propositions pour que le sort fasse le choix parmi eux. Tirer à la courte paille leur paraissait bien peu catholique, déposer une fève dans un pain ne semblait pas convenir non plus. Il fallait une riche idée digne de Dieu, et la plus impartiale qui soit. Lors d'une promenade méditative où la sieste eut sa place de choix, le plus vieux des moines reçut un appel.

Il s'empressa de regagner le pauvre *moutier* qui leur servait d'habitation. La salle commune l'accueillit tout essoufflé. Il rassembla ses esprits et convoqua ses frères.

« Soyez heureux mes frères, un signe m'a été offert en songe par notre Dieu. Le sort va cette fois désigner de la plus juste façon celui qui doit être notre père. Appliquez-vous en prière et je serai de retour au prochain *miserere*, accompagné de notre élément salvateur. » Tous les moines s'exécutèrent tandis que le doyen s'en allait on ne sait où quérir leur salut.

Il marcha durant une ou deux lieues avant de trouver, du côté des champs qui composent maintenant les lieux-dits de la Pommecière et du Pommier, un joli bergeret à la tignasse blonde comme les blés, plus emmêlée que celle de son troupeau avant la tonte. Ses frères doigts habitués au froid et au labeur s'appliquaient au contact de son souffle à faire siffler de larges brins d'herbe. « Bonjour mon père, vous voilà plus essoufflé qu'une brebis égarée, asseyez-vous donc et voyez comme je dessine les moutons maintenant ! », indiqua le garçonnet en traçant sur un coin de terre les contours de l'animal, à l'aide d'une tige de bois. Le vieux moine s'émerveilla, admira l'enfant et, tout en s'excusant, lui ôta du crâne un cheveu sur lequel une innocente créature avait, semble-t-il, élu domicile. Voilà ce qui était à même de choisir et de désigner l'un d'entre eux ! Saisi dans la pureté d'une tête d'enfant, c'était l'innocence incarnée. Les paysans aux champs qui se trouvèrent là en cet instant virent un moine rayonnant revenir à toutes jambes vers le monastère, les mains rassemblées autour du précieux présent, plus cher qu'aucun trésor et qui, de surcroît, allait désigner l'avenir. Tous les saints hommes se rassemblèrent autour de la table ronde. Ils s'agenouillèrent et invoquèrent le Saint-Esprit selon la règle liturgique. Le vieux moine, délicatement, ouvrit ses larges mains et laissa descendre en sautilllements légers le pou devin. On le plaça au centre de la table. Alors, les douze moines, les mentons appuyés sur le rebord, déplièrent leurs barbes noires, blanches ou grises, hirsutes ou lissées, sur le bois, afin que l'animal choisisse par permission divine le lieu de son refuge. Ainsi serait nommé le futur abbé de la Grainetière, qui dès lors serait tenu d'« accepter la crosse de bois, la croix pastorale, la mitre et l'anneau gemmé de l'abbé défunt ; ». Le silence fut d'or, les souffles coupés, douze paires d'yeux sages détaillèrent l'insecte dans ses moindres mouvement. Sans grande hésitation, le pou se réfugia dans la plus jeune des barbes, désignant le nouveau père. Dans le pays des Herbiers, l'on entendit le son de la clochette conventuelle annonçant la fin du deuil monastique. Le jeune abbé se montra si fervent pour prêcher comme un saint, si habile et si fin pour traiter, mêler et démêler les situations et les procès, que la réputation

des moines de l'abbaye dépassa les contrées vendéennes. Dès lors, tout put sourire à la Grainetière. Seigneurs et évêques s'empressèrent de l'avoir pour ami, aussi les dons affluèrent et la communauté s'agrandit. Le pou ? Sans doute fut-il plus choyé que jamais.

La mariée de Chambretaud

À Chambretaud, le mariage est devenu chose bien délicate depuis l'événement de « la mariée ». Est-ce pour cette raison qu'ici plus qu'ailleurs, les Chambretaudais aiment à se marier entre eux ? Dans tous les cas, les galants ont fort à faire en promesses et témoignages d'amour, car en ce village, un homme, un jour, se moqua bien de sa promise pour entrer à tout jamais sans le vouloir dans l'histoire du folklore vendéen. Nous sommes en 1855, la France s'est engagée dans une guerre contre l'Ukraine. Elle est sur le point de réquisitionner tous ses hommes dans la force de l'âge et sans obligations familiales afin de gonfler ses troupes déjà sur place mais en sous nombre. Victor, pour qui la vie de solitaire rime avec liberté et insouciance, n'a que faire d'une femme attachée à lui à tout jamais. Célibataire endurci, c'est par choix qu'il a toujours courtoisé sans conclusion ni attachement. Pourtant bel homme, les occasions de mettre à une demoiselle la bague au doigt n'ont pas manqué ; seulement, partager les bons moments avec des gars de la classe, gérer lui-même ses terres et ses petites affaires le comblent largement. Rien qu'à penser devoir chaque jour rendre des comptes, manger à l'heure et ne plus rien retrouver de son rangement, il est pris de panique. Mais aujourd'hui, le contexte est tout autre. Tous les hommes de l'âge de Victor, mariés et pères de famille, se moquent bien de ce que la France cherche à se prouver à elle-même en allant sur les terres russes. Le gouvernement ne les appellera pas pour combattre. Victor, lui, se verra affubler du costume militaire, plus volontiers marié avec la patrie qu'avec les traits charmants de quelque jolie vendéenne. « Marie-toi, Victor, ainsi seulement tu échapperas au froid sibérien », lui conseille alors sa bonne vieille mère, heureuse que la patrie l'aide enfin à trouver une bonne raison pour convaincre son réticent de fils au mariage. « Odette n'est plus toute jeune, mais toi non plus ; c'est une fille agréable et regardable, pourquoi ne vas-tu pas faire plus connaissance avec elle ? », lui indique son aïeule rusée comme une renarde. Victor consent à rencontrer Odette, sans effusion, sans passion. Toutefois, il la trouve à son goût et se persuade qu'elle serait toujours compatissante et guère exigeante avec lui. Très vite, il revient la voir et s'exécute solennellement en une demande en mariage maladroite et attendrissante. Odette trouve tout cela quelque peu précipité, mais elle prend le geste comme le signe d'un amour pressé de s'affirmer. On fixe en hâte la date du mariage. Le 8 septembre 1855, les célibats prolongés de ces deux êtres se verront effacés... et du même coup le risque d'incorporation de Victor envolé. Les

préparatifs débutent aussitôt, car le temps presse. La robe est ajustée, les cuisiniers prévenus, les tables et bancs réquisitionnés. Bref, tout le village de Chambretau s'active et se réjouit, parfois même colporte et médit. Le matin de la noce, la mariée est parée et coiffée. Tout son corps, jamais serré ni frôlé, semble aujourd'hui comme séparé de son enveloppe. Seule son âme s'élève et observe cette tenue de dentelles ajourées, de tissus soyeux assemblés et de boutons alignés. Lui plairait-elle ainsi affublée ? Est-elle, dans cet accoutrement, magnifiée ou dépossédée de son naturel ? Victor ne le lui dira pas. À la mairie, la mariée, conduite par son jeune frère, n'aperçoit aucune silhouette qui ressemble à son futur. Ni maintenant, ni au cours de la journée. Non, décidément, Victor ne se présente pas. On s'inquiète. On s'affole. Odette demande qu'on aille voir chez lui si d'aventure il n'est pas tombé, brûlé ou pendu. On fouille tout le jour et toute la nuit, les bois et les étangs. Aucune trace d'un Victor, nulle part, sauf peut-être dans quelque cave sordide à plusieurs lieues de Chambretau. Victor vient d'apprendre que Sébastopol a été assiégée. Cela signifie selon lui que la guerre est finie. « Et si la guerre est finie, à quoi bon s'embarrasser d'un mariage ? », répète-t-il à chaque gorgée. Étrangers à l'affaire, ses compagnons de boisson autant que de fortune font grand effort pour comprendre. En vain. L'homme qui s'offre à leurs yeux est plus malheureux que les pierres, de cela ils sont sûrs, mais pourquoi est-il si bien mis, habillé comme pour des noces ? Odette se défait de sa coiffure et de sa parure, seule. Délicatement, elle ôte chaque pince qui orne sa chevelure de petits chignons discrets. Elle garde toutefois sa robe. Ce morceau de tissu tant envié sur les autres, ce bout de pureté et de désir annoncé. Elle se couche, mais ne dort pas. Ne pas froisser l'étoffe, ne pas abîmer les nœuds, ne pas ternir sa couleur. Pendant des jours, elle attend, les yeux vagues, le cœur éteint. Dans le village on colporte sur la mariée trahie. « Rendez-vous compte, il paraît qu'en mariée, elle se promène jour et nuit. Elle quitte sa robe en cachette, juste pour aller au lavoir la nettoyer ! » Plusieurs mois passent avant qu'à la porte de la maison familiale Victor ose se représenter. La face blême, il s'effondre dans les bras d'Odette, en larmes. Amoureux esclave, il le fut jusqu'à la fin de sa vie, accroché à sa femme plus qu'à lui-même et mari transi pour l'éternité.

Le manoir de l'homme au diable

Évrard était laid. Au-dedans. Au plus profond de lui-même. Si mauvais, si méchant, qu'on en vint à penser que de l'humain il possédait seulement l'apparence. Et encore. Grand sac d'os, sombre et bossu, tout en lui transpirait le sec, le rugueux, le rigide. La fortune dans laquelle il s'embourba dès son premier cri ne fut pas pour avantager sa cupidité. D'ailleurs, poussa-t-il un premier cri ? J'en doute. Avant même de désirer, il possédait. Insensible au gouffre qui le séparait des gens sans le sou, il n'aurait, pour aucun paradis, donné une once de fortune, ni même une miette de son pain rassis. Un vent glacé et grisâtre entourait le grand manoir qu'il habitait, ou plutôt qu'il hantait ; de telle sorte que les habitants de Saint-Pierre-de-Nesmy évitaient farouchement de s'en approcher. Un seul homme se trouvait aux prises avec ce monstrueux, Placide, son domestique. Dévoué comme il fallait, discret et malin, il n'avait jamais eu de mal à trouver sa place entre ce lieu sordide, son maître acariâtre et les habitants de Nesmy. Son travail ressemblait à celui de tout homme au service d'un plus riche, parce que la vie en avait décidé ainsi. Lorsque par accès de colère, ce qui arrivait bien souvent, Évrard lui interdisait de manger, Placide, la nuit tombée, sortait relever les maigres pièges dispersés discrètement dans le parc du château. Il ramassait avec délicatesse les précieux corps d'oiseaux ou de rats aventuriers, et les glissait dans sa poche. La cendre encore chaude les accueillait, tandis que les ronflements du maître emplissaient tout le manoir. Cela avait forgé les dents et le caractère du domestique depuis de longues années, mais jamais un mot de trop, un mot trop haut n'était sorti de sa bouche vers l'horrible Évrard. Il savait que dans le bourg de Nesmy, un jour, quelqu'un avait baptisé son maître « L'homme au diable », et que ce sobriquet plutôt terrifiant lui était resté depuis lors. Certes, il n'avait rien d'un angelot, mais Placide réussissait plus volontiers à prendre pitié de la solitude et de la morosité du seigneur qu'à frémir de peur devant sa laideur. Les choses sont bien différentes selon la place qu'on occupe. Toutefois, un jour arriva, avec le grand froid, où Placide découvrit le vrai visage de son maître. Au cœur de l'hiver le plus rude qu'on connut en cette époque, un homme âgé, usé, tout grelottant de froid, traversa le pont-levis et vint frapper de quelques coups de son poing épuisé, la lourde porte d'entrée du manoir. Placide descendit les étages le plus silencieusement qu'il put, il n'entendait plus le rythme saccadé et brayant du sommeil de son maître. La porte grinça. Sous le regard du serviteur, un homme aux yeux purs, à l'allure de voyageur, le visage amaigri et le teint bleu de froid se tenait suppliant devant

lui. Placide le fit entrer sans rien demander, s'apprêtant à partir chercher quelques fagots pour raviver le feu afin de réchauffer l'étranger. Était-il pèlerin ou vagabond ? Cela n'avait pas d'importance, un homme mourait de froid sous ses yeux, il fallait réagir. Mais la voix du seigneur Évrard retentit, rauque, dans tout le domaine. « Qui oses-tu laisser entrer ainsi chez moi sans ma permission ? » « Ce n'est qu'un pauvre voyageur qui demande à se réchauffer chez vous. Je m'empresse de le renvoyer d'où il vient, nous n'avons que faire des mendiants ! », répondit finement Placide en refermant avec vacarme les portes du manoir. L'homme était resté à l'intérieur, fasciné par la bonté et l'esprit rusé du domestique ; il voulut le remercier, mais ses lèvres gelées ne pouvaient rien prononcer. Placide l'installa près du foyer, le couvrit de peaux de bêtes et, avant de regagner sa chambre, lui murmura qu'il viendrait le réveiller dès l'aube, avant le lever du maître des lieux. Mais le maître des lieux ne dormait point. Il se leva, attiré par la lueur trop vive qui inondait la pièce commune. Il descendit en silence et s'approcha comme une ombre du corps de l'homme assoupi, un peu plus réchauffé à présent. L'étranger ouvrit les yeux. Jamais pareille figure il n'avait rencontrée : les yeux exorbités, le visage décharné, la bouche crispée. Une haine des hommes s'était comme imprimée en lui. Sans bruit, sans cri, l'étranger fut renvoyé dans le froid cinglant par le seigneur Évrard, bouillonnant de colère. Demain, il s'acquitterait du sort de son domestique, peut-être malin, mais surtout beaucoup trop désobéissant. Placide se réveilla avant l'aube, comme prévu. Il découvrit, inquiet, le fauteuil vide du pèlerin. Avait-il décidé de repartir plus tôt ? Tout cela n'avait-il été qu'un rêve étrange ? Non, les peaux de bêtes éparpillées attestaient bien de l'événement. En tous cas, il fallait faire au plus vite, ranger cet attirail, éteindre les braises encore vaillantes et se mettre à l'ouvrage. Placide envoyait ces hommes qui parcouraient les terres à la recherche d'eux-mêmes, en quête des autres ou à l'affût de nouveaux horizons. Ce qu'il n'aimait pas, c'était ces voyageurs persuadés de détenir la vérité, sous prétexte qu'elle était la leur. Ceux qui auraient tué pour faire admettre leur seule façon de penser. Le vagabond de la veille pouvait bien être pèlerin, il respirait le respect. Le marché de Nesmy, comme chaque matin, attendait le domestique. Armé de son panier et de plusieurs vêtements chauds pour affronter l'hiver, il sortit encapuchonné. La nuit avait dû être terrible pour tous les animaux tombés du nid, ou perdus sans abri. Les petits corps des bêtes seraient sans doute gelés dans ses pièges. Placide ne fit pas deux pas que ses pieds butèrent contre le corps gisant du voyageur accueilli la veille. Il reconnaissait son habit. Recroquevillé et tordu, toute l'expression de son corps indiquait la souffrance du froid qui avait dû pénétrer chaque centimètre de sa peau. Son visage, dont

la barbe s'était parsemée çà et là de cristaux de givre, exprimait l'incompréhension. À côté de lui, son bâton était resté planté dans la terre gelée. De part et d'autre resurgissaient des racines. Placide leva les yeux. Le bâton portait déjà une floraison de feuilles printanières, que les bourgeons avaient laissé verdier. En hâte, Placide courut vers la chambre de son maître. À coup sûr, c'était lui qui l'avait chassé de son domaine, trop égoïste pour partager avec quiconque un bout d'humanité. Pour la première fois, il ressentait à l'égard de l'homme qu'il avait servi une profonde haine. Sans prendre le temps de frapper, il ouvrit la porte de la chambre. Un cri s'étouffa dans sa gorge. Sur le lit seigneurial, gisait un corps noir, carbonisé, un rictus abominable aux lèvres. C'était Évrard, saisi par une malédiction terrible, dans sa nuit. De ses narines s'échappait encore une fumée trouble. Soudain, dans un nuage noir et épais la silhouette cornue et malingre du diable apparut. Dans un ricanement il fit disparaître le cadavre. Des cendres sèches envahirent tout le manoir, incrustant chaque pierre, emplissant chaque interstice. Placide sortit en hurlant et fuit à jamais le manoir. De ses mains, il creusa un trou large et profond tout près du bâton devenu arbre, afin d'y déposer le corps du vagabond pèlerin. Le bâton continua de pousser en bordure du chemin de Nesmy à Champ-Saint-Père. On l'appela le chêne du pèlerin, et Placide plus que tout autre en prit soin. La guerre, dit-on, mais laquelle, détruisit l'arbre devenu gigantesque.

La fée Mélusine

« Oh Mélusine, désormais chaque semaine de ton existence, ton joli corps de femme n'arborera plus ces longues jambes qui font ta grâce et ton élégance. Chaque samedi, désormais, du nombril jusqu'au bout de tes pieds, tu devras t'accommoder d'une longue queue d'écaillés, dont la forme sinueuse imitera celle du serpent. Si par bonheur l'amour t'invite à sa porte, alors prends garde ! De ton mari tu devras exiger qu'il ne voie rien de toi ce jour de semaine et qu'il garde cet ordre sans en dire mot autour de lui. Ainsi, seulement, ta vie ressemblera à celle d'une femme naturelle et véritable, et ta descendance de noble lignée pourra en découler. Mais voilà, si de celui que tu aimes et dont tu t'es fait aimer la curiosité est plus forte que l'engagement, alors tu n'auras d'autre destin que de devenir serpent errant jusqu'à la fin des temps. L'édifice de grand renom que tu élèveras portera ton nom, et chaque fois qu'un nouveau seigneur viendra l'habiter, tu te montreras face à la construction durant trois jours et trois nuits. Si l'un des membres de ta lignée vient à mourir, comme une âme en peine, semblablement tu hanteras sa forteresse. » Ainsi la belle Pressine vient de prononcer solennellement le châtiment de sa fille Mélusine, pour la punir, ainsi que ses sœurs Mélior et Palatine, d'avoir tenté de venger leur existence. En cloîtrant Élinas, leur père, roi d'Albanie, dans la grande montagne de Brumbelio, les trois filles s'étaient imaginé avoir revanche sur la malédiction assénée à leur mère. Car sachez-le, Elinas, un jour, trahissant ses paroles, avait pénétré en ce lieu interdit où Pressine *en gésine* se baignait avec ses filles. La pauvre mère, ce jour-là, dut s'enfuir à jamais pour élever ses enfants seule et regretter chaque jour son malheureux destin. Et voilà qu'aujourd'hui à son tour, elle punit, contre son gré, sa descendance de châtiments tout aussi douloureux que les siens. Mélusine doit donc partir loin de cette terre natale, en quête d'une vie qui lui permettrait d'être femme avant tout. Un jeune homme du nom de Raimondin va contribuer à ce dessein en tombant fou d'amour pour la belle.

À l'issue d'un séjour chez son oncle aimé, le comte Aimery de Poitiers, Raimondin, fils du comte de Forez, est invité à rester au château plus longuement. Une grande chasse comblera leurs journées. Oncle et neveu, tous les deux sellés, équipés en chasseurs, s'en vont complices vers la forêt, en proie à des rires et à un bonheur non feint de tenter l'aventure ensemble. C'est un sanglier monstrueux et tenace qui fait l'objet de leur quête. Un jour, une nuit, puis un autre jour sont nécessaires avant que les deux hommes réussissent à approcher la

bête. Elle leur fait face ; le comte craint pour son neveu tant la bête est féroce, il s'interpose. Raimondin vise de sa lance l'animal, mais c'est son oncle qui reçoit l'arme maudite en plein cœur. Le sanglier, profitant des circonstances, s'enfuit à toutes pattes. Le jeune homme ne peut le croire. Il vient de s'ajouter au banc des assassins... involontaires, certes, mais comment maintenant rentrer au domaine et avouer l'accident ? Éploré, le jeune chasseur avance sans but, sa monture épuisée le suit. Il oublie quelques instants sa peine devant la vision d'une femme plus belle que toutes celles qui, soucieuses de trouver un mari agréable à voir et de surcroît riche, s'étaient montrées devant le jeune comte pressantes et aguicheuses. Bien sûr, quelques boucles lâches, des parfums subtils, des sourires esquissés l'avaient déjà mis en émoi une ou deux fois, mais jamais comme en cet instant où la terreur d'avoir tué son oncle s'est entièrement estompée, laissant place à la chamade légère de son jeune cœur. Mélusine, en compagnie de trois dames, se tient là, sur la margelle de la fontaine de la soif, une fontaine-fée. Elle feint tout d'abord d'ignorer Raimondin, mais se laisse approcher.

« D'où nous vient si belle créature que vous, chère dame ? A coup sûr, vous arrivez d'un monde où la grâce et la douceur sont des joyaux bien plus précieux qu'en ce pays. Quel destin ai-je provoqué pour vous trouver sur ma route un jour de si grand désarroi ? »

« Je sais, cher comte, ce qui vient de marquer à jamais votre regard inquiet et votre âme trop pure. Je sais que tout cela est un malencontreux accident, aussi permettez-moi de vous donner conseil en pareille situation. Jurez de me prendre pour femme, et faites la promesse de ne jamais chercher à me voir le samedi de chaque semaine. Rentrez au château en ignorant ce qu'à votre oncle il est arrivé. Ainsi, seulement, vous pourrez échapper à la douleur et au remords. Ainsi vous pourrez connaître le véritable amour ». Raimondin croit rêver. Ce sont trop d'émotions pour notre homme en pleurs. Il jure promesse à Mélusine et reçoit d'elle en gage d'amour deux verges enlacées serties de précieuses pierres. Leur pouvoir de protection contre la mort par les armes, et de victoire devant la justice et le combat l'accompagne jusqu'au château.

Des troupes en armes sont envoyées à la recherche du comte, toujours absent du château, au bout de trois jours. Son corps est ramené peu après avec l'animal. Raimondin, empli d'un vrai chagrin, feint la surprise de découvrir son oncle mort. L'impact de sa lance laisse entrevoir maintenant la dent pointue du sanglier tué par magie, qu'on accuse bientôt d'avoir terrassé le seigneur. Les obsèques prononcées, Raimondin court retrouver sa douce. Les lieux ont bien

changé depuis leur première entrevue. Tout près de la fontaine s'élève, gracieuse, une chapelle en pierres que jamais il n'avait remarquée. Autour d'elle beaucoup de monde s'agite. Seigneurs et dames semblent conviés à un repas fabuleux où moult serviteurs dressent soigneusement des tables, puis assurent la présentation et le service des plats, au demeurant succulents. Raimondin demande quelque explication à Mélusine, plus belle que jamais, mais ne reçoit d'elle que de petits signes d'affection et un sourire bouleversant.

Les deux amants coulent des jours paisibles à se mieux découvrir l'un l'autre, et bientôt l'on entend dans les villages la vague rumeur du mariage de Raimondin avec une femme très étrangère. L'on se demande si elle est de bonne lignée, si sa conduite est bien digne du jeune comte. Cependant, constatant les réjouissances de Raimondin, plus grandes chaque jour, l'on se tait et l'on attend impatiemment de découvrir la belle. Quelque temps avant le grand jour, Mélusine somme son amant de se joindre au rassemblement des barons de Poitiers pour prêter hommage au jeune comte Bertrand, son cousin, qui se doit de prendre la suite de son feu père. Le serment effectué, Raimondin est chaleureusement remercié de l'affection sans borne portée à la famille de son oncle et des instants de bonheur partagés avec le défunt. Que veut-il, en signe de gratitude, recevoir ? À la surprise des barons, Raimondin ne demande que cette roche-ci et autant de terre qu'une peau de cerf pourrait enclore. Chacun des barons se gausse intérieurement tant la demande paraît ridicule, mais le sceau de leurs noms lui octroie sur-le-champ sa requête. La peau du cerf tué, découpée en fines lanières assemblées bout à bout, enclôt bientôt toute la forêt de Coulombiers, nouveau fief du jeune couple. Les épousailles y ont lieu.

L'assemblée est pourvue de tant de monde et de richesses qu'on ne doute plus de la noble lignée de la mariée. De plus, elle est si belle. Le mystère qui entoure ce mariage inquiète et provoque chez le frère de Raimondin une grande curiosité. Il se fait pressant tout au long du jour béni ou enchanté, selon les avis, et questionne sans répit le jeune comte. Les réponses vagues de celui-ci et la magie qui rayonne de cet événement agacent profondément l'aîné qui en vient à trouver cette union suspecte. La « merveille de Lusignan » est érigée bientôt et devient forteresse de la lignée. À sa suite et sans répit, Mélusine dresse et habille le paysage vendéen et les alentours des châteaux de Vouvant, de Mervent, de Pouzauges, des bourgs de Melle et de Saint-Maixant, des cités de Pons, Saintes et Talmont. Du couple naît, à fréquences régulières, dix fils plus étranges les uns que les autres, Urian à l'œil rouge et à l'œil bleu est pourvu d'oreilles démesurément grandes ; Odon n'en a qu'une de ce genre, l'autre est commune. Gui a

bien deux yeux, mais l'un est plus haut que l'autre. Sur la joue d'Antoine, une griffe de lion a laissé une trace indélébile. Si Renaut est dépourvu d'un œil, celui qu'il possède au milieu du visage voit trois fois plus loin. Geoffroy devient célèbre avec sa grande dent. Froimont arbore sur le nez une tache velue comme celle d'une peau de taupe. Horrible aux trois yeux, dont un sur le front, tue de sa frénétique fringale ses deux nourrices avant même l'âge de quatre ans. Thiery et Ramonet, les deux derniers sont d'un mystère non apparent mais certain. Mélusine élève sans distinction ce tableau de famille peu commun avec l'amour d'une mère et la magie d'une fée, ignorant tout des âmes qui médisent sur son compte et sur celui de sa descendance. Un certain samedi, le comte de Forez, frère de Raimondin, arrive seul, sans prévenir en la forteresse de Lusignan, prétextant le simple désir de passer quelques heures avec son cadet. Raimondin s'en réjouit et lui réserve le plus bel accueil qui soit. Ils vont ensemble assister à la messe. À la sortie sur le perron, le comte avoue à son frère qu'il s'en dit beaucoup derrière son dos, et bien au-delà, sur sa personne et surtout sur celle de sa femme. Le bruit court en effet que chaque samedi de semaine, Mélusine s'éloigne de son amant pour mieux lui être infidèle. Raimondin est pris de colère, comment les gens peuvent-ils penser pareille chose et douter ainsi de sa douce. Toutefois, l'orgueil cher à son rang doit le faire réagir, et se sentir la risée d'un peuple aussi médisant le pousse sans plus attendre vers la modeste et coquette bâtisse de bois dans laquelle sa bien-aimée se cache de lui chaque samedi. La pointe de son épée perce sans bruit la porte de bois, inondant d'un rayon de lumière l'harmonieux corps de Mélusine. Raimondin la voit nue, le corps plongé dans une cuve de marbre emplie d'eau pure. Une longue queue de serpent en ressort gracieusement, que la belle fait se mouvoir en rinçant sa chevelure dorée. Le mari n'a plus qu'à faire sa pénitence. Il se repent dans tout son corps et son âme de cette funeste trahison et maudit son frère de l'avoir amené à douter ainsi. Un bouchon de cire lui permet de dissimuler le trou effectué sur la porte, et tenter de cacher à Mélusine son ignoble trahison. Le parjure est masqué jusqu'au jour où Geoffroy la grande dent, mécontent que son frère se fasse moine, met le feu à l'abbaye de Maillezais. L'abbé ainsi que les cent moines périssent dans les flammes. C'en est trop pour un père qui convoque sa femme afin de lui reprocher les enfants qu'elle a mis au monde. « Femme serpente, tu n'as su que porter le fruit de ce que tu es, un fantôme incapable de donner vie à un être sain qui ira à bonne fin. » Mélusine a le souffle éteint, elle suffoque. Son seul amour a craché devant elle le venin des hommes si parfaitement irréprochables ! Son courroux répète à Raimondin la promesse qu'il n'a pas même su tenir et qui désormais la réduit à tout jamais à errer sous la forme d'un serpent

volant. Elle dicte son testament et ordonne que son fils Horrible soit tué, sans quoi les guerres du pays ne prendront jamais fin. En mère consciencieuse elle prend le temps de venir nourrir et embrasser ses petits-demiers. Par la fenêtre du château de Lusignan une ombre sinueuse s'enfuit bientôt à travers le ciel, laissant à Raimondin deux anneaux d'or. A chaque mort en ce château, la même ombre serpentine apparut ainsi pendant des siècles et hanta pour l'éternité ces constructions féminines façonnées dans toute la Vendée.

Le grand valet de la Sicaudais

Alceste fut plus communément appelé, en son patelin natal qu'était l'Herbergement, « le grand valet de la Sicaudais ». Sa silhouette frêle et longiligne s'apercevait d'un bout de champ à l'autre. Sa démarche souple et nonchalante lui donnait des allures qu'on aurait plus volontiers accordées à une bête errante plutôt qu'à un homme de maison. Toutefois ce grand valet exerçait son métier à merveille, et son maître, le seigneur du Bois-de-Chollet, s'était satisfait de lui d'une manière grandissante chaque année. En cette époque, l'Herbergement était en Vendée le petit village le plus accueillant qui soit, comprenant presque autant de jolis refuges et hôtels pour les voyageurs de passage que de logis d'habitants. Pourquoi, direz-vous ? Parce que alors le roi Charles IX avait accordé au chevalier de l'ordre de Saint-Michel, Roland de La Boucherie, en reconnaissance de son dévouement envers la patrie, une large concession. Grâce à elle, le chevalier mit en place les illustres foires de l'Herbergement. L'on se déplaçait de très loin parfois pour y venir faire affaire et chercher ce qu'on ne trouvait pas ailleurs. Une trentaine de relais avaient ainsi fleuri dans le village afin de loger et faire souper tous ceux qui ne pouvaient venir et s'en retourner dans la même journée. Comme tout endroit qui reçoit foule de gens, l'Herbergement accueillait aussi plusieurs bandes de maraudeurs, parfois juste espiègles, parfois plus méchants. Ils dérobaient autant à la volée qu'en cachette, des brouilles pour le plaisir du risque comme des objets de valeur pour les revendre à prix d'or en d'autres foires. Bien souvent, les représentants de l'ordre avaient tenté de leur mettre la main dessus, mais en vain. Un jour de foire, alors qu'il revenait du bourg chez son maître, les bras chargés de victuailles et d'affaires diverses pour la demeure, Alceste fut pris en embuscade par une bande qui sévissait depuis quelques jours sur la région. On lui extirpa des mains avec violence ce qu'il avait précieusement acheté ou échangé sur les ordres du seigneur de la Sicaudais. Certains marauds persiflèrent sur son allure dégingandée, d'autres sur son statut de cerf qui devrait avoir mieux à faire que de servir les nobles. L'un d'entre eux, le chef de la bande, ne lui adressa qu'un regard froid et fascinant, à faire glacer le sang dans les veines et les entrailles, Alceste se recroquevilla. Il attendit choqué et honteux que la ronde hargneuse de ces voleurs disparaisse à tout jamais loin de sa personne et de son village. La saccade des sabots des chevaux au grand galop s'éteignit dans la brume. Le grand valet se redressa. En lui un profond vide avait pris la place de tout autre sentiment. On aurait dit un autre, un autre

homme, un autre valet, un autre Alceste. Il rentra au domaine, prétexta une forte fièvre et s'enferma dans sa chambre en demandant aux autres serviteurs de bien vouloir le remplacer quelques heures à sa tâche. Comme la même bande de voleurs continuait de sévir sur la commune, sans que jamais l'on put les démasquer, le curé de l'Herbergement décida qu'il était temps de jeter les moultaires pour que ces malfaiteurs soient découverts d'une façon ou d'une autre. Les petites boules roulèrent dans l'allée de l'église, tandis que le curé prononçait solennellement : « Pêcheurs, voleurs, sorciers, et vous tous qui pratiquez le sortilège, soyez punis. » Du haut de sa chaire, il prêcha la dénonciation des concernés par eux-mêmes ou par d'autres, sans quoi tout voleur quel qu'il soit serait condamné chaque nuit à courir le garou, autrement dit à devoir la nuit errer sans but dans la campagne vendéenne sous la forme d'une bête, jusqu'à l'aube de chaque jour. Trop honteux pour expliquer le méfait qu'il avait enduré, Alceste avait masqué comme il avait pu l'affaire, et le maître qui n'était pas homme à vérifier chaque ordre qu'il donnait à son personnel ne prêta pas d'attention à l'absence de ses commandes. Quelque chose d'autre le préoccupait. Il avait remarqué avec grande inquiétude, un changement dans l'attitude de son valet, toujours fort aimable et serviable, mais tellement décharné et fatigué, même aux lendemains de congés qu'il lui octroyait en sus du fait de son état. Le pauvre Alceste, dès le troisième dimanche qui suivit la malédiction prononcée par le père curé, avait subi chaque nuit, au même titre que les voleurs les plus féroces, la punition de courir sans but, parfois sous la forme d'un taureau, parfois transformé en bœuf, en loup ou en mouton. C'est en véritable meute qu'à la tombée du jour, le valet et tous ces hommes-bêtes se rassemblaient, oubliant leur état d'humain, beuglant, hurlant, meuglant. Un troupeau d'âmes en peine se constituait pour s'aventurer la nuit durant dans une course folle et pénible à la suite d'un chariot fantôme grinçant, ou en véritable cortège des vilénies de la nuit. Pourquoi Alceste était-il de la partie ? Nul ne le sut, pas même lui. Sans doute avait-il, contre son gré, fait corps par la pensée avec cette bande sadique qui l'avait un jour bousculé. Mais comment pouvait-on croire pareille chose ? Si le malheureux venait à se confier, on s'enquerrait plus vite de trouver un moyen de le lyncher plutôt que de comprendre ce qui lui arrivait. Alors, bon gré, mal gré, après ces courses nocturnes effrénées, il reprenait au petit matin ses corvées, quelque peu somnolent. Le maître de la Sicaudais soupçonnait plus Alceste de courir le jupon plutôt que le garou ; toutefois, il le trouvait bien peu enjoué pour un amant en idylle. Pour en avoir le cœur net, il convoqua son valet dans un entretien seul à seul afin de soutirer quelque secret ou confidence. Le pauvre homme épuisé fut presque soulagé d'être ainsi assigné auprès de son maître. Même si celui-ci

devait lui faire des reproches, Alceste, à bout, était bien décidé à parler de son enfer. Il se confia, à la surprise du seigneur, sans la moindre pression, et se déversa dans un monologue haletant et rempli de souffrances. L'auditeur demeurait calme mais suffoquait de l'intérieur. Il pensait à ce bon valet assis, désarmé devant lui, qui la nuit tombée pouvait faire de sa personne un simple souvenir au prix d'un coup de crocs. « Maître, il faut m'aider », supplia Alceste, « je n'ai que faire de cette bande malfaisante. Bientôt tout le village de l'Herbergement me montrera du doigt en criant "c'est lui le garou de la Sicaudais, est-il aussi le valet parmi son troupeau de bêtes ? ", et je sais que vous ne pointez me garder. » Le maître de la Sicaudais était touché au plus haut point à l'écoute de ce récit infernal. Il pria Alceste de lui dire ce qu'il devait faire pour tenter de l'extirper à cette malédiction. « Ce soir une meute de douze chiens traversera les Bois de Ville. Chaque bête sautera par-dessus la barrière du grand jardin. Je serai le cinquième. Il faut me faire saigner. » Le maître avait en effet entendu les anciens dire qu'en faisant couler un peu de leur sang, on avait permis aux bêtes envoûtées de reprendre figure humaine. Cependant, la meute était chaque nuit si rapide et si puissante qu'il fallait ravalier sa peur et s'armer de courage pour envisager la chose. Par chance, la lune tenait la chandelle cette nuit-là. Le maître de la Sicaudais, enfoui chaudement sous une cape, pouvait voir briller la lame de sa lance affûtée pour l'occasion. La meute s'entendit de loin, on aurait dit qu'elle contenait des milliers de bêtes plus féroces et vociférantes les unes que les autres, tant la rumeur envahissait la nuit. Il ne fallait pas se tromper de bête, ni blesser Alceste trop durement. Tapi dans l'ombre, le j maître de la Sicaudais, mené par une force étrangère que l'on découvre bien souvent dans ces moments ultimes, sortit violemment de sa cache, croisa le regard froid et fascinant du quatrième chien et fonça droit sur le cinquième, plus grand et plus malingre que les autres. Il réussit d'un seul coup de lance à le piquer au jarret. La bête hurla et le sang jaillit. Le maître, un instant, eut peur d'avoir tué l'animal, mais entendit bientôt l'abolement plaintif se transformer en paroles ou plutôt en jurons, inhabituels dans la bouche de son valet, mais bien de circonstance. Alceste avait déjà repris forme humaine, tandis que le dernier de la meute rattrapait tous les autres. Quelques semaines de rétablissement furent nécessaires pour que l'Herbergement et la Sicaudais retrouvent leur grand valet de légende, à l'allure certes animale, mais à la bonté toute humaine. Dès lors, chaque nuit de pleine lune, Alceste sortait fouler de quelques pas la terre qu'il avait presque labourée de ses pattes la nuit venue, et tendait l'oreille vers le domaine de son maître. Le silence et la pénombre habituels faisaient maintenant place à la lueur d'une bougie vacillante provenant de la chambre du maître ainsi qu'à quelques

hurlements étranges, comme étouffés.

Le Puy de l'enfer

Apolline avait dans les cheveux l'odeur des embruns et dans le cœur la place d'un seul homme, un pêcheur sablais, tout comme elle, qui devait l'ignorer durant de nombreuses années. A chaque retour de pêche, comme toutes les femmes à quai, le cœur noué et les larmes au bord des yeux, elle arpentait faussement nonchalante la place du vieux port. Ses épaules étaient couvertes d'un châle aussi pâle que son minois fébrile. Son dévolu jeté depuis l'enfance sur le plus jeune des marins ne laissait pas dupe l'équipage. De plus, son obstination mêlée au désir d'être aimée n'avaient fait qu'augmenter son amour passionné pour Gauthier. Et elle le dissimulait bien mal à présent. Non qu'Apolline ne possédât aucun attrait (plusieurs gars du village avaient bien tenté de la séduire, d'autres persévérants la convoitaient encore), mais Gauthier feignit souvent de ne point remarquer sa présence, d'ignorer sa beauté esclave, n'ayant même plus le loisir de la conquérir. Il aimait sa liberté d'homme et de voyageur et sa plus belle amante était la mer. Un jour pourtant, par gros temps et grand vent, le bateau, en lutte avec des déferlantes, ne put retenir en son sein tout l'équipage. Deux marins tombèrent à l'eau et périrent malgré l'acharnement sans fin des pêcheurs à retrouver les leurs. Gauthier, de sa vie durant, pleura une fois, en cet instant, et nul ne savait si désormais il pourrait revivre comme avant. Lorsque ce jour au retour à terre, sur le quai, il considéra Apolline parmi les autres femmes et les pleureuses, le cœur de Gauthier ne fit qu'un tour. Il alla droit vers elle et la serra dans une étreinte si forte qu'elle étouffa leurs larmes respectives. Leur idylle dura tout le temps de son séjour à terre qui, en raison de son état de santé, fut plus long qu'à l'habitude. Apolline rayonnait chaque jour un peu plus en allant retrouver son marin qui, le teint terne et l'air absent, se languissait du tangage et des chaloupes. Apolline comprit qu'il fallait à Gauthier repartir en mer dès que possible. Elle se montra si compréhensive devant cette évidence pourtant douloureuse, que Gauthier avant de reprendre le large la pria de le suivre sur les falaises sablaises. Il lui fit là la plus belle des déclarations et lui promit un grand mariage dès son retour. Son absence fut plus longue encore que les précédentes mais le cœur de la jeune fille battait la chamade chaque jour à l'idée d'œuvrer en prévision de cette grande fête. Elle rejoignait chaque soir en pensées délicieuses son merveilleux amant. Gauthier revint plus tôt que prévu sans rien en dire à son amoureuse transie. Il se fit étonnamment discret le jour dans le village des Sables, mais ne manqua pourtant pas chaque nuit d'aller faire fête avec ses compagnons, et de noyer sa vie

dans une eau fidèle. Le jour de son nouveau départ, Apolline en proie à la nostalgie s'était assise sur le même rocher où la tendresse et l'amour avaient eu pour la première fois la figure d'un homme. La mer déterminait l'horizon. Un équipage se préparait au loin à mettre les voiles. Apolline eut un haut-le-cœur. Elle venait d'apercevoir Gauthier. Non, elle se trompait sans doute, il n'était pas possible que ce fut lui, Gauthier lui aurait fait savoir qu'il avait mis pied à terre ! Et cette promesse de mariage ? Elle courut jusqu'au port. Le jeune marin ne jeta pas même un regard à la frêle silhouette assombrie qui le détaillait féroce. Comme toutes ces femmes à qui, un jour de folie, il avait promis une union à la vie, à la mort, Apolline se remettrait de ce mensonge et trouverait un amant bien plus convenable, pensait-il. Et puis, elle devait savoir que ce genre de promesse n'était pas faite pour un marin. On hissa les voiles. Le soleil accompagnerait sûrement ce nouveau départ. Sur la falaise, les lèvres d'Apolline susurraient frénétiquement le prénom de Gauthier. Le temps clément se chargea soudain d'une masse de nuages lourds. Le bateau avait à peine pris le large que, dans une mer brusquement déchaînée, de profonds creux empêchèrent les marins de contrôler leur navire. L'eau submergea le pont et ramena le bateau vers les rochers. Un fort coup de vent projeta irrémédiablement l'embarcation contre un rocher saillant. Devant femmes et enfants venus assister à l'embarcation, la carcasse se brisa en deux au contact de la pierre. La roche éclatée laissait voir un trou béant dans lequel un gouffre se forma, aspirant le bateau. Aucun des marins ne fut repêché et les cris des âmes perdues, sur le quai, devenaient plus fort encore que le bruit de la mer en colère. Apolline était-elle restée au sommet de la falaise ? Nul ne la revit jamais. Pourtant, de ce « Puy de l'enfer », c'est ainsi que l'on baptisa l'endroit tragique, les passants disent que lorsque monte la mer aux marées d'équinoxe, on entend les plaintes et les gémissements d'un homme implorant le pardon de son aimée trahie.

Le sanguenitou et le cheval Malet

Pas un paysan du bocage ne s'attarde plus, la nuit avancée, au retour de champ sur les chemins de traverse. L'histoire et la technique ont appris à l'homme la rapidité. Ce que les légendes lui ont inculqué, c'est la méfiance, la peur et le respect des mystères inexpliqués. Hier encore, comme chaque année avant le printemps autour du dolmen de Saint-Benoist, l'on observait un curieux cortège d'habitants, attroupés pour invoquer quelque protection contre le cheval Malet. Cette bête pharamine avait semé la panique dans toute la région. Aussi, à l'approche du printemps, on assistait autour du dolmen à un véritable pèlerinage profane. Le trèfle vert déposé précieusement par chacun sur la pierre était censé préserver chaque famille de paysans d'une rencontre malheureuse avec le cheval Malet. On raconte que certains l'avaient croisé, pour leur plus grand malheur. En cette époque, les paysans n'étaient pas les seuls à parcourir tardivement la campagne la nuit tombée.

Toutes sortes de marchands ambulants erraient aussi sur les chemins à la recherche d'un logis pour la nuit, Aubin, le *sanguenitou* du bocage était de ceux-là. De ferme en ferme, de maison en maison, il vendait sa sanguenite à prix modique. C'était une potion bien réputée pour lutter contre les vers. Les enfants en avaient bien sûr une sainte horreur, et ceux qui, l'année passée, avaient dû l'absorber voyaient d'un mauvais œil le pas d'Aubin s'approcher de chez eux. Il n'avait comme compagnon de voyage qu'un âne aux grandes oreilles et à la fainéantise légendaire. Il s'en accommodait pourtant le mieux du monde et n'aurait voulu échanger sa fidèle monture contre aucun cheval de roi. Un soir pourtant, après une tournée maigrelette pendant laquelle il s'attarda plus à parler de la vie et du temps qu'à vendre sa marchandise, il aperçut au loin la silhouette d'une puissante monture s'approchant à grand galop, les naseaux fumants, la robe blanche et luisante. Le *sanguenitou* eut peur, il dirigea maladroitement son chargement vers le bas-côté pour laisser passer le puissant cavalier. À son grand émerveillement, il n'y avait pas de cavalier, mais un cheval immense, seul, d'une allure sans égale, qui s'arrêta net pour se cabrer en hennissant bruyamment devant le *sanguenitou* et son vieil âne. Tous deux restèrent abasourdis. Le cheval était sellé, bridé. Aubin scruta les alentours. Une envie irrésistible s'empara de lui, il voulut monter la bête. Juste un petit tour et il reviendrait chercher son chargement. Le propriétaire du cheval ne s'apercevrait même de rien tant la promenade serait rapide et aisée. Seulement, s'il est un propriétaire au

cheval Malet, c'est bien un partisan du mal ou de la plaisanterie de mauvais goût. Aubin comprit vite la folie de son acte. À peine en selle, il ne put même pas s'emparer des rênes tant l'animal farouche continua la même course effrénée qui l'avait amené à lui. Il s'agrippa comme il put à la selle si précieuse, ne sachant s'il sortirait indemne d'une telle fourberie. Le cheval lui promit un véritable rodéo. Il se cabra, botta, sauta d'infranchissables obstacles, mais notre homme, bien décidé à vivre, tint bon. La peur est propice à la méditation. Aubin se souvint alors avoir entendu, pendant l'enfance, les anciens parler de la monture *enjômineuse*, capable d'emmener ses cavaliers de fortune en des lieux d'où l'on ne revenait pas. Cette pensée lui glaça le sang et fit tourner la sanguenite accrochée à ses hardes. De peur, il décida de choisir lui-même le lieu de son trépas en sautant de l'animal fougueux. Un trou d'eau se rapprochait au grand galop, il sauta dedans. Les sabots sonnaient de plus en plus loin. Trempé, sonné mais indemne, Aubin se releva pour appeler à l'aide, tout en sécurité qu'il demeurait maintenant. Il remercia le ciel d'avoir un vieil âne comme seule monture. Si le *sanguenitou* s'en sortit sain et sauf, le cheval Malet n'épargna pas toujours ceux qu'il envoûtait. Ainsi l'on décida que porter au cou la croix des sorciers, qui plus tard devait devenir la médaille Saint-Benoist, allait préserver le passant nocturne de toute rencontre avec l'irrésistible équidé. Le temps passé, le *sanguenitou* et ses potions disparurent tout autant que le cheval Malet. Seule la légende et quelques bouteilles de sanguenite oubliées s'en souviennent encore.

L'ogresse Béatrix de Talmont

Où la belle Béatrix de Talmont avait donc été chercher l'idée d'exiger chaque semaine en son assiette des cœurs cuisinés par son fidèle serviteur ? Anatole savait maintenant les cuire à point, les arranger de la meilleure façon, car désormais la femme du seigneur de Talmont n'avait plus d'appétit que pour ce mets rare et savoureux. Le reste du temps, elle repoussait délicatement son assiette sans y avoir touché et ponctuait sa respiration de soupirs profonds de tristesse et d'ennui. Depuis le départ du seigneur de Talmont vers ces terres lointaines et étrangères qu'en ce temps il fallait conquérir en tous points, elle semblait avoir perdu toutes forces. La gaieté et la joie de vivre qui la caractérisaient dans sa jeunesse si tendre l'avaient définitivement quittée le jour où, un matin de givre, inquiète de ne point encore entendre son poupon s'agiter et réclamer vivement, elle se dirigea vers le lit de l'enfant. Ce jour-là, un cri de mère déchira les cieux et le silence des campagnes. Guillaume de Talmont quitta rapidement leur foyer endeuillé pour les croisades, laissant la malheureuse mère dépossédée de tout amour. Le chagrin s'empara d'elle au point de cadennasser son cœur. Elle refusa peu à peu tout égard d'amitié et de sympathie de la part de ses connaissances d'autrefois, et elle passait des heures durant à bercer le lit d'enfant tout empli de vide, enfermée dans une chambre. Seule, la présence d'Anatole, le maître de maison, était permise et même exigée à cor et à cri. Il était devenu son unique cuisinier, intendant, homme de maison et confident, s'usant à la tâche et essuyant les caprices de cette maîtresse aigrie. Anatole espérait tout de même qu'un jour elle retrouverait quelques agréments à la vie, de ce fait il exécutait sans commentaire chacune de ses exigences. Toutefois son inquiétude grandissait quant à l'attitude de dame Béatrix vis-à-vis des enfants. Leur présence, leurs jeux, leurs rires l'insupportaient chaque fois un peu plus, quand au détour d'une promenade où lors d'un déplacement vers le bourg elle venait à en croiser. « Ces têtards ne sont bons qu'à être mangés tout crus », prononça-t-elle un jour. Anatole rit jaune ce jour-là, mais dès le lendemain Béatrix de Talmont le convoqua en son cabinet et discourut seule très longuement. L'intendant ouvrit grand ses oreilles d'homme de service. Personne ne fut présent pour le voir ressortir de cet entretien le visage blême, les yeux sortis des orbites et l'allure chancelante. Il rentra aussitôt en son foyer, une petite remise aménagée, attenante au château. Il pleura sans répit la nuit durant, étouffant ses sanglots dans des linges à l'odeur rance, pour ne point réveiller sa femme et son fils endormis qui partageaient la pièce.

Dame Béatrix était-elle possédée ? Avait-elle perdu toute raison ? Le chagrin avait-il la faculté de transformer les hommes en monstres ? Non, le pauvre Anatole ne pouvait s'y résoudre, il n'allait pas quitter sa maîtresse du fait de sa folie, passagère de surcroît. Il exécuterait sans rien dire ce qu'elle exigeait de lui, une seule fois, après quoi elle recouvrerait assurément la raison. Mais quel était donc le méfait demandé par la dame pour perturber ainsi son serviteur ? Il est notable que chaque région, chaque département et même chaque village possède dans son histoire sa figure de légende, tantôt magique, tantôt monstrueuse, et la Vendée n'en est pas dépourvue. La vérité fit que chaque semaine où Anatole servait à son bourreau-femme son assiette de cœurs cuisinés, non ce ne furent pas des cœurs de bête ou de volaille, mais bien les cœurs-tendrons de chaque enfant qui, par malheur, s'était aventuré ou perdu sur les terres du château. L'ogresse redoublait d'appétit certains jours, et Anatole fut bientôt à court d'astuces pour faire venir les enfants jusqu'au domaine. Il dut pendant quelque temps parcourir les villages voisins à la recherche de jeunes âmes pour assouvir sa bienfaitrice. La rumeur que les enfants envoyés, confiés, ou perdus, vers les terres de Béatrix de Talmont ne revenaient jamais, se répandit soudain dans tous les alentours tant et si bien que les parents méfiants interdirent toute escapade à leur progéniture. Anatole dut donc revenir un jour bredouille de son horrible chasse et s'efforça de cuisiner le mieux du monde un gibier fin et goûté. « Intendant, oseriez-vous me faire manger de ce plat insipide alors que depuis des jours vous me promettez à demain ce que je réclame depuis trop longtemps. Faut-il que je vous arrache le cœur pour que vous puissiez continuer votre besogne ? » « Dame Béatrix, vous ne comprenez pas », lui rétorqua Anatole, « aucun enfant ne s'aventure plus au dehors et lorsque je m'approche du village, c'est comme un signal, tous les enfants qui couraient et s'amusaient dans les ruelles sont soudain renfermés chez eux. Ils n'en ressortent que lorsque je m'éloigne. » « Qu'à cela ne tienne, j'entends bien dans quelle situation vous vous êtes mis. Je serai compréhensive. Toutefois, je vous demanderai de m'en trouver un seul, unique et dernier, pour le dîner de ce soir. » Le serviteur demeura sans voix, à l'idée qu'à ce calvaire dame Béatrix mettait un terme inespéré. Mais comment trouver ce dernier et précieux enfant maintenant ? « Si cela vous semble compromis, vous avez un fils, je crois, il fera sans doute l'affaire », lâcha-t-elle en quittant la pièce. Son rire fut sec et cruel, mais elle ne plaisantait nullement. Anatole se réveilla comme d'un profond sommeil. Il partit aider en hâte sa femme et son fils à rassembler leurs affaires et à prendre la fuite à travers les bois, leur indiquant où, à la tombée du jour, il pouvait les rejoindre. Lorsque Béatrix de Talmont reconnut le fumet savoureux qui envahissait la cuisine, elle félicita son

cuisinier et se réjouit de pouvoir ainsi compter sur lui. Anatole la détaillait, son attitude fut tout autre lorsque, installée comme une reine, le visage bouffi, l'allure défaite, elle goûta le fameux cœur. Il n'avait pas la saveur et la tendresse des autres. Elle avait été trompée. Sa rage fut faible devant la colère et la révolte d'Anatole qui, en annonçant qu'elle venait de goûter au cœur de son jeune chien, lui fit son portrait de femme ayant perdu toute trace d'humanité, de beauté et de distinction, et d'ogresse monstrueuse insatiable et perdue. La dame du seigneur de Talmont pleura longuement, laissant échapper son chagrin contenu depuis tant d'années. Elle demanda à Anatole de lui pardonner, mais ce dernier était parti rejoindre les siens. Elle se confessa au creux d'une oreille de prêtre, qui crut bien défaillir. Elle voulut expier ses crimes impardonnables par une longue marche les pieds nus jusqu'en l'ancienne abbaye des Fontenelles à Saint-André-d'Omay, sur un chemin jonché d'épines. Son repentir et ses regrets furent tels que les moines décidèrent de l'inhumer à sa mort dans le sanctuaire de l'abbaye. Curieusement, on alla jusqu'à l'associer à la figure guérisseuse des enfants malades, amenés par leurs parents devant son tombeau pour implorer leur guérison.

Les fées du pont de Curzon

C'est en guettant l'amour des hommes que les fées ont modifié la destinée des lieux. Curzon est de ceux-là. D'ailleurs, en ce temps lointain, la commune ne s'appelait pas Curzon mais Curbon. Il faut bien imaginer qu'en cette époque, aller d'un village à l'autre était une belle expédition. Ainsi les hommes rêvaient de moyens plus aisés pour se déplacer, et de ponts survolant les fleuves afin de se rapprocher. Le pays de Lairoux semblait tout proche lorsque assis, sur les berges de Curbon, on l'apercevait. Le géant Gargantua devait l'avoir enjambé sans mal... un saut de puce pour lui, mais pour l'homme un obstacle infranchissable. On devait donc exécuter le grand détour par les terres pendant des lieues et des lieues jusqu'au gué de la Claye, pour tenter de rejoindre la ville qui pourtant faisait face. L'amour fit basculer le cours des choses dans ce désir de réunification. En effet, le destin fit de Louis, un beau gosse du village, l'objet de toutes les affections d'une très belle fée qui habitait le bois de Gorgeais. S'il n'était pas d'usage que les êtres magiques jettent ainsi leur dévolu sur les humains mâles ou femelles, il était par contre de mise que tous les caprices de cette irrésistible petite fée devaient être exaucés par la communauté. Sa bonne marraine, très respectée, y était pour quelque chose, et la jeune Ambre, puisque c'est ainsi qu'on l'avait nommée, savait jouer de son air triste et mélancolique pour attendrir les cœurs. Ainsi donc, lors d'un voyage à Curbon, à la vue première du jeune Louis, ce garçon blond au visage fin, à la peau claire et au sourire d'ange, elle décida d'offrir tout son amour. Ce fut trop réciproque pour qu'on ne voulût pas aider les amants à se rapprocher l'un de l'autre. Chaque jour on les apercevait, respectivement sur leur berge, s'adresser des signes affectueux et regretter que le monde soit pour eux si mal conçu. Les fées ont cela de plus que les hommes, rien pour elles ne ressemble à l'impossible, et lorsque la belle Ambre vint supplier sa marraine d'intercéder pour son amour mais aussi pour le bien-être des Curbonnais, la vieille fée convoqua son colloque et proposa qu'on édifie un pont, qui au-dessus du Lay relierait les deux rives. C'est dans le bois de la Blanchardière que les petites dames blanches imaginèrent la construction. Un impératif était donné : il fallait que le travail restât nocturne et qu'au lever du jour, avant le chant du coq, l'ouvrage soit achevé dans sa totalité. Personne dans ce rassemblement secret ne perçut la présence d'un intrus bien malveillant. Un bûcheron épiait, depuis l'ouverture du colloque, les milgraines en complot, enragé dans tout son être. Il sut contenir tout de même la colère et la tristesse qui l'envahirent jusqu'en sa cabane.

Le bûcheron ne pouvait se résoudre à l'idée de perdre son Ambre. Elle lui était apparue un jour d'automne où, plus distrait qu'à l'habitude, il ne sut anticiper la chute d'un vieil hêtre qui sans détour s'apprêtait à l'écraser. Ambre le jeta à terre quelques mètres plus loin, lui évitant l'accident fatal ; Il la bénit, la remercia de façon si pressante que la jeune fée prit peur et s'enfuit. Le bûcheron désormais ne pouvait vivre que pour elle et se promettait de l'épouser au plus vite, dès lors qu'il aurait ficelé leurs deux cœurs. Qui donc était ce culotté de Louis pour qu'ainsi toutes les fées, la nuit entière, travaillent afin de lier les deux berges et d'offrir à cet amour bagatelle l'occasion de grandir ? Ambre était à lui, il allait le faire savoir. Toutes les fées filandières de la région se rassemblèrent sur l'appel de la marraine, la nuit tombée, avec quantité de pierres dans leur *dorne*. L'ouvrage allait prendre forme et devenir un chef-d'œuvre d'architecture autant que l'un des plus beaux symboles d'amour de tous les temps. En apercevant ces bonnes dames avec leur chargement, le bûcheron fila tout droit dans son poulailler. Le très vieux coq amaigri et déplumé de la basse-cour fut saisi dans son sommeil entre ses mains calleuses. Ne sachant comment se débattre, il se mit à chanter d'une voix plus rocailleuse que jamais, mais avec une telle intensité qu'on l'entendit très loin, si loin qu'elle rompit le charme de la nuit. La première fée du cortège, surprise, laissa tomber sa *dornée*, et les autres fées prises de panique ne purent que faire de même. Elles laissèrent seulement à Curbon le son de cette malédiction :

« Désormais Curbon,
Petite ville de grand renom
T'appelleras Curzon
Curzon, Curzonnas
Le sort en est jeté
Chaque an tu varieras
D'une maille et d'un denier.

Le cortège de dames blanches s'enfuit dès ce jour, emmenant avec lui Ambre et ses larmes. Un tas de pierres, au lieu-dit Les Platières, témoigne de ce pont légendaire qui faillit voir le jour.

Les reliques de Rome rapportées par les enfants de Vairé

Dans la belle église de Vairé, le rideau pourpre du confessionnal laisse dépasser de quelques centimètres le bout des sabots cirés d'Amédée Rondeau. Le nouveau curé n'a pas l'air commode, et notre bon fidèle ne sait comment avouer sa faute. Il regrette même d'être venu et s'enfouit dans une litanie incompréhensible, ponctuée d'hésitations et d'erreurs qu'il corrige lui-même. Le père est patient, mais malgré ses encouragements à parler Amédée tourne en rond. Comment a-t-il pu faire pareille chose et, surtout, comment l'avouer ? Si le curé venait à en parler à ses ouailles en homélie, il serait la risée du village. Pourtant il est du devoir d'un bon chrétien de se confesser : « Voilà mon père, je dois vous dire que... » Et à ce moment même où Amédée tente d'expier sa faute, les cloches de l'église se mettent à carillonner allègrement à la volée, sortant de sa torpeur tout le petit village de Vairé. Amédée, trop appliqué à avouer son méfait, vient de terminer sa confession sans avoir rien remarqué de suspect dans le chant impromptu des cloches. Le père curé jure haut et se jure bas en cet instant que les petits garnements qui s'amusez ainsi à faire chanter les cloches auront du mal à s'asseoir dès que ses mains de saint homme auront pris soin de corriger leurs facéties. Amédée pense qu'il est l'objet de sa colère et multiplie ses pardons, tant et si bien que l'absolution du père, qui n'a rien entendu des confidences mais qui souhaite régler au plus vite l'affaire des cloches, tombe comme un couperet fleuri. Amédée peut sortir le cœur léger tandis que l'homme d'Église se précipite dehors voir jouer ses carillons. La place du village est envahie peu à peu par les gens du bourg, mais le son des cloches résonne tant que bientôt les paysans aussi arrêtent leurs bêtes aux champs pour se diriger vers l'église. Amédée, de peur que le curé ne revienne sur ses absolutions, presse le pas. Il ne comprend pas pourquoi soudain tant d'agitation anime les Vairéens. Il s'en retourne chez lui, à quelques lieues de là, croisant sur la route de la Mothe-Achard un pitoyable cortège. Deux vieillards sans âge, à la peau tannée par un long voyage, traînent avec peine un âne chargé de sacs et de bagages, à l'apparence précieuse et étrangère. Leurs yeux clairs ne semblent pas voir Amédée ; seuls leurs visages s'illuminent lorsque, tendus vers le son des cloches, l'un d'eux murmure : « Je crois que nous sommes attendus. » Un souvenir étrange parcourt alors Amédée. Il y a si longtemps de cela que ce ne sont que quelques bribes qui s'offrent à sa mémoire : une homélie du vieux père curé, à l'époque en pleine force de l'âge, deux jeunes vaillants volontaires pour aller

trouver jusqu'à Rome le Saint Père et obtenir de lui des reliques pour l'église. Les cloches avaient sonné pareillement. Sur les joues de leurs deux mères, les larmes avaient tracé leurs sillons. Elles étaient mortes désormais, sans savoir ce que la vie avait bien pu réserver à leurs enfants. Amédée arrête là ses considérations et s'en retourne vers les deux silhouettes qui avancent à petits pas en direction du village. Quelle nouvelle ! Il faut prévenir Vairé, ses enfants sont de retour. Courant à toutes jambes, malgré ses années, il dépasse le cortège, perd un sabot puis deux et fonce tout droit sur le village, vers le père en proie à l'incompréhension et posant l'évidence à ses fidèles que les cloches sonnent bien d'elles-mêmes. « Ils arrivent, ils sont là, les enfants de Vairé partis chercher les reliques à Rome, ils reviennent avec un âne qui tire la langue ! » On fait taire d'abord Amédée, lui reprochant de ne pas baisser pavillon devant un tel miracle ; mais soudain le père curé se retourne vers notre homme : « Que viens-tu de dire Amédée ? Tu as parlé de reliques venant de Rome ? Jamais aucun Vairéen n'est parti chercher de quoi consacrer cette église ? » « Oh si, mon père, bien avant que vous n'arriviez, avant encore que le vieux père curé ne tombe malade la première fois », expliqua l'une des villageoises. « À cette époque, il était bien vaillant. Il avait parcouru toutes les abbayes de la région pour trouver les restes de saints afin que notre église soit consacrée », précisa le sacristain. « Personne n'avait voulu lui en donner, vous pensez bien ! Il y a si longtemps de ça, on était tous gosses à l'époque. » Effectivement, le temps avait passé sur les hommes et sur l'histoire, et trahi parfois leur mémoire, fait tomber dans l'oubli des gens et des lieux. En ces temps-là l'église venait d'être achevée par une poignée d'hommes du village. Le père curé ne se lassait pas de féliciter chaque main qui s'était mise à l'ouvrage pour édifier le monument. Les fidèles pensèrent peu à peu que Vairé devait tenir son rang en consacrant son église par l'évêque de Vendée.

« Consacrer l'église ? » avait interrogé le père, « mais il n'y a point de saints qui soient morts près d'ici et dont nous ayons les restes sous la main pour permettre de consacrer notre église ! », avait-il répliqué vivement. Devant la déception partagée et quasi unanime de ses ouailles, et de peur de freiner leurs ardeurs à venir en l'église, il décida d'aller en personne chercher les saints là où ils étaient : dans les abbayes. Ce fut un véritable pèlerinage que fit l'homme d'Église à travers la Vendée, mais aucun moine ne s'inclina à laisser partir ainsi ses biens pour Vairé et sa si petite église. L'homélie de son retour allait être basée sur le sacrifice de certains pour le bien du plus grand nombre. Il fallait envoyer un convoi jusqu'à Rome afin d'émouvoir le pape et obtenir de lui quelques reliques pour la commune. Contre

toute attente, les vaillants que visait particulièrement le père dans son discours furent les plus frileux devant l'expédition ! Alors Émilien et Désiré, deux jeunes gens du village de la Rudelière, encore en pleine croissance, à l'âge où l'on s'enquiert plus de ses propres émois que des affaires collectives, se désignèrent d'eux-mêmes pour faire marche jusqu'au Vatican et revenir avec les reliques. Personne n'imagina bien sûr la distance qui séparait vraiment Vairé de Rome. On ne sut guère les chemins de traverse qu'ils durent prendre, les rencontres qu'ils firent et les épreuves qu'ils durent surmonter, toutefois l'histoire dit bien que deux hommes arrivèrent un jour d'un pays lointain devant le pape Boniface VIII. Ce dernier, touché par le courage et la ferveur de leur démarche, leur confia les reliques de plusieurs saints, les fit se reposer, reprendre souffle, avant de les revoir partir. Il leur fournit un âne pour rapporter en leur terre l'objet de leur pieuse quête. Le chemin du retour fut-il plus laborieux, nul ne le sait, mais voilà ces deux bonnes âmes qui, en ce 27 avril, arrivent à Vairé alors que tout le village les avait oubliées. Soudainement, on s'attroupe, on fait corps pour accueillir un tel cortège, étranger aux uns et aux autres, mais inscrit en cet instant dans l'histoire du village. Les deux vieillards s'approchent péniblement. L'âne laisse entrevoir ses flancs squelettiques qui pourtant supportent une lourde charge. Le pauvre animal n'arrivera pas au bout du périple. Dans une expiration lente et caverneuse, l'âne vient de s'effondrer. On accourt de partout pour aider les pèlerins à finir leur chemin. Certains les soutiennent, d'autres délestent la bête de son chargement et portent précieusement les reliques vers l'église. On dit que les pèlerins s'effondrèrent à leur tour à l'instant même où les cloches se turent. Deux croix témoignent de cette histoire : la croix de l'âne et la croix des pèlerins. Depuis, chaque 27 avril, Vairé, en souvenir des enfants partis à Rome, fête les reliques au son des cloches... que des hommes font tinter.

Le diable et la plus belle fille du bourg

« La femme est plus rusée que le diable », entend-on souvent. Il est pourtant des époques où, dans certaines de nos contrées, nulle ruse ne venait à bout des maléfices et de la terreur qu'il semait. Les murs ont des oreilles et les peintures qui les ornent cachent des histoires. Il suffit de tendre l'oreille et d'aiguiser son regard devant le modeste tableau situé dans le chœur de l'église de Saint-Juire-Champgillon, autrefois baptisée Saint-Georges-la-Plaine, pour se laisser conter comment cette jolie commune put rompre son pacte avec le diable.

C'est le printemps, le renouveau. Les habitants du village semblent se réjouir de l'arrivée des beaux jours, du retour des oiseaux migrateurs, des bourgeons qui habillent les campagnes d'une innocence mutine et aérienne. Toutefois, il est une famille étrangère à cette liesse, une famille endeuillée avant l'heure. Dans la cuisine, affairée sans entrain à réduire un monticule de choux, la mère s'embourbe dans ses souvenirs. Une nostalgie précoce l'envahit. Est-ce la colère muette ou la prière qui l'emmène si loin dans son mutisme ? Est-ce la résignation qui immobilise tant de larmes au coin des yeux de son mari ? Eugène Boureau devra demain payer le lourd tribut de la malédiction du village, en laissant couler le sang de son unique enfant, Bertille. Bertille, c'est la plus belle fille du pays. Une beauté brune, au regard de porcelaine, au sourire triste, à l'âme trop vierge. Ni l'annonce qu'elle sera l'objet du sacrifice humain nécessaire au salut des habitants, ni la tristesse contagieuse qui affecte ses proches n'altèrent sa superbe. C'en est ainsi. En cette période de croyance affolée en la colère du diable, on murmure ou on hurle ses méfaits. « Bertille », lui avait dit un jour la dévote de la paroisse, au retour d'un lavage, « ce lavoir d'où nous venons sera le lieu de ton repos. Vois-tu, tu as bien grandi et la nature t'a dotée d'une beauté apparente. Ce qui fait ton malheur. C'est toi que l'on a désignée pour apaiser sa colère, pour satisfaire son appétit et préserver ainsi d'autres vierges innocentes. » On ne prononçait que rarement son nom, mais la jeune fille avait compris de quoi ou plutôt de qui la dévote lui parlait. Elle savait ce qu'à Marie, Thérèse ou Angèle il était advenu comme punition de leur grâce et de leur charme. Chaque année, près du lavoir, sous la forme d'un monstrueux serpent volant, le diable sortait des enfers. On jura qu'il ne venait pas en promenade et chacun eut peur pour sa vie. Alors, un jour, « quelqu'un professa que si par malheur la plus belle fille du bourg ne s'y trouvait, la malédiction s'abattrait à jamais sur le village. Le souffle fétide du monstre

descendrait sur toutes les filles en âge de se marier, les transformant dès lors en petits tas de cendres, » Bertille avait donc été désignée pour satisfaire la faim du reptile infernal, car c'était bien pour la dévorer qu'il faisait le déplacement.

Bertille est parée, plus belle que jamais, et derrière elle une procession de gens pleurant, geignant, priant. Sur son visage, la sérénité et la grâce d'une femme sans âge, sans douleur ni espérance. Juste le frisson d'avoir existé si peu. Les eaux du ruisseau de la Barre bourdonnent silencieusement. On entend dans le lointain le pas claudicant d'une monture épuisée. Saint Georges, prince de Cappadoce, soldat des armées de Dioclétien, s'en retourne d'une brillante bataille. Peu fêru de gloriole, il a choisi de rentrer par des chemins écartés. Toutefois, comment se trouve-t-il en cet instant sur le petit coteau de Saint-Juire-Champgillon, au plus profond de la Vendée ? Nul ne le sait. Il est accueilli sans égard au milieu d'une foule terrifiée dont l'attention se porte vers un ciel noirci de nuages menaçants. L'odeur du soufre irrite peu à peu les yeux de la victime. Ceux des badauds s'en accommodent. Surtout, ne pas perdre une once de sacrifice ! Il faut peu de temps à saint Georges pour comprendre : la jeune femme si belle au pied du lavoir, les parents éplorés, la foule plaintive. Bertille est sans doute la seule qui croise son regard. Ses yeux ne supplient pas, n'interrogent pas, elle semble déjà absente et étrangère au monde. Elle esquisse toutefois un sourire mort à l'étranger toujours perché sur sa monture. Saint Georges ouvre la bouche comme pour lui adresser quelque question. Au même moment, un grondement ahurissant couvre sa voix et rend l'assemblée encore plus muette. Bertille lève les yeux. Au-dessus d'elle, une silhouette aux dimensions gigantesques, un monstre à l'allure incandescente et sinieuse se détache lentement de la chape céleste. Il fonce droit sur elle en chargeant l'air d'une fumée irrespirable. Saint Georges est pris de colère. Comment se peut-il que tout le village attende ainsi la mise à mort d'une innocente ? Comment ces gens, sous ses yeux immobiles, peuvent-ils ainsi plier l'échine devant l'injustice ? En hâte il descend de cheval et brandit son épée. Les yeux du monstre sont des braises, la gueule entrouverte laisse apparaître un gouffre profond, une langue noirâtre. Un seul coup de celle-ci à la surface des eaux du lavoir et c'est un raz de marée formidable qui fait fuir les villageois. Le monstre lui-même en est éclaboussé. Saint Georges en profite pour se placer quelques mètres en amont de Bertille, bien décidée à être sacrifiée. Lorsque l'animal hostile, son long cou tendu, s'apprête à saisir la pauvre jeune fille, notre soldat lui enfonce farouchement l'épée en pleine gorge. Le serpent volant, surpris, hurle à la mort, saint Georges répète son geste tandis que le village tremble aux rugissements du

messager des enfers. Un dernier coup entre les deux yeux, et la bête s'effondre enfin. Un flot d'alluvions aussi variées que nauséabondes jaillissent de part et d'autre de ses écailles. Sa masse ne devient bientôt qu'une coulée boueuse qui creuse la terre en profondeur. Un liquide d'abord fétide et bouillonnant surgit du trou, s'agite puis s'apaise. Les respirations reprennent quand soudain une source d'eau pure jaillit en cet endroit. Précisément là où demeure maintenant la fontaine Saint-Georges. La commune est désensorcelée. L'on accourt féliciter le héros qui, agacé mais soulagé, ordonne fermement aux habitants de recouvrer leur courage. « Mes frères, il n'y a point de héros sans la lâcheté du plus grand nombre. Alors de grâce bannissez l'impuissance. » Les habitants baissent les yeux. Personne n'ose les lever vers la belle. Le ciel épuré de tout nuage reflète le silence du village apaisé. Bertille regarde saint Georges et sa monture poursuivre leur périple, loin de s'arrêter là.

Gilles de Retz, Barbe-Bleue ?

Guy de Laval et Marie de Craon, en mettant au monde leur chérubin, ne devaient se douter qu'il entrerait dans l'histoire de la manière la plus horrible qui soit. Ils meurent tous les deux avant même que l'enfant ait atteint l'âge de onze ans. Un sanglier est à l'origine de la mort du père. La mère, sans doute, disparaît de chagrin pour avoir ainsi perdu son homme. L'orphelin, Gilles, est dès lors élevé par son grand-père Jean de Craon. Non pas dans les règles de savoir-vivre et de bienséance données aux jeunes gens de son âge et de son rang, mais dans un laisser-aller continu et des manières capricieuses. Adolescent, il comploté à loisir l'enlèvement de sa parente Catherine de Thouars, dont le père parti en guerre ne perturbe nullement ses plans. Beau-cousin du roi, Gilles met en émoi le Saint-Père en réclamant le mariage. Celui-ci doit consentir. Une forte somme d'argent est versée afin qu'un moine unisse les deux jeunes gens en cachette. Plus tard et d'une manière plus officielle,

Hardouin, évêque d'Angers, consent à célébrer leur mariage. À ses titres, le sire de Retz et de Machecoul ajoute alors ceux de Tiffauges, Confolens et Pouzauges, château que la belle Catherine habite longuement et dans lequel elle donne naissance à leur unique enfant. La mère de Catherine est loin de consentir à se dessaisir de ses biens, sous prétexte qu'un affreux s'est emparé de la main de sa fille. Gilles et son grand-père convoquent alors la pauvre femme de force en leur château. Avec une élocution brillante et courtoise, ils lui suggèrent d'accepter ce legs légitime pour sa fille. La mère s'obstine. Elle sait que son argent servira plus volontiers les caprices de son gendre que le bien-être de sa fille. C'est alors que les deux hommes aussi complices que méchants la menacent d'un châtiment qu'ils n'ont pas de scrupule à dévoiler. Ils vont la coudre dans un sac pour la jeter dans la rivière. La mère affolée cède toute sa fortune et promet qu'elle n'en dira rien à sa fille, avant d'être reconduite en ses appartements. Aux côtés de Jeanne d'Arc, le vaillant Gilles de Retz se fait remarquer. La guerre de Cent Ans l'emmène combattre à Troyes, à Patay, ayant pour mission de protéger la Pucelle. Mais le maréchal de France perd peu à peu confiance en lui. D'ailleurs, Jeanne est livrée aux Anglais. Aussitôt, Gilles est traité de « bon à rien ». Toutefois, ayant un sens prononcé de la fête et de l'excès, il possède bientôt une cour à faire pâlir le roi Charles VII. Les courtisans sont invités grassement aux festins interminables du sire et aux représentations grandioses données par sa troupe de théâtre que composent plus d'une centaine d'acteurs.

Toujours vaillant dans l'excès, il interdit que les comédiens portent plus de deux fois leur costume, que les spectateurs payent leur place. La ruine le gagne, mais il en fait fi. Certains prétendent que c'est à cette période qu'une barbe finement taillée, aux reflets bleu argenté, lui pousse aux contours des lèvres. Est-ce celle-ci qui donne au seigneur ce pouvoir étrange de séduction autant que de répulsion envers ceux qui l'entourent ? Nul ne le sait. Mais bientôt l'on colporte que plusieurs femmes s'aventurent en sa demeure pour honorer ses avances et que d'elles, jamais plus on ne reparle. Un mystère l'entoure, qui doit le rapprocher de gens peu fréquentables. La Meffray, une horrible femme aux cheveux rares et épars et au regard sadique s'affiche à ses côtés, bientôt constamment et en toutes circonstances. Sauf peut-être en ces moments où la collégiale que le seigneur vient de monter, composée d'enfants aux figures angéliques, chante juste et fort... Une rumeur chaque jour plus grande, au sein du chœur d'enfants, dit que leurs chants servent à « étouffer les cris des victimes, qui sous les yeux du sieur de Retz ou de ses collaborateurs, dans les caves du donjon, sont égorgées. » Non, le petit Louis n'a jamais cru ces balivernes. Lorsque chaque soir, de retour de prestation, comme tous les jeunes chanteurs, il s'installe autour des tables dressées copieusement pour la collégiale, il est rayonnant de penser à ce jour, où, mendiant légumes et pièces aux alentours du château de Tiffauges, à quelques lieues de la maison, sa vie avait pris une autre tournure. Ce jour-là, La Meffray, « la sorcière », comme les enfants l'avaient baptisée, était venue pointer son doigt crochu sur son épaule. Il avait d'abord sursauté devant sa laideur, et cru recevoir quelques réprimandes, mais elle lui avait juste demandé de sa voix railleuse, de lui chanter un petit air, lui qui sifflotait souvent. Louis s'était exécuté, timidement, son filet de voix hésitant mais pur. Très vite, il avait été amené au château du seigneur, détaillé et choyé par lui, puis engagé dans la troupe de la collégiale, maîtrise unique en France. À l'issue de chaque représentation, Gilles de Retz vient féliciter chaque tête blonde, brune ou rousse qui s'est exécutée pour le plus grand bonheur de spectateurs toujours plus nombreux. Louis n'a jamais été si heureux, même si le souvenir de sa famille et son absence font parfois perler quelques larmes au coin de ses yeux innocents. Il ne lui manque rien, il chante des jours entiers et perçoit en récompense la reconnaissance d'un grand seigneur. La pensée que ce dernier demeure l'objet de tant de mensonges, que tant d'horreurs soient dites sur son compte, attriste l'enfant en même temps qu'elle l'obsède comme une énigme à percer. D'ailleurs, depuis quelque temps, un certain Prélati, qui n'est pas pour inspirer la confiance de Louis, est apparu aux côtés de Gilles. Sa chevelure noire, ses yeux noirs et son teint sombre ajoutent à son accent italien un charme certain qui

semble ne pas déplaire aux courtisanes. Cependant, une manie inquiétante interpelle les enfants. Il passe son temps à commander et à faire venir de loin ou de près toutes sortes de pigeons blancs, de colombes ou de tourterelles. Or, aucun pigeonnier n'est destiné à accueillir au château les cages entières emplies d'oiseaux qui arrivent par carrosses. Que peut-il donc en faire ? Certains prétendent alors que les pauvres bêtes sont certainement sacrifiées pour que leur sang, mêlé à quelque formule magique, exauce les vœux du seigneur et de sa compagnie. Le malaise et le scepticisme de Louis sont de plus en plus forts, devant l'accumulation de circonstances troublantes. Deux de ses camarades de chant viennent d'être renvoyés sous prétexte de mauvaise conduite, alors que rien dans leurs comportements n'a jamais fait d'eux des opposants. Chacun se garde bien de montrer ses questionnements et fait bonne figure pour rendre des services et obéir à son bienfaiteur. Un jour que Gilles de Retz doit s'absenter loin du château en compagnie de ses acolytes, il choisit de confier à Louis la clé de la cave du donjon, lui interdisant de la donner à quiconque et de se rendre en ce lieu sous aucun prétexte. Chargé de cette mission, l'enfant est bien décidé à honorer la confiance qui lui est attribuée ; toutefois, sa curiosité va l'emporter. Gilles est parti en la prison d'Angers, visiter celui par qui tout son malheur et celui de nombreux innocents est arrivé. Ce soldat, inculpé du crime d'hérésie, possédait un ouvrage sur les alchimies capables de transformer toute matière en or.

En douce, et contre force promesse de le faire sortir, Gilles avait obtenu du détenu qu'il lui prête son livre. Plus qu'un livre de chevet, il en avait fait sa bible, s'attachant à la lettre aux secrets de la fabrication de la pierre qui permet l'alchimie : la pierre philosophale, celle qui faisait pacte avec le diable. Il faut dire que ne voulant rien savoir de ses comptes et de ses biens qui, comme le temps passait, diminuaient grandement, le sieur s'était ruiné. Bien décidé à ne rien changer dans son train de vie, la pierre était pour lui la seule issue pour ne pas finir misérable. Pour livrer son secret, le diable devait posséder plus de sang d'innocentes créatures que la mer contenait d'eau. Les pigeons, les tourterelles et bientôt les enfants pouvaient seuls alimenter les breuvages. Pendant huit ans, l'insoupçonnable pourtant soupçonné avait ainsi immolé deux cents enfants. Ce soir, le petit Louis s'ajouterait au banc des victimes. À moins... À moins que toute l'horreur qu'en la salle du donjon il vient de découvrir lui laisse assez de jambe, assez de souffle pour courir sans s'arrêter, sans se faire rattraper jusqu'à la ferme familiale. Lorsqu'à tâtons, après qu'il ait trouvé le trou de la serrure, enfoncé la clé et allumé une bougie, la lumière autant que la vérité sur son maître lui étaient apparues

insoutenables et crues. Deux corps d'enfants gisaient au sol, baignés dans une mare sombre et coagulée, les traits de leurs visages inondés de larmes. Dans des coupelles disposées çà et là, des corps d'oiseaux décomposés s'étaient vidés de leurs entrailles ou de leurs yeux. De petits scalps de cheveux s'alignaient en ordre sur une poutre, accompagnés parfois d'un papier jauni indiquant d'une écriture appliquée quelque formule magique. Trouver les bras de sa mère et pleurer tout son saoul, voilà ce que la vie devrait lui offrir, ici, maintenant. Vite, refermer la porte de deux tours de clé. Éteindre les bougies. Effacer toutes traces de pas. Remonter. Traverser la pièce commune. Avoir l'air d'être en promenade dominicale. Se promener dans les bois d'alentour, puis courir, courir et oublier. Le sieur de Retz, en rentrant le soir même au domaine, demande expressément qu'on lui amène le petit Louis. Il est introuvable. Comment est-ce possible, les enceintes du château sont gardées. Aucun enfant jusqu'ici n'a réussi à s'échapper. Une profonde colère monte en lui, il descend à la cave du donjon. C'est donc cela, les empreintes de petits pas ont marché dans le sang et maculé plusieurs pierres au sol. Au moment même où Gilles de Retz s'apprête à faire préparer un groupe de cavaliers armés à la poursuite de l'enfant qui l'a trahi, l'on vient prévenir par messenger que des troupes du roi sont en route pour venir chercher le seigneur de la Vendée afin de l'emmener devant les juges de la cour pour qu'il y soit entendu sur des rumeurs de disparitions d'enfants. Gilles prend la fuite. La Bretagne est son refuge ; pas encore française, elle lui permet d'échapper aux troupes du pays. Cependant il est intercepté peu après. Louis ne peut rien dire pendant des mois, chez lui. Dans la famille, on comprend qu'un grand événement a fait du petit chanteur une victime du silence. Sa mère tente bien de faire parler son fils, en vain. L'affaire de Gilles de Retz s'ébruie dans toute la Vendée et au-delà. Dans un grand repentir, il avoue ses crimes et leurs causes. D'aucuns disent qu'on l'a contraint à dire tout cela, à tisser de fils noirs et rouge sang son horrible aveu. Toutefois, on le condamne à être pendu et brûlé vif avec ses deux compères. Du temps, il en faudra certainement pour que le petit chanteur retrouve un filet de voix, pour que le petit Louis siffle à nouveau aux alentours du château de Tiffauges.

Le mystère de la vierge du bocage

Jean était un *bocain*, un homme pour qui la terre était enfer et paradis. Toujours elle l'avait nourri et abîmé, rendu heureux et désespéré, enrichi et appauvri. En somme, depuis qu'il était né, elle le faisait vivre, vibrer et exister. Ce matin-là, le soleil n'avait pas encore déployé ses rayons que les bœufs roux étaient harnachés, prêts au labeur, plus tôt qu'à l'habitude. L'heure était aux « au-revoir » des hommes de la maisonnée, toute levée pour l'occasion. Plusieurs demeures allumées avaient sorti Chambreton de l'obscurité. Les bocains s'en allaient au seul bruit de leurs charrettes grinçantes vers le pays de Luçon, comme chaque automne de l'année avant les labours. Le convoi faisait procession à travers toute la Vendée afin d'aller quérir un bien cher à leur terre. Les marais de Luçon avaient en effet l'habitude d'accueillir Jean et d'autres comme lui, pour lesquels, durant l'année, ils avaient mis de côté les cendres de bouses de vache, dont ils n'avaient que faire. Celles-ci étaient précieusement déposées aux abords de chaque cabane luçonnaise. Les caravanes, ramassées en groupe, ne craignaient ni les follets ni les garous. Le pouvoir du nombre sait atténuer la peur et l'imagination. Il doit faire fuir les chimères, qui par dépit s'acharnent sur le voyageur seul et égaré. Les charrettes semi-cylindriques se succédaient. Jean, familier des convois, fermait la marche. Ses vieux bœufs habitués suivaient sans mal le reste de l'expédition. L'air était frais et doux. Bientôt, il ne mènerait plus cette équipée, lorsque son âge et ses membres auraient décidé pour lui de le ranger de côté. Du moment que sa tête tenait bon, et qu'on le laisserait fouler la terre jusqu'à son dernier souffle, c'était ce qui lui importait. Son esprit vagabondait ainsi quand soudain l'un des deux bœufs fut comme attiré, happé par le côté de la route, en contrebas du champ de l'Espinaie. Une force irrésistible semblait lui indiquer, contre les ordres du paysan et à l'inverse des autres charrettes, d'aller se réfugier vers le fossé droit. Jean eut beau hurler, virer ou vouloir stopper le chargement, le bœuf n'en fit qu'à sa tête. Une fois l'endroit atteint, il fit une courte pause, puis, décidé à regagner la route, rattrapa ceux qui les précédaient. Jean se retourna, aucune herbe folle ne dépassait du fossé, rien qui ne pouvait expliquer le geste de son animal. Il n'en fit pas cas longuement, mais se jura de prêter plus attention à sa bête en cet endroit la prochaine fois. Le voyage se passa sans encombre. Chaque chargement pouvait s'en revenir, les remorques pleines et cendrées de semences que leurs terres accueilleraient volontiers. À quelques pas du champ de l'Espinaie, malgré la vigilance de Jean, le bœuf roux récalcitrant se dirigea cette

fois, emportant le chariot avec lui, du côté gauche de la route, précisément au même endroit qu'à l'aller. Jean le laissa faire. L'animal s'arrêta juste à la limite du fossé, de sorte qu'aucune poussière de cendre ne fut renversée. Il resta immobile quelques instants. L'autre bœuf demeurait lui aussi inerte. Jean descendit cette fois fouiller les broussailles du fossé. Il tendit quelques branchages arrachés à ses bêtes de somme. Pourtant goulues à l'habitude, elles firent la fine gueule devant la pitance. Il fallait que Jean perce ce mystère. Le champ appartenait à un riche propriétaire qui accepta que la terre soit creusée à l'endroit précis où le bœuf faisait halte. Les gens de Chambreton assistèrent amusés à l'opération, persuadés que le pauvre Jeannot se faisait décidément trop vieux pour mener son attelage. La terre était sèche et la pioche s'y accrochait durement. Toutefois, notre homme, déterminé, cassait les mottes avec force et violence pour que se révèle enfin la cause qui expliquerait l'attitude de ses bêtes. Le bout de son outil percuta bientôt une matière plus dure que ce sol serré. Jean s'arrêta net afin de poursuivre en dégageant de ses mains, tout délicatement, la terre rassemblée en motte autour de l'objet. Une forme se dessina peu à peu, encore couverte de terre, dont les contours gigantesques annonçaient une silhouette taillée succinctement. Une statue de vierge, de bois constituée et de la taille d'une femme, apparut peu à peu sous les yeux étonnés de l'assemblée. Jean souhaitait qu'elle restât là où on l'avait trouvée, en pleine nature, proche de la terre. La paroisse de Chambreton préféra placer la statue dans la chapelle Saint-René-des-Landes. Grillagée, couverte d'offrandes, elle pouvait, selon le curé, ne demeurer que là. Ce dernier fut bientôt persuadé que les statues, comme les bêtes, pouvaient elles-mêmes décider de leur sort, car au bout de quelques semaines, la vierge disparut de son promontoire. Jean qui passait près du champ de l'Espinaye vit ses bœufs s'arrêter. Un morceau de bois gigantesque couvert de terre se devinait caché là, reposé en pleine terre. Un sourire généreux et incontrôlé se dessina sur ses lèvres. Il laissa à sa bête le temps qu'il lui fallut, puis repartit, humant ce parfum de liberté et d'amour pour la terre, que seuls ceux qui l'ont travaillée ressentent si fortement.

Le rubis de la vouivre

Le pain déjà noir sur une face continue de griller sur l'autre au rythme des flammes mourantes. La *mogette*, depuis l'après-midi sur le feu, achève sa cuisson. L'on va pouvoir sortir la motte de beurre et s'attrouper près du foyer pour déguster les bonnes grillées de Jeanne, au son d'histoires qui n'appartiennent qu'à elle. La *bourrine* est chaude et accueillante. Juste habillée d'une table, de deux bancs de bois et d'un lit en coin, douillet et surélevé. Paul y passerait des jours et surtout des nuits, à la lueur des bougies de veillées et des braises toujours vives. Jeanne, ce soir, ne racontera pas d'histoires. Il y a plus grave à dire. La vouivre est de retour, elle rôde dans les rivières et les cours d'eau du pays maraîchin. Elle hante chaque bras de la Vie ou du Grand Étier. Devant ce mystère, au milieu de cette famille, Paul n'ose poser la question. Mais qui donc est la vouivre ? Jeanne pressent la curiosité du neveu maintes fois langé de ses mains déformées, de cet enfant devenu homme maintenant.

« Vois-tu, Paul, si tu croises un jour la vouivre, d'une manière ou d'une autre, jamais plus tu ne seras le même. Sous la forme d'un serpent fabuleux, pourvu d'ailes noires et fragiles, ce monstre-femme est capable de manger un homme, de l'envoûter ou de le noyer pour l'emmener au creux de son lit d'anguilles. La vouivre, aussi fascinante soit-elle, est à fuir comme le diable. Seule une chose la rend vulnérable. Lorsque, pour baigner son long corps d'écailles, elle est contrainte de quitter le rubis rouge sang qui lui orne le front, elle est à nu et sans défense. »

Paul a écouté avec beaucoup d'attention le récit sibyllin de Jeanne. L'image de cette vouivre occupe son esprit curieux durant des jours, à tel point qu'il s'aventure chaque soir après l'ouvrage, vers les berges environnantes à la recherche d'un mythe. Sa quête infructueuse lui insinue quelques doutes quant à l'existence d'une telle créature ; aussi, à la vue de la délicieuse Louise qui semble le convoiter depuis peu, il abandonne ses pérégrinations au bord des cours d'eau. Le maraichinage est de mise à l'époque. Le clergé n'a pas encore jugé de sa pratique. Aussi, chaque dimanche, après les vêpres, les jeunes gens ont le loisir de mieux se connaître avant de parler mariage. Les filles, munies d'un parapluie qu'elles portent gracieusement par bon ou mauvais temps, sont abordées par leurs soupirants. Ceux-ci tentent d'attraper le manche du parapluie. Selon que les galantes les laissent faire ou non, les jeunes hommes savent à quoi prétendre. Paul saisit sans mal le parapluie de Louise. Il décide de la conduire dans un coin

de nature à l'image de sa beauté, calme et apaisée, afin de mieux se livrer à elle et de se découvrir l'un l'autre, à l'ombre du parapluie, au pied du fleuve. La Vie coule paisiblement à leurs pieds. Le long des berges, Louise possède le regard d'une fille qui ne dit pas non. Paul a le cœur tout chavirant. Leurs gestes et leurs aveux timides et maladroits sont emplis d'une infinie tendresse. Rien ne peut empêcher de naître cet amour-là. Plusieurs rencontres se succèdent ainsi. Mais voilà qu'un beau jour, sans prévenir, le soupirant se détourne de son idylle, les yeux portés vers la berge. Paul vient de discerner une lueur rouge inhabituelle et le soleil n'y est pour rien. En hâte et sans explication, il chasse Louise de l'endroit qu'ils occupent, la priant de rentrer en son foyer. Dès qu'il le pourra, il ira la rejoindre. Louise trouve les manières de son Paul bien cavalières, mais elle s'exécute tant le mystère du jeune homme reste entier et l'attire comme un aimant. Paul court à toutes jambes, pour parcourir la distance qui le sépare de l'autre berge. Le pont n'est plus très loin, qui surplombe le cours d'eau. La forêt pour la première fois lui semble hostile. Le vent dans les chênes souffle contre son corps pour le faire reculer. Les oiseaux soudain à son passage éteignent leur égosillement et l'eau sous le pont gronde plus qu'à l'habitude. Paul ne se laisse pas impressionner. Seules les paroles de Jeanne lui reviennent en mémoire : « Si tu croises un jour la vouivre, d'une manière ou d'une autre, jamais plus tu ne seras le même. » Mais peut-être n'est-ce pas la créature, peut-être le désir d'entrevoir un jour cette lueur rouge l'a-t-il mené jusqu'à l'imaginer. Pourtant cette lueur est là, il ne la quitte pas des yeux, et plus il s'approche plus l'intensité l'éblouit. Paul avance, de plus en plus proche. Une forme longue et gracieuse, qui semble hésiter entre un corps de femme et de serpent, se tient là sans savoir qu'elle est épiée et admirée. Détachant délicatement le rubis rouge sang qui lui perle le front, la vouivre n'exprime que grâce et enchantement. Paul se surprend à la regarder avec passion, elle, femme et monstre, humaine et satanique, qui, sous ses yeux, dans les herbes hautes qui bordent la rivière, vient de déposer l'objet de sa puissance. Elle se baigne en sirène et se meut dans l'eau mieux qu'une anguille. Le jeune homme pourrait rester des heures mais le souvenir de Louise le ramène à la vie. Si le rubis sous ses yeux est d'une valeur inestimable, l'amour avec lequel il l'offrira à sa belle le sera plus encore. Il faut faire vite. La vouivre, comme traquée, semble se rapprocher doucement de la berge. D'un bond fébrile, Paul projette son corps contre le sol, tout près du bijou déposé. Quelques mètres à ramper sur les bras et il saisit sans mal l'objet. La pauvre créature s'aperçoit du méfait au même moment. Trop faible pour lutter, elle échange avec notre maraîchin le plus cruel des regards. Paul s'enfuit aussi vite qu'il peut. Un cri déchire soudain les airs et brûle les oreilles

jusqu'à une lieue à la ronde. Strident et continu, il ne ressemble à aucun autre chant.

Tous ceux qui l'entendent sont contraints de se tenir la tête entre les mains. L'abominable plainte meurt à petit feu, tout comme la vouivre, prisonnière de la rivière. Paul ne veut plus y penser, juste revoir sa prétendante au plus vite pour lui offrir en présent le rubis. L'objet est une braise, sa paume le brûle. Paul sert le poing encore plus fort. En chemin, Pierre et Marie sont là, se tenant par le parapluie, peu décidés à rentrer, « Eh, les amis, j'ai dans les mains de quoi faire pâlir à mes pieds toutes les donzelles du pays ! » leur adresse Paul. Le jeune couple l'observe avec méfiance et s'écarte de son chemin sans lui adresser la parole. « Quels jaloux ! », pense Paul, Plus loin, Jeanne est affairée à rentrer dans sa bourrine quelques bûches de bois. Paul court vers elle. Il n'a pas le temps de s'approcher pour la saluer qu'elle l'arrête pour lui dire : « Tu ne m'as pas l'air honnête, étranger, ne t'approche pas de moi et passe ton chemin. » Paul comprend la colère de Jeanne, certes il lui a désobéi, mais n'est-ce pas pour mieux conquérir le cœur et la famille de celle qu'il aime ? Il vient de frapper à la porte du foyer où il est attendu. Louise s'empresse d'ouvrir. « Que diriez-vous, demoiselle, si je vous demandais en mariage avec pour seul présent le précieux bijou que j'offre à votre vue ? » Louise ne peut s'empêcher de rire, pourtant la demande semble sérieuse. « Écoutez vieillard, le plus beau trésor que mon jeune galant possède en lui, c'est son amour et sa fougue ; et pardonnez-moi, mais je n'ai que faire d'un caillou, aussi ensorcelant soit-il ! »

Vieillard ? Caillou ? Paul met du temps à comprendre. Il se dirige vers la grande casserole de cuivre suspendue au-dessus de la cheminée et s'observe longuement. Ses traits sont ceux d'un vieillard. Sa chevelure est longue, blanche et clairsemée. Dans sa main, le rubis n'est plus qu'une pierre de chemin qui lui a marqué la paume. Jeanne, touchée par sa détresse, propose au vieil homme de s'assoupir quelques heures. Il ne se réveilla pas, et Louise sans doute attend-elle toujours son Paulo. Ce bras de la Vie est, dit-on, parfois tout rempli d'un cri sourd et plaintif venant du fond des eaux.

Mortevieille, la ville engloutie

Les nuits de pleine lune, on entend dans le port de La Claye, le clapotis de l'eau. Le Lay semble soulevé par de larges rames dans un mouvement lent et régulier. Une barque fantôme qui doit voguer vers Mortevieille se fait entendre. Mais qui la conduit ? Ici, les eaux soupirent et parlent, à ceux qui veulent comprendre. Elles ont en elles ces histoires de villages engloutis.

On a rayé une ville des cartes et des esprits. Seul un lieu-dit baptisé Mortevieille (*Mortua Villa*), en souvenir de la ville morte, est resté pour témoigner. Des alluvions recouvrent paisiblement cette légende. Le petit village de la Bretonnière a fait surface à sa place et les habitants racontent que les rumeurs de la ville engloutie murmurent son histoire. À l'époque gallo-romaine, Mortevieille connaît son apogée. Le port permet un commerce maritime sans précédent. Les habitants, si modestes autrefois, s'enrichissent vite, très vite, à tel point que la ville ne devient bientôt qu'un ramassis de riches, soucieux de l'être plus encore, sans respect ni scrupule envers leurs prochains. Hélas, c'est souvent à l'apogée que naît la décadence. Ainsi, fort de son amas de biens, le village fait couler vin à volonté, laisse entendre fête chaque nuit sans répit, et trouve en la débauche et l'excès sa curieuse identité. Ceux qui ont connu disette et pauvreté ne veulent plus prendre congé de leurs fiefs nouvellement enrobés. Toutefois, ceux qui ont gardé en mémoire la tranquillité et l'entente qui caractérisaient le village ne supportent plus d'y vivre à présent. Certains partent, fuient, parfois même sont aidés à quitter plus vite les lieux ; les autres restent, se cachent de tout sentiment, de tout regret, mais cultivent pour ces nouveaux venus qui viennent dénaturer tout de leur village, une haine réelle. Sur le chemin qui arrive au village, un homme entre deux âges, la démarche sûre et raisonnée s'avance. C'est Pierre. Depuis longtemps absent de Morte vieille, il s'en était allé baluchon sur le dos, pensant comme beaucoup d'enfants du pays qu'il fallait partir, apprendre de l'ailleurs pour comprendre le monde et découvrir son être. Il avait gardé en mémoire les parfums, les couleurs des saisons du village. Ses seuls bagages furent un croquis maintenant écorné de sa mère et la lettre amoureuse d'une inconnue transie, qui pour ne point le forcer à rester ne dévoila jamais son identité. Vingt longues années s'étaient écoulées pendant lesquelles Pierre avait eu le sentiment d'appartenir à l'univers. Rien ne lui semblerait plus étranger, tant il avait parcouru de pays, rencontré d'hommes et de femmes différents ; c'est pourquoi un retour chez lui paraissait

raisonnable à ses yeux, maintenant. Il foule cette terre qui l'a vu naître avec une émotion particulière. Il ne comprend pas tout : les femmes défaites rentrant de leur nuit, les enfants arrogants, l'allure frénétique des gens, qui, sortant du village à cheval, s'en vont bruyamment faire commerce, déjà ivres à cette heure matinale. Son cœur est trop léger, trop ballotté pour qu'il se laisse aller à la morosité et à la rectitude de ses principes. Voilà pourtant son village. Il a bien changé, mais certaines choses sont demeurées à leur place. Va-t-il reconnaître les gens ? Se réjouiront-ils de son retour ? Un second tableau vient l'affliger plus encore que le premier. Sur la place centrale du village, près de la fontaine, une masse à terre de corps entremêlés crie, gesticule et parfois hurle. L'événement est d'une telle véhémence qu'un groupe de badauds s'est déjà constitué en cercle au pied de l'ouvrage. Paul approche : trois femmes aussi laides que teigneuses se prêtent à un combat féroce. Il comprend à travers leurs bribes hargneuses que l'une d'elles a prétendu, à tort, être plus riche et plus convoitée que les deux autres. L'assistance s'amuse de la scène devenue quotidienne. La foule applaudit lorsque la plus farouche des trois décoche un violent coup ou en esquive un autre. Pierre ne peut le croire. C'était donc vrai ce que dans les contrées d'alentour l'on avait dit de Morteveille. Son village était bel et bien devenu un repaire de mauvais sentiments, en proie à une course à l'argent et à la supériorité. Il s'était tant moqué de ceux qui, mal renseignés, pensait-il, ou sans doute méchants, lui avaient dressé le portrait de sa terre natale ainsi. Un vieillard sans dents, attristé que le combat se soit ainsi arrêté sur la capitulation de l'une des trois lutteuses, marmonne dans sa barbe. Pierre vient vers lui. « N'avez-vous donc que le spectacle d'une rixe comme seule occupation, vieux père, pour regretter ainsi de ne plus les voir s'entretuer ? » « Tais-toi, étranger, tout ça, c'est la faute de ceux qui, comme toi, ont accouru de loin pour saisir nos richesses et en faire un commerce malhonnête et indécent avec nos gens d'ici. Que ces femmes ou ces hommes s'entretuent, je m'en moque, ils ont bien fait mourir notre terre en corrompant toutes ses âmes ! » Pierre tente une explication. Il ne parle pas comme les marchands et son accent sonne soudain comme celui du vieux. Il cause avec bonheur et précision des anciennes constructions, de leur rôle et des gens qui les occupaient. Il est riche d'un bien que plus personne ici ne possède plus ou feint de ne plus posséder : la mémoire. Plus il raconte, plus les yeux du vieillard brillent. Il paraît bercé. Ainsi, chaque jour, Pierre va rendre visite au vieil homme, presque en cachette. Il ne faut pas qu'on sache, au village, que deux hommes passent leur temps à... se souvenir. Ici, c'est le commerce et l'instant qui font fortune, pas le passé jauni. Pierre ne peut rester sans rien faire, il voudrait que la vie redevienne comme avant. Le vieux le met

en garde. Tous ceux qui s'y sont essayé ont toujours dû fuir, quand ils n'ont pas été mis à mort. Surtout ne rien laisser paraître. Un jour, dans un soupir de soulagement, alors qu'ils se rappellent ensemble une fête mémorable d'autrefois, le vieillard s'éteint, un sourire aux lèvres, dans les bras de Pierre. En vain il tente de le réveiller et appelle de l'aide. On l'accuse alors d'avoir tué le grand-père, pour sans doute « mieux se saisir de ses biens ». Les notables de la ville ont remarqué que ce Pierre ne leur ressemble pas, et vérifié qu'il n'est pas venu à Morteveille pour faire affaire, mais par nostalgie. Or, les gens sentimentaux sont bien encombrants par ici ; aussi, est-ce un bon moyen de faire taire les souvenirs et les regrets que de faire disparaître ce Pierre. Celui-ci tente de se défendre corps et âme, mais, au nom d'un tribunal de fortune et d'une justice douteuse, on décide de son indésirabilité. Il est mis à mort sur la place du village, la même qui l'a vu naître. Dans l'assemblée, une femme retient ses larmes. Sans prévenir, ce jour même, les eaux du Lay débordent sournoisement. Elles envahissent d'abord quelques champs et ruelles en contrebas. Le village a peu à peu les pieds submergés d'une eau limpide qui, au contact des hommes, se trouble fortement, paralysant chaque membre encerclé. Ceux qui tentent de fuir, armés de leurs chariots bondés, s'embourbent si rapidement que leurs cris deviennent vite de sourds gargarismes. À la place du fameux village, le Lay prend ses aises dans un silence rare. Est-ce Pierre ? Est-ce son amante qui, chaque nuit de pleine lune, rame sur le Lay et provoque la rumeur de la ville morte ? La Bretonnière conserve ce secret enfoui en elle, se gardant bien d'une trop rapide montée des eaux.

La Bête d'Angles

Il est un village vendéen où la beauté et la jeunesse ne furent pas privilèges que se jalousaient les femmes. À Angles, au contraire, laiderons et vieilles s'attroupaient bruyamment chaque jour autour du lavoir pour vaquer à leurs tâches quotidiennes, ne craignant ni de se montrer ni de parler haut. Alertes, enjouées, leur aisance révélait d'ailleurs chez elles une grâce peu commune. N'allez pas croire pour autant que la coquette commune d'Angles ne recelait en cette époque nulle jouvencelle digne d'une Iseult ou autre Juliette. Certes non. Cependant, les belles Angloises restaient terrées chez elles, condamnées au crochet, aux fourneaux et à l'obscurité de leurs maisons basses. Les malheureuses qui s'aventuraient, téméraires, à vouloir mener une vie comme les autres, s'exposaient à la mort. La cause de cette malédiction : la bête, un ours aux dimensions monstrueuses, au pas lourd et menaçant, à l'appétit cruel et permanent, qui raffolait des jeunes et ravissantes femmes d'Angles. Il délaissait par contre les plus vieilles et les plus laides. L'animal régnait en maître des lieux et des peurs près du cours d'eau qu'on appelle aujourd'hui le Troussepoil, sans doute ainsi baptisé en souvenir de son pelage de molosse. L'inquiétude des habitants allait grandissante. Celle des jeunes gens plus encore, car le nombre de filles bonnes à marier diminuait grandement. Bientôt, ils seraient obligés d'aller trouver leurs épouses loin de chez eux. Le prieur, le seigneur de Curzon, le sénéchal de Talmond et les moines de Sainte-Croix, Saint-Michel et des Fontaines se succédèrent dans des tentatives multiples pour déloger ou tuer la bête. Tous échouèrent, car celui qui pouvait l'affronter ne devait avoir succombé à aucun péché depuis vingt ans. Le légat du pape avait, hélas, perdu sa vertu, ayant embrassé une fille le matin même, l'abbé des Fontaines s'était avalé quatre chopines de vin passé minuit, et le seigneur de Talmond avait cassé la tête à un paysan qui lui barrait la route. Prières, demandes d'intercession, combats vaillants d'aucuns d'entre eux n'atténuèrent la férocité de l'animal qui redoubla même d'appétit. Un vieil ermite autrefois religieux, le père Martin, vivait non loin de là. D'une vieille baraque à la toiture parsemée de tuiles dépareillées, il avait fait une demeure à son image, modeste et intrigante. Las du tumulte joyeux et médisant du village, il avait cessé de s'y rendre. Ce que la terre voulait bien lui offrir, au rythme des saisons et du temps, le nourrissait. Ses yeux d'une transparence rare avaient souvent fait baisser le regard des autres. Il fallait bien qu'un jour le village redécouvre la perle contenue dans cet homme, et cachée si profonde. Ce jour survint avec le

seigneur de Curzon et quelques-uns de ses soldats arrivés en force et en fanfare jusqu'en la demeure lugubre de l'ermite. « Eh, l'ami, viens donc saluer ton maître, venu s'enquérir de ton bien-être ! » héla fièrement le seigneur de Curzon. Sans se faire attendre, une voix claire et solennelle retentit dans la maison pour répondre : « J'ai salué mon Maître depuis le lever du jour, le remerciant de m'avoir accordé une nuit de plus. D'autre part, mon bien-être n'inquiète que moi et mon pauvre chien qui attend sa pitance. » « Vieux bougre de religieux, ne vois-tu pas que je suis venu spécialement te saluer au nom des décideurs de ce village. Je viens jusque chez toi et tu me fais l'affront d'ignorer ma présence. Angles a besoin de toi. » « T'ignorer signifierait ne pas te parler, or, ma parole je te réponds ! Angles n'a pas plus besoin de moi que toi d'orgueil et de fierté pour continuer ainsi. Si c'est la bête qui vous tracasse, je m'en chargerai seul. » Sur ces mots, la troupe s'en alla, trotinant derrière son chef pris d'une colère qu'accompagnaient gestes et maugréments incompréhensibles. À l'entrée du village, ravalant sa rage, on le vit soudain raviver l'allure et s'enorgueillir d'avoir, du fait de son autorité naturelle, brillamment convaincu le vieil ermite de tenter d'approcher l'ours. Cinq jours et cinq nuits se succédèrent sans que rien se produisit. Les villageois trop empressés insultaient déjà le vieux père, racontant partout que son courage pour partir affronter la bête n'avait d'égal que sa noblesse ! Certains enfants vinrent même lancer quelques cailloux sur le perron de l'ermite en répétant bruyamment de cruels propos entendus sur son compte dans le bourg. Ce fut le temps qu'il fallut à notre homme de méditation et d'oraison mentale avant de prendre le chemin qui menait à la grotte. On crut que le temps, les champs et les hommes d'Angles s'arrêtèrent soudain de respirer. Seul, le pas décidé de l'ermite ponctuait les minutes puis les secondes qui rapprochaient la délivrance du village de son bourreau satanique. La bête sortit son corps lourd et engourdi. Méfiante, elle poussa un grognement caverneux qui fit frémir les habitants. Le vieux avançait avec la même détermination ; il apercevait maintenant l'ours, ou plutôt le monstre. Jamais pareille bête ne se fit connaître en Vendée, le poil si long, la robe si sombre. La tête sertie d'un collier de pelage noir lui donnait un air menaçant. Chacune de ses pattes devait faire la taille d'un homme. Sans doute en fallait-il plus pour impressionner l'ermite, car il continua d'avancer droit au-devant de l'ours. D'un signe de la main il mit l'animal à terre. Impuissante, la bête se laissa entraîner par le vieux père jusqu'à l'église, tendre comme un agneau, apprivoisée comme un animal fidèle. Étonnées et amusées de la scène, des jouvencelles interpellèrent l'ermite et plaisantèrent sournement devant cette réussite. « Et depuis quand, père Martin, êtes-vous le berger du diable ? », prononcèrent-elles, loin de considérer le bien et

l'intérêt de cette victoire pour leurs jolies personnes. L'ermite les ignora, tandis que la bête montra de féroces crocs. Sur la place d'Angles, il ordonna à l'ours d'arpenter le pignon de l'église. Malgré son poids et ses dimensions spectaculaires, il y parvint. Le vieux déclara alors la sentence : « Désormais et pendant cent ans, tu ne vivras plus que de la beauté des filles d'Angles », et l'animal devint cet ours de pierre que l'on peut toujours admirer, perché sur l'église. Les jeunes filles moqueuses du village eurent soudain le sentiment de devenir laides à tout jamais, au point qu'aucune d'elles ne fut plus capable d'attirer le regard d'un garçon. Le souvenir de cette *malebête* hanta si longtemps les habitants d'Angles, qu'il y a quelques années encore, aucune mère portant son nouveau-né fille en l'église pour la faire baptiser, ne passait sous le regard de pierre de la bête avec l'enfant dans les bras. Elles empruntaient une petite porte, de crainte que la malédiction ne s'applique encore pour enlaidir leur progéniture féminine.

Sainte Radegonde ou le miracle des avoines

À la Génétouze, dans le village de la Suerie, une chapelle se dresse en l'honneur de Radegonde. Mais qui donc fut cette jeune femme au nom étrange ? Fille du roi de Thuringe, elle est élevée en princesse allemande et mène une vie paisible jusqu'au jour où Clotaire, fils de Clovis, pille ce magnifique royaume et capture la belle Radegonde. C'est de force qu'il ramène la réticente en son palais de Noyon. Radegonde, épouvantée, se refuse à aimer ce malfrat. Elle essaye de s'enfuir plusieurs fois, mais à chaque tentative, la saccade des sabots des émissaires de Clotaire rattrape la captive afin de la ramener vers celui qui veut en faire sa femme. Sur les conseils et les pressions de saint Médard, alors évêque de Noyon, Radegonde cède à la demande en mariage. Les épousailles sont à peine prononcées que Clotaire lui susurre à l'oreille : « Maintenant Radegonde, tu m'appartiens, je te nomme esclave de mon amour. Sache que, désormais, plus jamais tu ne m'échapperas. Si tu t'y essayes, cette fois, je te ferai arracher la langue. » La jeune mariée est terrifiée. Horreurs et humiliations deviennent son quotidien. La douce n'est autorisée à rompre son ennui qu'en promenade champêtre, toujours accompagnée d'un garde. Un jour qu'elle trouve un peu de réconfort en recevant la visite d'un marchand d'étoffe, elle découvre sous la cape misérable, les traits de son jeune frère. C'est la seule ruse qu'il ait trouvée pour s'assurer que Radegonde est bien en vie et tenter avec elle d'organiser sa fuite. Si heureux de se retrouver, ils passent quelque temps à se donner des nouvelles, à savourer ces retrouvailles, à se souvenir ensemble des anecdotes qui marquent l'enfance, de ces petits riens qui font d'une fratrie un monde à part. Clotaire, trouvant que ce marchand met bien du temps à vendre ses tissus, décide d'écouter à la porte les conversations de sa femme. Le ton de Radegonde est enjoué comme jamais. De leur courte vie commune, jamais il ne l'a entendu ainsi, elle rit même ! Clotaire ne supporte pas cet entrain de sa femme avec cet homme de rien. Il interrompt leurs réminiscences en pénétrant dans la pièce, et se permet des commentaires déplacés ou de mauvais goût sur le compte des deux complices. Sa tyrannie n'impressionne guère le jeune homme, aussi, dans un élan d'exaspération, le frère de Radegonde somme Clotaire de se taire et de lui parler autrement, à lui son beau-frère, venu juste échanger quelques mots avec sa sœur et s'assurer de son bien-être. C'est trop d'affront pour un si grand seigneur qui réclame prestement des excuses ou la mort immédiate de l'effronté. Le frère de Radegonde

enlève sur-le-champ sa sœur et s'enfuit du domaine à toutes jambes. Une meute de chiens enragés est bientôt envoyée à leurs trousses. « Cours sœurette, fuis cet infâme indigne de toi. Moi je pars dans l'autre direction. Il faut brouiller leurs pistes. La terre est ton refuge. Sûr qu'un jour je te retrouverai », lui promet son bon frère. Les chiens approchent, Radegonde trouve en elle les forces enfouies depuis si longtemps, la colère avalée et la révolte endormie qui la propulsent dans sa course. La meute est plus éloignée à présent. Radegonde repense son existence. Elle aurait pu être tout autre. Le couvent de Noyon n'est pas loin, qui la cache et la couvre pendant quelque temps. C'est ensuite en Bas-Poitou qu'on la retrouve, en forêt, et toujours en fuite. Un jour qu'elle est dénoncée par des mercantis intéressés par la rançon proposée par Clotaire pour lui dire où se cache son infidèle, Radegonde court aussi vite qu'elle peut. La nature lui sourit, offrant abris et ruses pour déjouer les troupes de son mari. Elle traverse villes et hameaux sans vraiment savoir où elle va. Soudain, devant elle, près du village de la Suerie, à la Génétouze, s'étend un champ démesurément grand et nu. Comment traverser pareille étendue sans être en vue des émissaires à ses trousses ? À juger de l'avance qu'elle possède maintenant sur eux, elle peut être sauvée, mais après, comment leur faire perdre sa trace ? Dans le village, on ensemence. Plusieurs paysans se sont rassemblés pour disperser l'avoine sur la terre préparée. Radegonde en hâte s'engage à traverser le champ. Les travailleurs surpris demandent à la fugitive ce qui l'amène en cet endroit, si effrayée. « Surtout, mes amis, si l'on vient à vous questionner sur mon passage, dites que j'ai traversé votre champ alors que vous ensemenciez », les prie la belle de son accent germanique. Les hommes la regardent curieusement, persuadés d'avoir affaire à une femme prise de folie autant qu'à une sainte apparition. Le lendemain, dès que les paysans arrivent sur le champ, l'avoine est jaunie, toute mûre et bonne à faucher. Ils comprennent là le pouvoir de la charmante et le danger qu'elle devait encourir. Aussi, à l'arrivée des coursiers de Clotaire qui avaient incontinent fouillé les alentours, ils répondent, quand on les questionne, avoir bien vu une jeune femme apeurée traverser ce champ, le jour même où ils semaient l'avoine, mais que depuis personne n'avait foulé leur terre. Les émissaires décident d'abandonner leur poursuite, en ramenant à Clotaire une langue de chien à la place de celle de Radegonde. Ce miracle des avoines fit tant de bruit que bientôt dans la prairie de la Suerie on éleva une chapelle Sainte-Radegonde. On la dit visitée depuis lors par les femmes stériles qui souhaitent avoir des enfants. La princesse allemande se réfugia dans une abbaye poitevine où elle put en toute sérénité poursuivre une existence plus heureuse. Qui parcourt un peu la Vendée remarquera que nombreux sont les chapelles ou les

lieux saints baptisés du nom de Radegonde. À Jard-sur-Mer, notamment, l'église abrite la statue de la sainte, dont les reliques sont ramenées en l'an 732 par des bénédictins de Poitiers fuyant les Sarrasins. La légende ne dit pas si par bonheur son jeune frère put un jour la revoir, et s'il sut même qu'elle demeurerait encore en vie.

Une étrange messe de minuit

Solange habitait une ferme de Mormaison, celle-là même qui l'avait vu naître et dans laquelle à son tour elle avait mis au monde ses enfants. Ils étaient grands maintenant et son homme était parti. « Bon comme il était, sûr qu'il est au paradis », aimait-elle à dire. Et les gens d'approuver en rappelant comme Lucien avait travaillé dur, comme il était dévoué aux autres, et comme à eux deux ils représentaient un exemple d'amour pour nombre de générations. Seulement, la vie était tout autre à présent, et le courage de Solange pour assumer seule cette maison et la gestion des terres aux alentours n'était pas de trop. Dévote, elle faisait à chaque messe et aux vêpres une pieuse présence. Alors qu'elle se levait pour *boulangier* dès cinq heures, elle entendit, à sa grande surprise, l'église de Mormaison sonner les douze coups de minuit. Le coq n'avait pas chanté, en effet, mais l'âge l'avait rendu de plus en plus lève-tard, aussi comptait-elle plus sur son horloge interne que sur le chant enroué de la basse-cour. Dehors, la nuit était noire, il n'avait pas encore neigé de l'hiver et l'on pensait passer Noël sans flocons blancs. Solange en hâte abandonna son ouvrage pour aller revêtir ses habits du dimanche afin de se rendre à la messe de minuit. Décidément, l'âge et la douleur faisaient tort à ses esprits, à tel point qu'elle confondait maintenant le jour et la nuit. Le chemin jusqu'à l'église fut le plus rude et le plus froid qu'elle connût ; pourtant elle pressait le pas. Mieux valait être en retard qu'absente en cette messe. Lorsqu'elle ouvrit délicatement les lourdes portes grinçantes de la sainte bâtisse, elle fut surprise de trouver une assemblée bien moins nombreuse qu'à l'habitude. Elle s'assit discrètement sur les bancs du fond. De là elle se sentit étrangère au monde qui défilait sous ses yeux et aux êtres qui constituaient les fidèles. À l'Autel, officiait, revêtu d'une chasuble noire, un prêtre qu'elle n'avait encore jamais vu. Une ombre lui cachait le visage continuellement, qui empêchait Solange d'y trouver quelques ressemblances avec un homme. Ses gestes étaient brusques et le ton de sa voix rauque et discordant. Dans un haut-le-cœur, elle découvrit, quelques bancs en avant, la même canne que le petit père Rondeau, son voisin mort cette année, prenait avec lui en toutes circonstances. Bien sûr, il en existait d'autres, mais elle avait cela de particulier, qui avait d'ailleurs provoqué quelques railleries de médisants, sa base était plus large que son corps, un peu comme un petit arbre mis en terre. Aussi, l'on était venu à appeler le vieillard Rondeau, le p'tit père Racine. Ce souvenir égaya quelque peu la monotonie de cette messe. Les chants en latin lui étaient tous inconnus. Les pauvres yeux de Solange n'arrivaient pas à se concentrer

sur le livret. Toutefois, la messe se déroulait normalement. Le moment de la quête arriva. Solange fouilla ses poches frénétiquement, car le fidèle qui s'exécutait à la quête s'approchait à grands pas de son rang. Dans sa précipitation elle n'avait pris aucun sou, aussi, affolée de ne pouvoir faire offrande à la paroisse, elle détacha de son doigt l'anneau qui l'avait liée à Lucien pour la vie et la mort. L'alliance brillante et lustrée dans un soupir fut déposée sur le plateau d'étain. Le sacristain ne parut même pas reconnaissant d'une telle obole. Solange en fut attristée jusqu'à ce que du haut de la chaire, dans laquelle le curé venait de grimper, elle entendit le sermon. Le discours était obscur, ponctué de cris qui faisaient sursauter notre dévouée. Soudain l'officiant s'écria, ses yeux de braise pointés vers Solange que les seuls désirables, en cette assemblée, étaient les morts et qu'il exigeait des vivants qu'ils sortent d'ici et ne reviennent jamais. Épouvantée, elle vit se retourner vers elle tous les visages oubliés pour lesquels elle avait sans doute prié. Le p'tit père Racine la détaillait, un rictus aux lèvres. La petite fille de Marthe, tombée dans un puits le jour de sa communion, se tenait le long d'un banc dans son aube, ricanant, le regard vide et le teint blanc. Solange hurla, mais l'émotion fut telle qu'aucun cri ne sortit de sa gorge. Elle voulut s'enfuir de l'église, épouvantée par son assemblée hostile, ne comprenant plus rien au monde dans lequel elle vivait, ce monde qui ne voulait plus d'elle. Un pan de son devant, pourtant caché sous son manteau, se prit dans les battants des portes qui d'elles-mêmes venaient de se refermer derrière elle. Solange tira tant qu'elle put sur le tablier, rien n'y fit. À l'aide de ses dents, elle déchira le tissu pour amorcer sa délivrance. A toutes jambes elle regagna la maisonnette, s'enferma à double tour et ne ferma l'œil de la nuit. Les voisins surpris, à midi, de ne point voir l'agitation coutumière matinale à laquelle Solange les avait habitués, décidèrent d'aller voir si d'aventure il ne lui était rien arrivé. Ils réussirent à pénétrer dans la maison par les portes de derrière, et entrouvrirent la porte de sa chambre. La pauvre femme était couchée dans son lit, une fièvre la tenait durement. Son visage était comme bouleversé. Elle raconta d'une voix faible et presque inaudible les événements de cette nuit d'encre et somma ceux qui l'assistaient d'aller trouver le père curé afin de lui faire part des étranges activités nocturnes qui hantaient son église, à moins que ce ne fut la folie qui s'emparait là de l'une de ses fidèles. Le curé rassura les gens qui, apeurés, vinrent relater les dires. Il les invita même à le suivre en l'église afin de constater que rien n'avait bougé depuis la veille. Les bancs étaient rangés, les cierges bien éteints. Dans le plateau d'étain, une pièce brillait plus que les autres. On s'approcha, une alliance gravée d'un S se tenait là, incongrue. Dans les battants de la porte en bois volait au vent un morceau de tissu qui s'envola le même jour où

la bonne Solange de Mormaison alla rejoindre son Lucien.

Ce lapin qui fume

Aymar Rapin fut sans doute le plus bel homme que la Vendée vit naître. Les yeux, les cheveux et le teint bruns, on le croyait plus volontiers sorti d'un conte des *Mille et Une Nuits* que de celui que je viens vous livrer. Aymar avait pourtant vu le jour à Saint-Benoist, dans un chou sans doute ou au milieu des *moquettes*. Il grandit au sein d'une famille nombreuse des plus unies. Parce que la vie l'avait endeuillé trop souvent, Aymar, enfant, avait décidé qu'à l'âge adulte il partirait voir d'autres horizons, découvrir d'autres existences. A cette époque, le village de Saint-Benoist avait encore les pieds dans l'eau, lorsque le golfe des Pictons venait nourrir et mouiller le port. Aymar décida de se faire embaucher comme mousse à bord des embarcations chargées la plupart du temps de bois, de grain ou de vin. Ses proches se moquèrent bien de lui, car il n'avait rien d'un marin, préférant passer des heures à observer le mouvement languissant des vagues et les couleurs changeantes de l'eau selon le temps et les saisons que de monter sur un rafiôt quelconque. Dans la famille, on avait toujours préféré la terre à l'eau. Mais Aymar avait à l'égard de la grande bleue un regard admiratif, d'un respect et d'une considération rares. Faire de sa vie un voyage perpétuel était devenu son but, avide de connaître et de découvrir l'humain dans sa plus grande diversité. Solitaire, il dut donc se surpasser en efforts pour aborder l'autre et accepter de se livrer. Sa sympathie et sa perspicacité à l'égard de tous ceux qui, comme lui, faisaient de leur existence un aller-retour à l'essentiel, lui valurent bientôt d'être fort apprécié dans le village entier. Par boutade peut-être et par affection surtout, tout le monde vint à le surnommer « lapin ». L'appel du large ne se concrétisa guère, car la vie mit sur le chemin de notre homme, sans qu'il la cherchât, Lise, une femme, banale aux yeux des autres mais unique aux siens. En elle il crut trouver un double, une moitié, un être qui le révélait, le grandissait. En lui elle vit un prince, bien différent des autres, et mystérieux toujours. La vie devint soleil. Entre eux une passion douce et torturée, complice et déchirante, prit une telle place qu'on ne parlait plus de l'un sans l'autre. Ils passaient ensemble des heures à parler du monde et de ceux qui le font, à projeter une vie future de bohème comme de richesses emplies et se promirent de ne jamais se séparer. Aymar tenta d'oublier la mer et ses sirènes. Il se découvrit un goût prononcé pour la matière et travailla bientôt de ses mains avec ses burins tout ce qui lui passait entre les doigts : bois, fer, pierre, terre. Sculpteur et tailleur de pierre fut bientôt son titre, son métier, sa vocation. Lise l'assistait, l'inspirait, l'encourageait. Cette complémentarité en étonna plus d'un.

Comment se pouvait-il que deux êtres si différents passent autant de temps l'un avec l'autre. Ils paraissaient respirer ensemble. En promenade, on les observait. Sur la jetée, Aymar tendait le regard vers le large et Lise vers son homme. Lui, fumait invariablement la même pipe, emplie du même tabac et, elle, le recoiffait, lui chuchotant à l'oreille des mots qui le faisaient rire, sourire ou s'étonner. Parfois aussi la tristesse emplissait leurs corps soudés, alors sur leurs visages, la même expression émanait, contenue, retenue. Est-ce parce qu'un jour Aymar voulut réaliser son rêve d'enfant : partir voguer à l'aventure, même le temps d'une escapade, est-ce pour aller chercher sur une île déserte le signe d'un amour inestimable pour sa Lise que « lapin » embarqua un jour sur l'un des bateaux du port qui voulut bien l'emmener ? Nul ne le sait. On était sûr qu'il reviendrait bien vite. Seulement Lise attendit chaque jour, chaque semaine, chaque mois et chaque année qui suivirent ce départ. Chaque instant qui la tenait en vie, elle le passait sur la jetée, le regard aspiré par la mer. Elle avait pris l'habitude de fumer la pipe qu'Aymar lui avait confiée en son absence. La fumée du tabac se mêlait aux brumes matinales et aux brouillards du soir. Le navire qui transportait son prince ne remouilla jamais le port de Saint-Benoist. Lise mourut le jour où la dernière œuvre d'Aymar fut vendue à un marchand d'art étranger, à la peau mate comme lui. C'était un lapin taillé dans la pierre, qui fumait la pipe. Bien des années plus tard, un charpentier chargé de faire quelques réparations sur le toit de la splendide église de Saint-Benoist, se souvint là-haut de l'histoire merveilleuse de ces deux êtres tenus par l'amour. De retour dans ses ateliers, il chercha un bloc de pierre et sculpta bientôt la silhouette d'un animal maudit du vocabulaire des marins, une pipe à la bouche. Le maire et les villageois furent d'accord pour que la statue soit placée sur le pignon de l'église, tout en haut, de sorte que « lapin » ou sa promise, ainsi perché, put sans doute au loin apercevoir la mer.

Parcours en terre de légendes à travers les jeux qui témoignent

Parcourir, voire découvrir et comprendre la Vendée à travers et à l'affût de ses légendes, c'est le plus sûr moyen de tomber sous son charme et celui de ses habitants. Dans tout le département, au détour d'un chemin, au fond d'une église, perché sur une bâtisse ou au pied d'une falaise, soyez sûr qu'un témoin de pierre ou de rêve vous attend, prêt à livrer son histoire, enclin à vous faire rire, vous effrayer ou vous émerveiller... Laissez-vous donc promener, dévorer, *enjômer*, dans cet itinéraire où seul l'imaginaire est admis ! Et prenez chaque lieu comme preuve irréfutable que ce que racontent ces **Contes et légendes de Vendée** est bien vrai, archi-vrai !

Ce tour de la Vendée légendaire, commençons-le au château de **Tiffauges**, dans lequel notre sieur *Gilles de Retz*, illustre désormais pour vous, passa le plus clair de son temps. Le donjon, la chapelle, la crypte et les tours s'offrent à la visite. Le petit Louis s'y perdit souvent au début, mais l'horrible La Meffray se chargea toujours de le ramener avec ses jeunes camarades.

La Verrie n'est pas loin, avec sa pierre branlante qui chaque nuit de Noël vire sur elle-même, accompagnée des chants et des danses des lutins du coin, rassemblés en farandole.

Sur la route qui mène à **Chambretaud**, les chemins ont gardé en mémoire le son des chariots grinçants tirés par les bœufs de Jean. *La vierge du bocage* repose quelque part vers le champ de l'Espinaïe. Qui sait si votre véhicule ne s'arrêtera pas de lui-même en passant à ses pieds ? Sinon, profitez-en pour vous rendre au musée de la Mariée, érigé en souvenir de la pauvre Odette, *la mariée de Chambretaud*, délaissée par son amant le jour du mariage.

Peut-être un jour, notre bon meunier, qui dénoua le drame de *la Fleur de Moquette*, fit-il tourner les ailes des moulins haut perchés sur le Mont des Alouettes en descendant vers **Les Herbiers** ? C'est à l'étang du Bois-Vert, en direction des Quatre-Chemins-de-Poie, que La Motte aurait dû prendre garde aux *Lavandières noires*. Son linceul, au fond de l'eau, dégage parfois une lumière qui intrigue les pêcheurs ici rassemblés. Les ruines d'une fameuse abbaye au destin étonnant se dressent non loin, fléchée comme monument historique. *Le pou de l'abbaye de la Grainetière* est sans doute mort ici avec son abbé brillant.

Sa descendance résiste là comme ailleurs, un peu moins adulée...

Il est temps d'aller voir l'église de **Saint-Paul-en-Pareds**, pour y murmurer ou chanter à tue-tête la jolie chanson *des farfadets de Saint-Paul*, sur l'air de « La Paimpolaise ». Le bourg, comme trop isolé, s'est quelque peu hissé à son tour en hauteur. Dans les bois d'alentour se froissent les feuillages et s'animent les branches de petits pas et gestes facétieux.

On comprend maintenant, en arrivant sur les terres vallonnées de **La Flocellière**, l'attrait qu'a pu ressentir notre *princesse Hamilton* pour cette région certes éloignée de son Écosse, mais si charmante... si l'on oublie les bien mauvaises manières du marquis de Maillé-Brézé.

À **Pouzauges**, le château édifié par *Mélusine* se dresse fièrement. Surprise dans sa construction, elle se serait enfuie en criant : « Pouzauges, Tiffauges, **Mervent**, Châteaumur et **Vouvant** iront chaque an, je le jure, d'une pierre en décrépissant. » Chaque année, une pierre se détache de ces forteresses, construites en une nuit par la fée bâtisseuse, « d'une *dornée* de pierres et d'une goulée d'ève ».

Avant de vous rendre en forêt de Mervent et de Vouvant, le village de **Bazoges-en-Pareds** vous attend avec sa *fontaine aux aveugles*, où Giraud perdit la vue en punition de son incrédulité et plus encore de son arrogance.

Empruntez-vous le même chemin qui accueillit saint Georges revenant des croisades, grâce auquel, en la commune de **Saint-Juire-Champgillon**, la jeune Bertille put garder la vie sauve ? *Le diable et la plus belle fille du bourg* y sont encore gravés dans les mémoires, au lavoir et au pied de la fontaine Saint-Georges. Un tableau, dans le chœur de l'église raconte le vaillant combat entre le saint chevalier et le diable transformé en serpent volant.

Mareuil-sur-Lay-Dissais, c'est le pays de La Trémouille. Sa promesse d'alimenter l'église, jusqu'à l'éternité en *huile bénite de Mareuil* tient toujours, semble-t-il. En grimpant un peu sur les hauteurs de **Château-Guibert**, on comprend l'esprit rêveur qui hantait la dormeuse, au point de lui dicter en songe le secret des philtres d'amour.

Tout près de là, **La Bretonnière et le port de La Claye** laissent entendre les rumeurs de *Mortevieille, la ville engloutie*. Lorsque le Lay déborde, l'étendue est telle qu'on se croirait au pied d'un étang gargantuesque.

Le pont des fées de Curzon, ou plutôt l'amas de pierres des Platières, est resté en signe d'un amour jamais rendu possible entre un homme et une fée. **Curzon** ne s'est donc jamais rapproché, par quelque construction magique que ce soit, du pays de Lairoux.

À **Saint-Benoist-sur-Mer**, la mer a déserté depuis longtemps, mais si vous levez les yeux au-dessus du toit de l'église, *ce lapin qui fume*, minuscule, de pierre constitué, est là pour vous rappeler qu'elle n'est pas loin. Pas loin non plus, dans la campagne environnante, *le berger de Saint-Benoist* observait là, la nuit tombée, les farfadets au travail, tandis que *le sanguenitou et le cheval Malet* exécutaient leur course folle.

Au **Bernard**, le « Carnac vendéen », se tient toujours cette illustre partie de palets qui valut la plus formidable *course de Gargantua* contre les ruses et la méchanceté du diable. Dolmens et menhirs sont depuis fort longtemps chez eux ici.

Belles jeunes filles qui passez à **Angles**, gardez-vous de rester trop longtemps le nez pointé vers la statue de pierre en haut de l'église, de peur que *la bête d'Angles* ne dévore votre beauté !

En remontant vers **La Roche-sur-Yon**, il y a sans doute à **Nesmy** quelque habitant capable de vous montrer où se tenait avec laideur, entre **Saint-Pierre-de-Nesmy** et **Champ-Saint-Père**, *le manoir de l'homme au diable* ainsi que le chêne du pèlerin qui mourut de froid par sa faute.

Un passage dans l'ancienne abbaye des Fontenelles à **Saint-André-d'Ornay**, qui voisine La Roche-sur-Yon, s'impose, afin de découvrir le tombeau de la fameuse *ogresse Béatrix de Talmont*. Bien sûr, vous aurez du mal à croire qu'elle ait été un jour une dévoreuse d'enfants ou qu'elle ait pu devenir tombeau imploré pour la guérison des enfants malades !

Avant de redescendre vers la côte, **La Génétouze** cache dans le village de la Suerie, une chapelle en l'honneur de *sainte Radegonde et le miracle des avoines*. Ce lieu est visité, en souvenir de la fertilité du champ salvateur, par les femmes désirant avoir des enfants.

Les enfants, parlons-en, ceux qui partirent de **Vairé** pour s'en aller chercher *les reliques de Rome* revinrent en vieillards. Dans le village, témoignent de leur périple la croix de l'âne et la croix des pèlerins aux endroits mêmes de leur effondrement, les bras et les flancs chargés de quoi consacrer leur église. Chaque 27 avril, la fête

des reliques, cloches carillonnant, se souvient de leur retour.

Sur les falaises des **Sables-d'Olonne**, on entend à l'endroit du gouffre appelé *le puy de l'enfer*, les cris de Gauthier prisonnier de la mer ou de la roche appelant son Apolline.

Une longue remontée côtière vous transporte jusqu'à **Notre-Dame-de-Monts**. En pointant le regard vers **l'île d'Yeu**, c' est le Pont d'Yeu, promontoire de récifs et plateau sous-marin, qui surgit à marée basse comme témoin du pacte entre *saint Martin et le diable*.

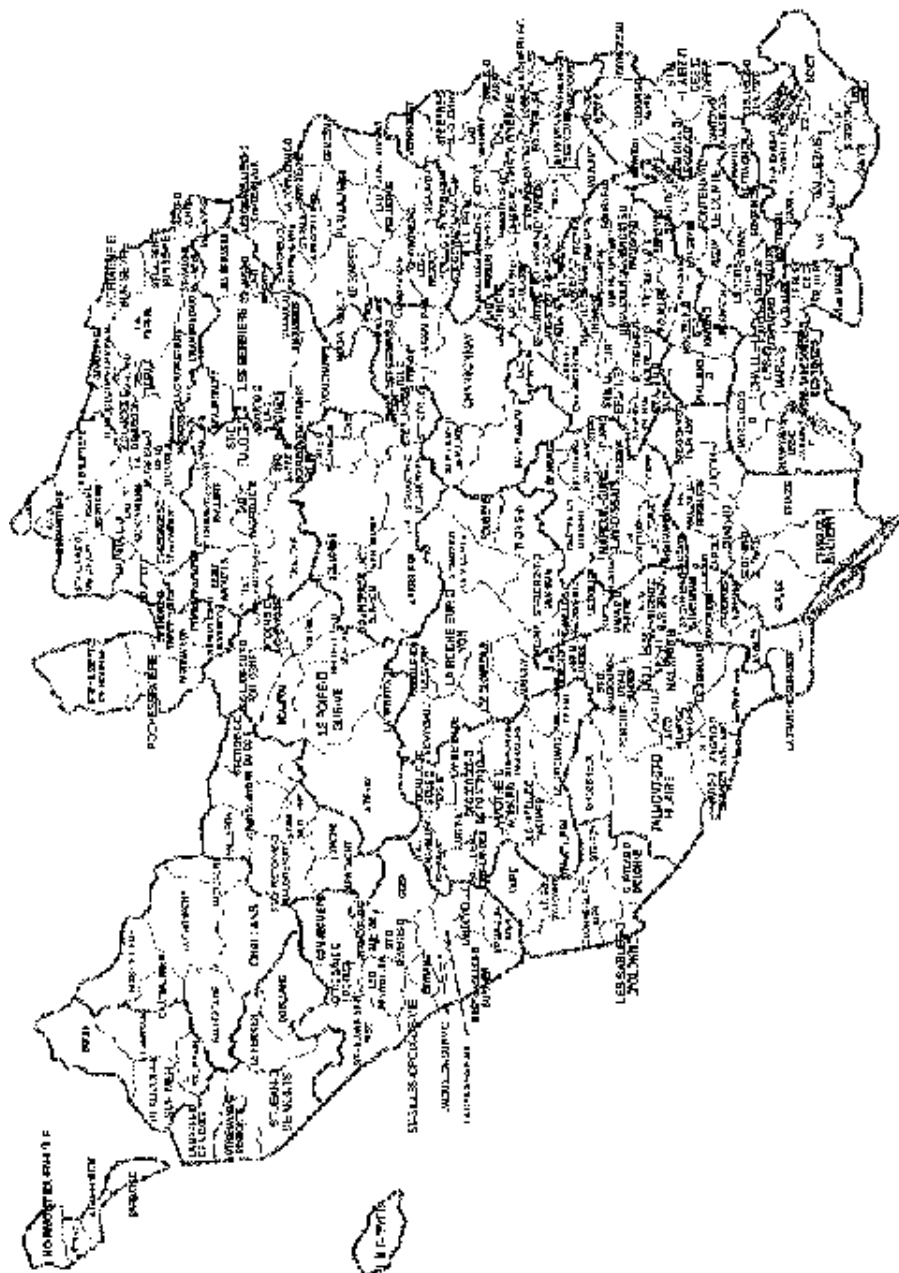
Le pays maraîchin s'offre à tribord, dans la région de **Challans**, de **Soullans**, de **Commequiers**, le maraichinage ne fit pas bon ménage avec *le rubis de la vouivre* saisi par Paul pour son plus grand malheur.

C'est bien en la commune de **Saint-André-Treize-Voies** que *Florimond*, la « *garache* » et le chat virent le jour, laissant les habitants railleurs bien embêtés par leurs mauvaises suppositions.

Tout au sud, l'église de **Mormaison** et son *étrange messe de minuit*, composée d'une hostile assemblée, eurent raison de la rage de vivre de Solange.

À **L'Herbergement**, les foires ne battent plus leur plein, mais on dit bien que les nuits de pleine lune, quelques cris de loups se font entendre. On ne compte plus parmi ces garous *le grand valet de la Sicaudais*, toutefois, qu'en est-il de son maître ?

Reste dans notre besace à histoires celle du *p'tit Paterne et l'arbre qui monte au ciel*. **Triaize**, **Givrand**, **Ménomblet**, **Bouin** ou **Cugand** pourraient se disputer sa légende. Qu'importe monsieur de La Paternerie est universel !



Glossaire

BOCAIN : habitant du bocage vendéen.

BOULANGER : pétrir la pâte pour faire du pain.

BOURRINE : autrefois, habitation typique du pays maraîchin, construite en bourre, terre mêlée à de la paille et du roseau haché.

CLASSE : année de naissance. Les gars de la classe : les gars tous nés la même année.

CORNU : appellation du diable.

CUBIS : petit tonneau.

DEVANTEAU : tablier.

DORMEUSE : personne ayant des pouvoirs surnaturels, guérisseuse.

DORNÉE : contenu d'un tablier, d'une dorne, lorsqu'on l'utilise comme panier.

DOUE : mare.

ENJÔMINER : ensorceler.

ÊVE : eau.

FRADET : farfadet, lutin.

GARACHE : sorcier mué volontairement en animal moqueur et malicieux, le plus souvent en mouton, qui joue de mauvais tours au voyageur attardé.

GÉSINE : être en gésine : être enceinte.

GNAULE : eau-de-vie (alcool).

GOULÉE : gorgée.

LUMA : escargot.

MALEBÊTE : bête indésirable surnaturelle, associée au mal.

MOGETTES : variété de haricots blancs cuisinés. Spécialité vendéenne.

MOULITOIRES : petites boules que le prêtre lançait dans l'église avec un anathème, afin que soient punis ceux qui pèchent ou utilisent le sortilège. Il les condamnait pendant sept ans à traverser sous la forme de bêtes errantes, chaque nuit, sept communes.

MOUTIER : petite habitation miteuse et précaire.

PHARAMINE : de grande taille et le plus souvent maléfique.

RACASSER : agiter, déplacer avec bruit.

ROUTIN : petit chemin de traverse.

SANGUENITOU : marchand ambulant de sanguenite, breuvage élaboré contre les vers.

YEUSES : grandes herbes sauvages poussant aux abords des

mares.

Bibliographie

- Contes du bocage vendéen*, par Jehan de La Chesnaye, Revue du Bas-Poitou, 1901.
- Le vieux bocage qui s'en va*, Jehan de La Chesnaye, Aux Sables-d'Olonne, chez Henri Brunetière, Librairie, 1979.
- Vendée mystérieuse*, Edmond Babin, Éditions du Marais, 1966.
- Légendes et récits vendéens*, Jean Robuchon, L'amateur averti, La Découvrance, 1995 (1^{re} édition, 1944).
- Contes populaires de Vendée*, textes établis par Michel Gautier. Éditions UCP, Geste Paysanne, 1986.
- Étranges histoires de Vendée*, Joseph Rouillé, L'Étrave.
- Légendes et récits de Vendée*, Joseph Rouillé, Nature et Bretagne, 1996.
- Vendée mythologique et légendaire*, Jean-Loïc Le Quellec, Geste Éditions, 1996.
- Fontaines miraculeuses en Vendée*, Jean-Loïc Le Quellec, La Poussinière, 1986,
- Mégalithes de Vendée*, Jean-Loïc Le Quellec, Geste Éditions, Juin 1993.
- Vendée*, Hervé Champollion, collection « Itinéraires de découvertes », Éditions Ouest-France, 1998.
- Dictionnaire des communes de Vendée*, par les correspondants Ouest-France, Éditions Ouest-France, 1991.
- Les évangiles du diable*, Claude Seignolle, Robert Laffont, Collection « Bouquins », 1998 (1^{re} édition, 1970).
- Mélusine*, Jehan d'Arras, P. Jannet, Librairie. Nouvelle édition conforme à celle de 1478, revue et corrigée.
- La légende de Mélusine*, d'après Jehan d'Arras, renouvelée par Jean Marchand, Boivin et Cie, 1927.
- Gilles de Retz*, Vérités et légendes, Jacques Heers, Penrin, 1994.
- Sur les traces de Gilles de Rais dit Barbe-Bleue*, Olivier Blanchard et Alain Gérard, L'Étrave.
- L'enlèvement de la princesse Hamilton par le marquis de La Flocellière*, Conte vrai du XVII^e, René Valette, Fontenay-Le-Comte, 1885.
- Le couvent des carmes de La Flocellière aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Julien Boureau, La Boulite, 1999.
- L'arbre qui monte au ciel*, R.M. Lacuve, extrait des traditions populaires. Tome III. N° 1 Janvier. Octobre 1904.
- Le Folklore à l'abbaye de la Grainetière*, L. Char-bonneau-Lassay, Revue du Bas-Poitou, n° 26, 1913.

Le manoir de l'homme au diable, La Fin de la Rabinaïe, revue
juil.-août 1986, n° 16.

Les veillées de mon bocage, Étienne Remaud, Éditions de la
Surière. (Archives départementales.)

Remerciements

L'auteur remercie Freddy, Anne, Henri, Marie, Louis, Odile et Compagnie.

Aux archives départementales de Vendée et à la bibliothèque municipale de La Roche-sur-Yon.

À Mme Marie-Élisabeth Loiseau, du conseil général de Vendée
(photo de couverture)

Mise en page :
Nord Compo, Villeneuve-d'Ascq (59)
Achevé d'imprimer en France par
Normandie Roto Impression s.a.s. (61)
N° d'éditeur : 5890.02.1,5.04.10
N° d'imprimeur : 101472
Dépôt légal : Février 2009
ISBN : 978-2-7373-4711-5 www.editionsouestfrance.fr